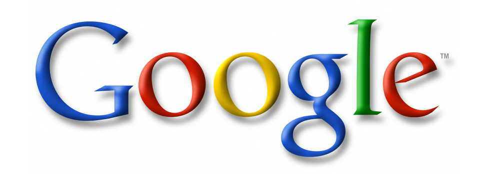





Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

ŒUVRES DRAMMATIQUES DE M. DE MOISSY.

TOME SECOND,

CONTENANT

L'ECOLE DRAMMATIQUE DE L'HOMME, AGE VIRIL.

ŒUVRES DRAMMATIQUES

DE

M. DE MOISSY.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME II.



A BERLIN,

chez HIMBOURG, Libraire vis à vis du Château près du Grand-Pont.

1773.



AVERTISSEMENT.

Un des meilleurs moyens de faire goûter la morale, à tous les hommrs de tout âge, est de la mettre en action. Les tableaux dramatiques attirent par la curiosité, & font ensuite une vive impression, qui tourne au profit des mœurs : c'est ce qui a engagé plusieurs Hommes de Lettres à donner une suite de Proverbes, dans lesquels ils ont représenté les Scènes naïves de la Société, & les caracteres les plus singuliers de ceux qui y jouent des rôles.

L'Auteur des Proverbes que l'on présente au Public, dans le dessein de donner l'Histoire morale de la vie humaine, l'a divisée en trois âges ; savoir, la Jeunesse, l'âge viril & la vieillesse. Il a déja représenté *dans les Jeux de la Petite Thalie*, honorés des suffrages du Public, les petites passions, & les défauts qui environnent le premier âge depuis cinq ans jusqu'à vingt : il a tâché de rendre avec

une touche plus forte, les erreurs & les vices de l'homme dans l'âge viril, depuis vingt ans jusqu'à cinquante, c'est ce qui compose ce présent Recueil. Il sera promptement suivi de celui du dernier âge de l'homme, depuis cinquante ans jusqu'à sa fin.

L'ouvrage que l'on offre actuellement, contient huit Proverbes ou huit drames, qui ont tous un but moral, & pour objet un vice ou un travers à corriger.

1°. *Angélique, ou la Fausse Vocation*, est une leçon pour ces jeunes personnes qui, ne consultant qu'un zele indiscret, veulent sacrifier tout le tems d'une vie active à un moment de ferveur, & toutes les vertus utiles dans le monde, à la seule vertu de s'en séparer.

2°. *La Jolie Servante, ou le Mari mis à l'épreuve*, fait connoître à la fois l'injustice d'attaquer la vertu dans l'indigence & malheureuse sous les traits de la beauté; & le danger de rendre un piége

ge à la fidélité conjugale, qui ne se soutient souvent que par l'éloignement de la tentation.

3°. *La Forte Vapeur*, offre l'ingénuité vertueuse d'une femme tendre & fidelle, & l'exemple bien rare de la conscience la plus délicate dans la situation la plus critique, où son mari la met indiscretement.

4°. *Les femmes rusées*, prouvent qu'il est prudent à tous les maris de ne point réduire leurs Femmes à la nécessité de les tromper : elles ont pour y parvenir trop de ressources dans l'imagination.

5°. *Les deux Militaires*, servent d'exemple pour faire voir combien le travail & l'occupation du devoir sont nécessaires à l'homme ; & que l'oisiveté est sa plus cruelle ennemie, & la mere de l'ennui.

6°. *Le Paysan Philosophe*, fait connoître qu'une Philosophie naturelle est donnée à tous les hommes, pour juger plus sainement des choses, & qu'elle est pré-

férable à cette Philosophie factice, qui souvent ne fait que s'exhaler en propos démentis par les actions.

7°. *La Danseuse, ou les Diamans.* On y prouve que l'amour est souvent sacrifié à l'amour propre, & que par ce défaut, les personnes qui cherchent à mettre à profit ce premier penchant, entendent presque toujours mal leurs intérêts.

8°. *Le Célibataire détrompé*, drame en trois actes, susceptible d'être représenté sur la Scène, fait voir que tout semble concourir à un certain âge pour prouver à l'homme honnête qu'il est fait pour le mariage. Le Célibat, de quelque maniere qu'on l'envisage, ne peut être regardé que comme le triste partisan de la dépopulation, ou le séduisant fauteur du libertinage; ainsi, à double titre, il n'est que le cruel artisan du néant même.

ANGELIQUE,

OU

LA FAUSSE VOCATION.

ACTEURS.

Monsieur RAYMON, Pere d'Angélique.

Madame RAYMON, sa Mere.

ANGELIQUE, âgée de 21 ans.

Monsieur DE SAINT-VAL, Amant d'Angélique, âgé de 30 ans.

La Scene est dans un Sallon de Compagnie, de M. Raymon; & l'action se passe à onze heures du matin.

ANGELIQUE,

OU

LA FAUSSE VOCATION.

SCENE PREMIERE.

M. ET MADAME RAYMON.

M. RAYMON.

EH bien! Madame, vous allez donc remener la pauvre Angélique à son Couvent; & le Carnaval qu'elle a passé avec nous, ne lui a pas ôté ce goût décidé de prendre le voile ce Carême?

MADAME RAYMON.

Non, Monsieur, elle veut absolument entrer au Noviciat dès demain : c'est une Fille perdue pour nous, sans ressource, par l'entêtement le plus déterminé.

M. RAYMON.

Quel chagrin pour moi! La seule enfant qui

nous reste. Je voudrois que tous les Couvents fussent......

MADAME RAYMON.

Que voulez-vous faire? Je n'ai jamais pu rien gagner sur elle: elle pleure, elle se déseſpere, dans la crainte que nous ne nous opposions à ce cruel penchant; & la voir sous nos yeux mourir de chagrin...... en vérité il vaut mieux encore la laisser vivre dans un Couvent; peut-être que pendant son année de noviciat, il se fera quelque révolution dans son esprit.

M. RAYMON.

Non, je ne m'en flatte pas; malheureusement ma Fille a l'esprit ferme, un fond de philosophie......

MADAME RAYMON.

Oui, un fond de philosophie, que vous devez bien vous reprocher de lui avoir inspiré dès son enfance. Qu'est-ce que cette belle éducation-là a produit? un caractere misanthrope, dégoûté du monde avant le tems où cela est pardonnable: c'est maintenant une personne incapable d'y paroître comme il convient à son âge. Eh bien! qu'elle se fasse Religieuse, elle n'est plus bonne qu'à cela: elle a refusé les meilleurs partis, jusqu'à ce pauvre Saint-Val, un garçon d'un vrai mérite, qui l'aimoit, &

qui en mourra de chagrin ; encore une fois, qu'elle se fasse Religieuse, puisque vous l'avez élevée à ne pouvoir être autre chose.

M. RAYMON.

Vous décidez bien brusquement, Madame, & vous prenez bien vîte votre parti sur son compte, en me rendant coupable de son entêtement.

MADAME RAYMON.

Je dis ce que je pense ; aussi y a-t-il longtems qu'il est démontré que les peres n'entendent rien à élever leurs filles ; & si vous m'aviez laissée entierement maîtresse de son éducation, j'en aurois bien fait un autre sujet.

M. RAYMON.

Qu'est-ce que vous en auriez fait? Je le voyois ce que vous en auriez fait ; une coquette remplie de ridicules à la mode, qui bientôt se seroient tournés en défauts, & peut-être en vices.

MADAME RAYMON.

Monsieur, ce reproche est à bout portant contre moi ; est-ce que ma conduite le mérite? En vérité, vous devriez un peu plus prendre garde à ne pas m'insulter de gaieté-de-cœur, comme vous faites.

M. RAYMON.

Je ne cherche point à vous insulter : je ne veux

dire que la vérité ; & puisqu'il faut que je m'explique & que je me justifie sur les leçons de sagesse, de bons sens & de raison que j'ai données à ma Fille, je suis certain que sa fureur de se faire Religieuse n'a pris datte que du moment que vous vous êtes totalement emparée d'elle ; que pour la produire dans le beau monde, & la mettre sur le ton qu'il exige, vous l'avez assommée de Bals, d'Opéras, de Comédie, de Veilles, de Peintres, de Toilettes. Tout cela n'étoit point dans son caractere, tout cela la fatigue, l'ennuie : mais tout cela vous amuse ; & sous prétexte de lui procurer des plaisirs, plus de votre goût que du sien, vous vous êtes satisfaite en l'excédant ; vous l'avez rebutée de cette vie du monde, en croyant la lui faire aimer.

MADAME RAYMON.

Eh bien ! encore une fois, qu'elle se fasse donc Religieuse, puisqu'elle ne peut pas vivre dans le monde.

M. RAYMON.

Mais, est-ce qu'il n'y a que votre façon de vivre dans ce monde ? Est-ce celle des gens raisonnables ? Moi, je gage que si Angélique avoit été libre d'y vivre, comme ces gens raisonnables qui ne courent pas à tous les spectacles de tous genres, qui ne se montrent pas à toutes les

promenades tumultueuses, mais qui savent, dans une vie douce, tranquille & bien ordonnée, jouir de leur esprit, le former, le nourrir, je gage que son desir d'être Religieuse ne lui seroit pas venu, ou seroit aisé à détruire.

MADAME RAYMON.

Allons, vous avez raison, c'est moi seule qui suis la cause de tout; & pour avoir procuré les agrémens de la vie à cette Demoiselle, je la force à être Religieuse. En vérité, un pareil raisonnement a-t-il le sens commun?

M. RAYMON.

Plus que vous ne pensez, Madame. Mais pour n'être pas juge dans ma propre cause, consultons Angélique, elle-même, une bonne fois, engageons-la à avouer sincerement ce qui la détermine au parti violent qu'elle veut prendre.

MADAME RAYMON.

Volontiers, elle vient fort à propos pour cela.

M. RAYMON.

Mais sur-tout ne lui faites pas pressentir, en l'interrogeant, qu'elle vous déplairoit à dire du mal de ce monde que vous chérissez tant.

MADAME RAYMON.

Non: & pour mieux vous dissuader de la folle prevention où vous êtes, questionnez-là vous-même.

SCENE II.

M. RAYMON, MADAME RAYMON, ANGÉLIQUE.

MADAME RAYMON.

APPROCHEZ, Angélique; & avant que je vous remene au Couvent où vous avez la fureur de retourner malgré nous, répondez à votre Pere, avec sincérité, sur les questions qu'il va vous faire.

M. RAYMON, *à Angélique.*

Oui, mon enfant, voilà l'instant de nous découvrir tout ton cœur, pour pouvoir nous mettre à portée d'y lire, ta mere & moi, sans nous tromper, & de diriger notre autorité sur toi, par les sentimens de tendresse paternelle que tu nous inspires à tous deux. Nous n'avons d'autres vues que ton bonheur: indique-nous toi-même le chemin que nous devons tenir pour y contribuer; songe que tu es notre seule enfant, & que cette tendresse qui nous anime pour toi, mérite du retour.

ANGÉLIQUE.

Mon cher Papa, ma Mere, je suis pénétrée de vos bontés; & mon ame qui abhorre l'ingra-

titude, ne s'y livrera jamais contre un Pere qui s'est fait un plaisir particulier de former mon cœur & mon esprit, & contre une Mere qui s'est toujours fait un devoir journalier de me procurer des plaisirs.

M. RAYMON.

Mais, n'est-ce pas être ingrate que de nous abandonner, pour t'enterrer toute vive dans un triste cloître, & nous laisser le reste de notre vie le chagrin de te savoir exiller loin de nous, & pour tout autre que pour nous?

ANGÉLIQUE.

C'est un sacrifice que je m'impose, dont je sentirai tout le poids, & qui sera d'autant plus cruel pour moi, qu'il est double, puisque je me prive à la fois d'un Pere & d'une Mere. Au moins vous n'aurez chacun qu'une Fille à regretter; mais Dieu qui me donne la force de faire ce double sacrifice, vous donnera bientôt celle de supporter le vôtre: je lui demanderai cette grace avec ferveur; je m'immole à lui: il fera tout pour nous, attendons tout de ses bontés; mais en employant tous nos moyens pour les mériter.

M. RAYMON.

Tu me prouves dans ce propos toute la vivacité de ta vocation; mais si tu veux faire des sacrifices à Dieu, qui t'appelle à une vie réguliere

& sainte, faut-il pour cela t'enfermer pour toujours, & qu'il t'en coûte un Pere & une Mere que le Ciel t'a donnés pour les aimer & en être aimée? Ne peux-tu pas exercer les vertus chrétiennes qui t'animent, aussi-bien auprès de nous que dans un Couvent?

ANGÉLIQUE.

Ah! mon Pere, qu'elle différence! Le monde où vous voulez me retenir, a ses usages, ses devoirs, ses loix toutes contraires à cette vie heureuse & tranquille d'une ame livrée à Dieu dans le recueillement d'un saint Monastere. Là on s'échauffe réciproquement par l'exemple. Dans ce monde où vous vivez, au contraire, l'exemple vous tue, & décompose, à chaque pas le germe des vertus qui peut fructifier dans une ame. Vos bals, vos festins, votre luxe, vos spectacles, vos assemblées, tout vous engage à vous faire un Dieu du plaisir: au lieu que dans cette heureuse retraite que je vous demande, & à laquelle j'aspire, tous les plaisirs partent de Dieu, sont dans Dieu même.

M. RAYMON, *à sa Femme.*

Madame, voilà que nous touchons au motif dont je vous ai parlé. (*A Angélique.*) Mais crois-tu que ce monde, dont tu viens de ne me faire le tableau que du mauvais côté, n'en ait pas un

au-

autre où il ſe préſente des ames pures qui cultivent la Religion, qui pratiquent ſes vertus, & ſe fourniſſent réciproquement des exemples bons à ſuivre.

ANGÉLIQUE.

Je ne ſais: mais ces ames-là ſont bien rares, ou bien cachées dans leurs opérations; je n'en ai pas encore rencontré une, ni rien qui y reſſemble.

M. RAYMON.

Eh bien, ma Fille! je t'en veux faire connoître: elles ſont en petit nombre; mais encore t'en trouverai-je plus que le ſeul Couvent que tu ſerois forcée d'habiter toute ta vie ne t'en montrera.

ANGÉLIQUE.

Hélas! mon Papa, qu'eſt-ce que vous me propoſez-là? Des difficultés inſurmontables. Pour me lier avec ces perſonnes qui peuvent être telles que je deſire d'être moi-même, voulez-vous que je traîne par-tout infructueuſement cet extérieur de ridicule & d'imbécillité qu'une ame religieuſe préſente dans le monde; voulez-vous que je quitte ma Mere, votre Maiſon livrée aux plaiſirs, aux propos de ce monde; ou que j'abuſe de vos bontés en vous forçant de gêner votre facon de vivre, celle de ma Mere, celle de

toutes ses sociétés; ou qu'enfin j'aie toujours à combattre dans ce monde, sans pouvoir être sûre de vaincre toujours? Non, mon Pere, je ne me sens pas cette force, & je suis perdue: je mourrai de chagrin, si vous voulez contrarier ma vocation.

MADAME RAYMON, *à son Mari.*

Vous voyez, Monsieur, que je ne suis point la seule qui, par ma conduite, la détermine à ne point changer d'avis; qu'elle attaque celle de tout le monde en général, sans en excepter la vôtre.

M. RAYMON, *à sa Femme.*

S'il n'étoit question que de moi, Madame, j'aurois bientôt réformé ma conduite sur la façon de penser, car je suis encore plus las de ce monde qu'elle: mais la machine est montée sur ce ton, j'y suis lié, il faut bien que j'y vive, & que j'y meure.

MADAME RAYMON.

Et non, que ne vous faites-vous Religieux aussi? il y a un Couvent d'hommes à côté du sien. En vérité, vous me faites rire malgré moi. *(A Angélique.)* Ma chere enfant, ta maladie gagne ton Pere; mais sois sûre que tu ne me la communiqueras pas. *(A son Ma-*

ri.) Eh bien! Monsieur, êtes vous content, & trouvez-vous son entêtement assez bien conditionné?

M. RAYMON.

Madame, je trouve, malgré les chagrins qu'elle me donne, que je suis toujours son Pere, & que je ne veux pas devenir son tyran. Elle fait son unique bonheur du Cloître, il faut l'y faire rentrer, puisqu'elle le veut absolument. A demain, ma Fille: j'espere toujours que ta triste année de Noviciat pourra faire plus sur ton ame, en notre faveur, que tout ce que je pourrois ajouter à ce que je t'ai dit.

ANGÉLIQUE *baise la main de son Pere.*

Ah! mon Pere, que vous êtes bon, & que j'ai de graces à vous rendre.

MADAME RAYMON.

Pour moi, mon Enfant, je ne pourrai te dire que ce que je t'ai dit cent fois déja: c'est que tu es bien folle.

ANGÉLIQUE.

Je suis au désespoir que vous ayez cette idée-là de moi.

(*Madame Raymon & Angélique sortent.*)

SCENE III.

M. RAYMON *seul.*

Que les Peres se trouvent souvent dans des situations cruelles! Je n'ai qu'une Fille qui, par elle-même, ou en se reproduisant par un heureux mariage, devoit faire la consolation de ma vieillesse: & je suis au moment d'en être privé pour la vie, d'une façon qui me sera peut-être plus douloureuse que sa mort même; car enfin, je saurai qu'elle existe, que je pourrois l'avoir auprès de moi, sans déranger l'ordre de la nature; je saurai qu'il n'y a que des murs & quelques rues qui nous séparent, & c'est pour toujours que j'en serai séparé. O ciel!

SCENE IV.

M. RAYMON, M. SAINT-VAL.

SAINT-VAL.

Ah! Monsieur, je viens de recontrer Madame avec Mademoiselle Angélique; & j'ai appris que dès demain cette chere Fille retourne au Couvent, pour entrer au Noviciat. Comment? vous qui êtes si bon Pere, est-il possible que vous

donniez votre consentement à ce sacrifice... Une Fille unique!

M. RAYMON.

Ne me montrez point ma blessure, Monsieur, je la sens assez sans cela, & c'est parceque je suis bon Pere, que je me sacrifie moi-même à la volonté inébranlable de cette cruelle Enfant.

SAINT-VAL.

Quoi! tous les moyens que votre autorité, animée de votre tendresse a pu imaginer, ont été employés sans succès contre cette ame si bien née, contre ce cœur qui vous aime si respectueusement?

M. RAYMON.

Soyez sûr que depuis qu'elle est auprès de nous, je n'ai rien épargné pour la dissuader de cette fatale résolution: il ne me reste plus que les moyens de la violence, que j'emploierai, peut-être, à la derniere extrémité, en l'empêchant, si je puis, de prononcer ses derniers vœux.

SAINT-VAL.

Eh bien! Monsieur, il me reste une ressource à moi, que je vous demande la permission d'employer dans le moment même auprès de Mademoiselle Angélique: vous avez flatté mon cœur de l'espoir d'obtenir sa main; son dessein est le seul obstacle qui s'oppose à mon bonheur. Per-

mettez-moi d'avoir une converſation avec elle : je connois ſon ame, elle fait quelqu'état de la miennne. Le Ciel m'inſpirera, ſi nous ſommes nés l'un pour l'autre, cet art de perſuader, de rapprocher de ſoi un cœur peut-être encore mal affermi dans ſa réſolution, ou dont peut-être on n'a pas attaqué l'endroit ſenſible.

M. RAYMON.

Je connois l'honêteté de vos mœurs & la vertu de ma Fille ; je vous accorde volontiers cet entretien. Si vous me la rameniez à cette raiſon que je n'ai pu lui inſpirer, ce ſeroit me la ramener à la vie ; & votre union avec elle devenant votre récompenſe, mettroit le comble à mon bonheur. Mais que pourrez-vous lui dire, que je ne lui aie répété cent fois ?

SAINT-VAL.

Je ne me flatte de rien ; mais je me ſuis diſpoſé un plan dans la converſation que vous voulez bien m'accorder avec elle, qui pourra peut-être couronner mes eſpérances. Elle m'eſtime ; & ſur une ame comme la ſienne, c'eſt au moins un droit acquis pour être écouté.

M. RAYMON.

Je vais, en vous l'envoyant ici, vous donner une preuve certaine de toute ma confiance.

SAINT-VAL.

Mon projet ne tend qu'à vous en donner une de toute ma tendre estime pour votre Fille, & de tout mon attachement & mon respect pour vous.

M. RAYMON.

Attendez ici un instant, elle y va venir.

SCENE V.

SAINT-VAL *seul.*

LA feinte que je vais employer pour arracher cette jeune personne à la triste destinée qu'elle se prépare, trouvera son excuse dans le motif qui m'anime. Si je parviens à la persuader, ce ne sera que pour la rendre à Dieu dans les premiers liens qu'il a établis lui-même, en constituant la véritable vocation de l'homme & de la femme. Mais le voici....

SCENE VI.

SAINT-VAL, ANGELIQUE.

ANGÉLIQUE.

MON Pere vient de me dire, Monsieur, qu'il desiroit que je me prêtasse à un entretien que

vous ſouhaitez avoir avec moi. L'eſtime qu'il a pour vous, & que je crois que vous méritez, m'a encouragée à conſentir à cet entretien.

SAINT-VAL.

Auſſi n'aura-t-il d'autre but, Mademoiſelle, que de vous perſuader, pour la derniere fois que j'aurai peut-être le bonheur de vous voir, combien cette eſtime m'eſt chere.

ANGÉLIQUE.

De quoi s'agit-il donc, Monſieur? J'eſpere que votre idée dans cette converſation, n'eſt pas de chercher à combattre le parti que je vais embraſſer. Quand j'ai eu la force de réſiſter à toutes les ſollicitations d'un Pere tendre & d'une Mere ingénieuſe à me rendre le monde aimable, il y auroit de l'imprudence à vous d'imaginer pouvoir obtenir plus de moi, qu'ils n'ont pu l'un & l'autre... Ainſi...

SAINT-VAL.

Ce n'eſt point-là non plus, Mademoiſelle, le deſſein qui m'amene; au contraire, ſi vous aviez beſoin d'un ſecours étranger pour être fortifiée dans votre louable deſſein, je m'offrirois à vous encourager. Jamais perſonne n'y auroit plus de droits que moi, puiſque moi-même, Mademoiſelle, j'ai pris auſſi la ferme réſolution de me

retirer pour la vie dans un ſaint Monaſtere, & de m'y conſacrer à Dieu ſans réſerve.

ANGÉLIQUE.

Comment, Monſieur? Quoi!... vous....

SAINT-VAL.

Oui.... Le Ciel m'a fait la même grace qu'à vous. Votre exemple a échauffé mon cœur de ce ſaint zele, auquel j'étois déja préparé par le dégoût que je me ſuis ſenti pour ce monde que nous allons quitter. Animons-nous, l'un par l'autre, à ce grand ſacrifice; & emportons chacun de notre côté cette eſtime réciproque, ſi pure, ſi faite pour des êtres qui, tout entiers à leur Dieu, vont devenir tout ſpirituels.

ANGÉLIQUE.

Ah! Monſieur, que vous me faites de plaiſir en m'apprenant cette nouvelle. Votre mérite, toutes vos bonnes qualités m'avoient déja parlé en votre faveur. Je vous diſtinguois des autres hommes; mais votre derniere réſolution met le dernier ſceau d'eſtime & d'intérêt, que je puis avoir pour toute votre perſonne.

SAINT-VAL.

Je me flattois de vous obtenir; je vous perdois: mais en prenant le même parti que vous, il me ſemble que je vais vous retrouver. Oui, mon ame dans la carriere du Ciel marchera

toujours avec la vôtre. Animés des mêmes sentimens, nous serons toujours présens l'un à l'autre : cette union, toute spirituelle, aura dans sa pureté cette intimité, cette chaleur qui n'est faite que pour des ames toutes célestes. Ah! Mademoiselle, quelle jouissance que celle de deux êtres qui s'épurent de la grossiereté des sens dans le sein de la Divinité même!

ANGÉLIQUE.

A vos expressions, Monsieur, je ne puis plus douter que le Ciel ne vous ait fait la même grace qu'à moi; & vous méritez ces mêmes sentimens que je vous inspire.

SAINT-VAL.

De quelle tranquillité, de quel bonheur n'allons-nous pas jouir, quand, éloignés de tous les écueils dont ce monde est rempli, nous allons, pour ainsi-dire, commencer notre Eternité dès les premieres années de notre vie!

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur, toutes les vertus chrétiennes vont occuper dans nos cœurs la place que les défauts & les vices du monde y auroient prises : alors triomphant, sans presqu'avoir à combattre, nous jouirons d'avance du bonheur suprême qui nous attend,

SAINT-VAL.

Je ſens ce bonheur, comme vous. Mais une réflexion que la vôtre m'inſpire, me cauſeroit quelqu'incertitude ſur l'immenſité de ce bonheur, ſi je ne me raſſurois par vos principes mêmes & par votre exemple.

ANGÉLIQUE.

Et quelle eſt cette réflexion.

SAINT-VAL.

Vous dites *que, triomphant ſans avoir à combattre, nous jouirons d'avance du bonheur ſuprême qui nous attend.*

ANGÉLIQUE.

Eh bien! ne trouvez-vous pas cette carriere d'autant plus préférable, qu'elle mene plus ſûrement au ſeul but que nous devons tous avoir?

SAINT-VAL.

Je le penſe, comme vous. Oui, la carriere que nous allons parcourir eſt plus ſûre; mais, de grace, tranquilliſez-moi ſur mes doutes! Plus elle eſt facile cette carriere, plus je crains qu'elle ſoit moins méritante; & quand il s'agit de conquérir une éternité de bonheur, eſt-on bien certain de la mériter en fuyant les travaux pénibles auxquels Dieu a paru nous deſtiner dans le monde dès notre premiere création? Je vous avoue que ce doute me tourmente, & que

je l'emporte dans mon ame avec une certaine crainte, dont j'aurai de la peine à triompher.

ANGÉLIQUE.

Votre doute, effectivement, mérite quelques réflexions, & caractérise bien la grande idée que nous devons avoir d'un bonheur éternel; mais aussi, s'exposer à succomber à mille tentations qui nous environnent dans le monde dans le dessein de les combattre, pour une foible Créature, c'est trop compromettre son salut, trop compter sur soi-même. Un peu moins de mérite, quand il est sûr, ne vaut-il pas mieux que de tout risquer?

SAINT-VAL.

Je l'imagine de même. Mais je me suis dit vingt fois; pourquoi faut-il que les Monasteres soient construits de façon, que pour trois vertus, la chasteté, la pauvreté & l'obéissance, on renonce aux moyens que le monde fournit de pratiquer toutes les autres vertus, même en exerçant celles-là? Pourquoi faut-il que dans les Retraites Monastiques les portes soient fermées aux personnes d'un certain âge, qui, après avoir usé leurs forces à mener une vie honnête & laborieuse dans la société, auroient bien plus besoin d'une secourable & sainte retraite, pour finir tranquillement leurs jours en s'approchant de la Divinité?

ANGÉLIQUE.

Votre idée eſt juſte. J'ai penſé bien des fois, comme vous, ſur ce dernier article. Oui, il devroit y avoir des Monaſteres établis pour des perſonnes honnêtes ou repentantes, réduites au beſoin par des malheurs, ou fatiguées par le travail; mais ſans détruire ceux qui ſont établis pour les perſonnes que Dieu appelle dans cet âge où les paſſions ayant toutes leurs forces, ſont prêtes à chaque inſtant à les plonger dans le précipice.

SAINT-VAL.

Ces Monaſteres qui nous manquent, feroient, je crois, bien plus d'honneur à l'homme, & ſeroient d'autant plus agréables à la Divinité, qu'ils ſeroient plus dans l'ordre de la nature; car enfin, entrant dans le détail de ceux qui ſont établis, je me diſois ſur le vœu de pauvreté, pourquoi faut-il que me dépouillant d'un bien que la Nature m'a donné, ou qu'un honnête travail peut me procurer, je me prive auſſi du mérite de ſecourir l'humanité de ce même bien? Si les gens riches ne ſont que les adminiſtrateurs du bien des pauvres, n'eſt-ce pas leur manquer à eux-mêmes que de renoncer à cette adminiſtration, en la faiſant paſſer dans des mains qui, peut-être, en feront indignes?

Voilà encore, Mademoiselle, ce qui m'inquiete. Vous êtes destinée à avoir de la fortune dans le monde, ainsi vous devez partager mon inquiétude. Daignez me rassurer sur cela.

ANGÉLIQUE.

Votre inquiétude annonce la bonté de votre ame: elle fait impression sur la mienne; mais enfin, se vouer soi-même à la pauvreté est un mérite réel, de la plus saine morale, & de la conduite la plus évangélique.

SAINT-VAL.

Oui, sans doute, je suis de votre avis; mais ne seroit-il pas mieux, pour la plus grande réalité de ce mérite, de pratiquer soi-même journellement dans le monde cette vertu, de l'exercer de ses propres mains en faveur des pauvres, que de se livrer brusquement à cette pauvreté, sans savoir si ce même bien qu'on abandonne, loin de tourner au profit des indigens, ne servira pas à faire briller le vice aux dépens de la vertu?

ANGÉLIQUE.

Je vous avoue encore que ce nouveau doute m'embarrasse. Je sens effectivement que les pauvres ne sont pas trop bien servis dans la résolution que nous avons prise.

SAINT-VAL.

Sur l'objet de l'obéissance, je n'ai pas eu beau-

coup de choſes à me dire. Je ſuis Orphelin, comme vous ſavez ; mais ſi j'avois eu encore mon Pere & ma Mere, ſûrement je me ſerois dit : pourquoi faut-il que j'aille chercher à obéir ſans réſerve à des êtres qui n'ont aucun droit ſur moi par les Loix de la Nature, Loix qui partent viſiblement de Dieu même, quand je renonce & que je me ſouſtrais à l'obéiſſance que je dois toute ma vie à ceux de qui je tiens le jour ? Ils ont rempli cette Loi envers leurs Pere & Mere : ils ont donc par-là acquis le droit d'en être récompenſés en en jouiſſant ſur leurs enfants à leur tour ; & ſi je les prive de cette jouiſſance, en me ſéparant d'eux pour ma vie malgré eux-mêmes, qui les en dédommagera ?

ANGÉLIQUE.

Monſieur, voilà un article qui me regarde toute ſeule ; & vous ne me ménagez point trop à ce qu'il me paroît. Mais quand je me fais Religieuſe, c'eſt à Dieu même à qui j'obéis, qui m'en a donné la vocation. N'êtes-vous pas dans ce même ſentiment ?

SAINT-VAL.

Oui, Mademoiſelle. Mais n'aurions-nous pas plus de mérite d'obéir à Dieu, en conſervant cette liberté qui fait elle ſeule la vraie perfection de l'obéiſſance. Pourquoi n'avoit pas la

force de se retirer de ce monde, au milieu du monde même, sans se donner des fers qu'on ne peut pas rompre. Cela seroit-il impossible?

ANGÉLIQUE.

Je le crois.

SAINT-VAL.

Pardonnez, Mademoiselle, si je ne suis pas tout-à-fait de votre avis; mais malgré ma résolution, ma raison quelquefois me crie: *Malheureux, que vas-tu faire! Laisse le monde sans le quitter; vis libre dans une retraite que tu rendras sainte par tes bonnes œuvres; aide ce monde à avoir le desir de bien faire, par tes bons exemples. Si l'honnêteté & la vertu fuient & se cachent, n'est-on pas en droit de leur reprocher de céder le champ de bataille au vice & au crime?*

ANGÉLIQUE.

Ces réflexions sont lumineuses; & je vous avoue sincerement que je ne les avois pas encore faites.

SAINT-VAL.

Il ne nous en reste plus qu'une à faire sur le vœu de chasteté, qui m'inquiete bien autant que celles dont je viens de vous faire part. Les sens n'y entrent pour rien: aussi c'est d'après cela que je hasarde de vous la communiquer.

ANGÉLIQUE.

Et c'est à cette condition aussi que je vous écoute.

SAINT-VAL.

Mon cœur se sent fait pour exercer toutes les vertus de l'humanité; & j'ai bien peur de regretter quelque jour, dans ma clôture, ce doux bonheur d'être pere d'enfans à qui j'aurois transmis ce même amour de vertu qui me possede. Quelle satisfaction de coopérer avec Dieu même, & dans la marche de sa sainte Loi, à produire des êtres faits pour le servir & l'adorer! Quelle félicité de partager, avec un femme vertueuse, ces soins si intéressans de l'éducation d'enfans, dans lesquels un Pere & une Mere tendres se voient renaître; de pouvoir dire tous deux: *Sans nous ces êtres-là ne participeroient point un jour au bonheur éternel qui les attend après nous!* Ah! Mademoiselle, à combien de bonheur nous allons renoncer!

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je ne saurois vous le cacher. Vous jettez le trouble dans mon ame, & vous l'ouvrez toute entiere à des objets qui m'agitent, qui m'affectent, & qui ébranlent toute la force de ma résolution.

SAINT-VAL.

Je me mets moi-même dans un pareil état sans le vouloir; & les inspirations sur ce que je vais quitter, contre ce que j'ose entreprendre, semblent venir de Dieu même. Oui, peut-être irois-je jusqu'à renoncer à ce parti extrême si je trouvois une femme vertueuse, dont l'ame dégoûtée du vain fracas du monde, & de tous ses dangereux plaisirs, fût assez forte pour se retirer avec moi de cet affreux tourbillon dans une honnête solitude. L'union sacrée de cette ame avec la mienne feroit notre bonheur; nos vertus se fortifieroient par l'exercice même de leurs accords journaliers: nous ferions tout le bien que l'humanité libre est en état de faire, & notre vie seroit à la fois heureuse & méritante.

ANGÉLIQUE.

Ah! Monsieur, je n'aurois jamais imaginé trouver une ame comme la vôtre. Je n'y résiste plus: elle existe en moi, cette femme vertueuse, honnête & sensible: je vous l'offre. Vos sentimens si vivement détaillés, m'enlevent à moi-même, & viennent de me convaincre du vrai bonheur dont on peut jouir dans le monde sans compromettre sa vertu & tout ce qu'on doit à la nature, à soi & à Dieu même.

SAINT-VAL *à genoux.*

Seroit-il possible! Quel bonheur! J'en avois le plus vif pressentiment. Oui, Mademoiselle, nos deux ames étoient faites l'une pour l'autre. Que nous aurions été cruels à nous-mêmes, si un zele de Religion mal entendu les avoit séparées!

SCENE VII.
ET DERNIERE.

SAINT-VAL, ANGÉLIQUE, M. ET MADAME RAYMON.

SAINT-VAL.

APPROCHEZ, Monsieur: venez, Madame; embrassons-nous tous. Je vous rends votre Fille: elle consent à mon bonheur; & je vais m'occuper toute ma vie à faire le sien.

M. RAYMON.

Est-il bien vrai, Monsieur. Que j'ai de graces à vous rendre!

ANGÉLIQUE.

Mon Pere, Madame, reprenez tous vos droits sur mon existence: Monsieur vient d'éclairer mon ame pour nous rendre tous heureux.

M. RAYMON.

Ah! ma Fille!

MADAME RAYMON, *à sa Fille.*

Ma chere amie, que je t'embrasse, & vous

aussi mon Gendre. Elle vous est bien dûe cette chere Fille, puisque c'est vous qui nous la rendez en la rappellant à la vie.

SAINT-VAL.

Mademoiselle, je ne veux point tarder plus long-tems à vous faire un aveu que ma sincérité vous doit. J'ai feint dans ma conversation de prendre le même parti que vous, pour mériter votre confiance, & être en état d'entrer dans tous les détails qui vous ont dégoûtée, avec raison, de ce parti violent. Quant au plan de conduite dans notre union, dont je vous ai fait l'esquisse, il est dans la vérité de mon cœur; ma volonté sur l'exécution de ce plan dépendra entierement de la vôtre.

ANGÉLIQUE.

Partons toujours, mon cher Saint-Val, des principes de vertu qui nous unissent, & Dieu disposera du reste.

MADAME RAYMON.

Ah! ah! il a donc fallu que ce pauvre Saint-Val te fit accroire, pour te ramener à nous, qu'il vouloit aussi se séquestrer dans un Monastere. Eh bien, le tour n'est pas mal imaginé. Allons tout disposer pour en couronner le succès. Mon Gendre vous avez de l'esprit; & c'est ce qu'on appelle...

Fin de la premiere Piéce.

LA
JOLIE SERVANTE,
OU
LE MARI
MIS A L'EPREUVE.

ACTEURS.

M. DORE', Marchand Orfévre, jeune homme de 28 ans, marié depuis un an.

Madame DORE', ſa Femme, âgée de 20 ans.

Madame DUBUISSON, Mere de Madame Doré.

BABET, Servante chez Madame Doré, âgée de 17 ans.

La Scène eſt dans l'arriere boutique de Monſieur Doré; & l'action commence à ſept heures du ſoir.

LA JOLIE SERVANTE, OU LE MARI MIS A L'ÉPREUVE.

SCENE PREMIERE.

MADAME DORÉ, MADAME DUBUISSON.

MADAME DUBUISSON.

AH! ma Fille, vous voilà prête à sortir; que je ne vous en empêche pas.

MADAME DORÉ.

Oui, ma Mere, je vais souper en ville. Mais n'importe, il est encore de bonne heure; si vous avez quelque chose à me dire, reposez-vous... voilà un fauteuil...

MADAME DUBUISSON *s'assied.*

Je ne ferai pas long-tems : je viens te dire que je suis désolée. Ne voilà-t-il pas encore ma Jeanneton qui veut me quitter! J'ai beau être bonne Maîtresse, rendre ma maison douce à ma Domestique, la traiter comme mon amie, enfin comme Dieu nous le recommande, je n'en saurois garder une.

MADAME DORÉ.

Et pourquoi celle-ci veut-elle vous quitter?

MADAME DUBUISSON.

Parcequ'elle n'a pas assez d'ouvrage, pas assez à courir ; ma vie tranquille l'ennuie. Avez-vous jamais vu de pareilles raisons? Moi.... çà me démonte.

MADAME DORÉ.

Oh dame! voilà comme elles sont toutes : les unes trouvent trop d'ouvrage ; d'autres ne trouvent pas assez de liberté : il faut prendre patience.

MADAME DUBUISSON.

Et votre petit Babet, comment cela va-t-il?

MADAME DORÉ.

Ma petite Babet est une enfant charmante, de la meilleure volonté du monde, & très adroite ; cela n'aime ni à courir, ni à habiller ; voilà comme il vous en faudroit une, ma Mere.

MADAME DUBUISSON.

Eh bien! donne la moi, & prends Jeanneton: elles s'en trouveront mieux toutes deux. D'ailleurs, veux-tu que je te dise: ta Babet est trop jeune & trop jolie pour être dans une boutique. Porter des marchandises chez les uns, chez les autres, on la tourmentera; & puis, ton Mari... qui est jeune aussi; enfin le Diable est bien malin.

MADAME DORÉ.

Vous croyez... Eh bien! voilà ce que je veux savoir; & voilà pourquoi j'ai pris cette Babet si jolie.

MADAME DUBUISSON.

Comment? Je ne t'entends pas.

MADAME DORÉ.

Je vais vous l'expliquer; mais vous m'allez traiter d'imprudente, de folle: n'importe, il en arrivera ce qu'il pourra; je veux me satisfaire.

MADAME DUBUISSON.

Explique toi donc?

MADAME DORÉ *regarde à la porte.*

Personne ne nous écoute. Voici mon idée. Je crois mon Mari fort honnête homme, incapable de manquer à une femme qui l'aime & qui remplit ses devoirs. Mais, ma Mere, sans vanité, je ne suis pas trop jolie, moi! Que fais-

je si quelque jour, peut-être bientôt, mon Mari ne s'amourachera pas de quelque femme dans les maisons où il va.

MADAME DUBUISSON.

Et c'est pour l'en empêcher, que tu prens une jolie Servante! Es tu folle?

MADAME DORÉ.

Un moment; ce n'est pas cela tout-à-fait. Comme je ne peux pas le suivre par-tout, pour savoir ce qu'il a dans l'ame sur l'article de la galanterie; avec une jolie Servante, je pourrai examiner sous mes yeux jusqu'à quel point son cœur est sensible à la beauté; & s'il s'amuse à une Servante jolie, je saurai ce que j'aurai à craindre de lui ailleurs, & je me comporterai avec lui en conséquence.

MADAME DUBUISSON.

Ma chere enfant, ton idée est ridicule; & tu risques de te rendre malheureuse indubitablement par une épreuve qui tournera fort mal pour toi.

MADAME DORÉ.

Mon mari a de l'éducation.... une certaine délicatesse... Vous croyez qu'une Servante...

MADAME DUBUISSON.

Une Servante... une Servante jolie est une jolie personne. Un juste de grosse étamine, mais

qui prend bien la taille ; un gros fichu de fil qui cache la gorge, mais qui en conserve toute la forme ; un teint où la pudeur & la jeunesse se disputent la place des roses qu'elles y répandent ; tout cela sont autant de moyens qui, auprès des fripons d'hommes, mettent quelquefois la Servante au-dessus de la Dame, & leur inspire des sentimens d'autant plus forts, qu'ils ne viennent que des sens. D'ailleurs, un homme de l'âge de ton Mari ; voir un joli minois dans tous les instans de la journée, en être bien servi, comparer cette Fille à elle-même dans toutes les différentes attitudes de son service, l'imagination travaille chez cet homme, son cœur s'échauffe, sa tête s'allume. Oui, le plus raisonnable en pareil cas ne peut pas répondre de lui. Allons, quitte ton projet ; donne-moi ta Babet, & prens ma Jeanneton : elle est laide comme il te la faut ; & chez moi ta jolie Babet n'aura rien à craindre.

MADAME DORÉ.

Ma Mere, vos raisons peuvent être très bonnes pour me déterminer à ce troc ; mais dans l'épreuve que je veux faire, les choses sont déja trop avancées, pour ne pas la conduire à sa fin.

MADAME DUBUISSON.

Quoi ! t'es tu déja apperçue que ton mari ? . . .

MADAME DORÉ.

Oui, puisqu'il faut vous le dire, mon Mari a de petites attentions pour elle qui me font tout craindre.

MADAME DUBUISSON.

Eh bien! raison de plus pour te défaire de cette Babet en ma faveur.

MADAME DORÉ.

Soit; mais avant, je veux approfondir jusqu'à quel point M. Doré est homme à pousser l'aventure. Enfin, la tête m'en tourne; & puisque je suis à même, j'en veux avoir le cœur net.

MADAME DUBUISSON.

Encore une fois, tu es folle.

MADAME DORÉ.

Je l'avoue; mais cela est plus fort que moi, & dès ce soir je saurai à quoi m'en tenir.

MADAME DUBUISSON.

Comment cela?

MADAME DORÉ.

Mon Mari, ce soir, me laisse aller souper en ville sans lui, malgré les instances que je lui ai faites de m'accompagner, ou de n'y point aller moi-même. Je n'ai pu obtenir ni l'un ni l'autre; & je soupçonne qu'il veut profiter de mon absence pour être seul avec Babet. J'ai paru consentir à aller sans lui dans la maison où on

nous attend; mais je n'y ferai qu'une petite visite, & je rentrerai de bonne heure, par la porte de l'allée, & sans être vue. Je me cacherai dans mon petit cabinet de toilette, que voici, qui a une porte dans la cour, & dont j'ai seule la clef. Babet dresse son lit ici tous les soirs; mon Mari y soupe: allez, demain je vous rendrai bon compte de tout

MADAME DUBUISSON.

Fais donc tout ce que tu voudras; mais s'il t'arrive malheur, tout ce que je pourrai te dire pour t'en consoler, c'est que tu l'auras bien mérité.

MADAME DORÉ.

Eh bien! ma Mere, j'en veux courir les risques.

MADAME DUBUISSON.

Quelle imprudence! Adieu, je m'en vais; car je ne finirois pas de t'en dire.

MADAME DORÉ.

Cela seroit inutile. Adieu, ma Mere; portez-vous bien.

MADAME DORÉ.

Soit; & toi tu vas te comporter très mal.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

MADAME DORÉ, BABET.

MADAME DORÉ, *appelle.*

Babet.

BABET.

Me voilà, Madame.

MADAME DORÉ, *en mettant ses gants.*

Mon enfant, je m'en vais souper en ville. Monsieur soupe ici: on me ramenera à onze heures ou minuit, au plus tard. Couchez-vous si vous voulez, & ayez soin seulement que je trouve du feu dans ma chambre.

(Elle dit à M. Doré, qui est dans la Boutique.)

Adieu, mon Mari.

SCENE III.

M. DORÉ, MADAME DORÉ, BABET.

MADAME DORÉ *donne un petit coup d'éventail à son Mari sur la main.*

Ah! Monsieur mon Mari, vous êtes un vilain homme de me laisser aller toute seule.

MONSIEUR DORÉ.

Tu me rendras, ma chere Amie, un vrai service. Je ne me porte pas bien ce soir; & en me couchant de bonne heure, demain il n'y paroîtra pas, & je serai en état de travailler.

MADAME DORÉ.

Allons; vous le voulez, je vous souhaite le bon soir.

(Elle sort.)

SCENE IV.

MONSIEUR DORÉ, BABET.

MONSIEUR DORÉ.

LA voilà partie enfin. Babet, qu'est-ce que nous avons à souper?

BABET.

Monsieur, vous avez un ragoût de veau, & du bœuf à la mode.

MONSIEUR DORÉ.

Ton ragoût de veau est-il fait?

BABET.

Non, Monsieur; mais je m'en vais le faire.

MONSIEUR DORÉ, *d'un air gracieux.*

Oh bien! moi, Mademoiselle Babet, je ne veux pas que vous le fassiez. Je n'ai pas grand

faim ; le bœuf à la mode nous ſuffira. Et toi, Babet, as-tu faim ?

(*Il approche d'elle.*)

BABET.

Oh ! moi, cela eſt égal : il y en aura toujours aſſez. . . .

MONSIEUR DORÉ *la prend par la taille.*

Comme elle eſt faite, cette chere Babet. Comment tu n'as pas de corps, je crois ?

BABET.

Non, Monſieur, je n'ai qu'un corſet baleiné.

MONSIEUR DORÉ *la tient : elle ſe défend.*

Qu'un corſet baleiné ! Vrai. . . . . Oui, vraiment. . . . (*Il la ſerre.*)

BABET.

Mais laiſſez donc, Monſieur ; y penſez-vous ?

MONSIEUR DORÉ.

N'ayez pas peur, ma chere Babet, je ne veux pas vous faire de mal. Que de femmes de condition voudroient avoir cette taille-là, ce teint fleuri, ces belles dents !

BABET *s'échappe de ſes mains.*

Bon, bon, voilà de beaux contes que vous me faites-là : elles ſont riches, ces grandes Dames ; & quand on eſt riche, on n'a beſoin de rien.

MONSIEUR DORÉ *tournant autour d'elle pendant qu'elle met le couvert.*

Vous vous trompez, ma chere Babet, une femme a toujours besoin d'être jolie ; & je n'en connois point de plus jolie que vous.

BABET.

C'est qu'apparemment vous n'y avez pas pris garde. Moi, j'en vois tous les jours passer de plus jolies devant la boutique. (*Il l'arrête, & veut badiner avec elle.*) Eh bien donc !

MONSIEUR DORÉ.

Vous avez-là, ma chere Babet, un fichu trop épais ; & cette épingle est si haute, qu'elle doit vous gêner. *(Il veut arracher l'épingle, Babet s'échappe.)*

BABET.

Ah ! Monsieur, je vous prie, point de ces manieres-là, où je m'en vais dans ma cuisine.

MONSIEUR DORÉ.

Pourquoi, Babet ? Quel mal y auroit-il quand vous me laisseriez admirer les beautés que ce cruel fichu me cache ? Il faut être modeste ; mais il ne faut point ainsi étouffer les présens que la Nature vous a faits : il y a de l'ingratitude.

BABET.

Je n'entens point toutes vos belles phrases ;

mon fichu eſt comme il doit être, & ſera toujours de même.

MONSIEUR DORÉ.

Ah! ma chere Babet, ſi vous ſaviez l'impreſſion que vous me faites....

BABET.

(A part.) Nous y voilà. *(Haut.)* Monſieur, encore un coup, ſi vous ne me laiſſez tranquille, je m'en vais dans ma cuiſine, & je n'en ſortirai que quand Madame ſera revenue.

MONSIEUR DORÉ.

Eh bien! Babet, allons, je ne vous dirai plus rien; mais à une condition: c'eſt que vous me tiendrez compagnie à ſoupé.

BABET.

Oh! volontiers, Monſieur. Si vous ne me tourmentez pas, je reſterai ici pour vous donner tout ce qu'il vous faut.

MONSIEUR DORÉ.

Ce n'eſt pas-là ce que je veux dire.

BABET.

Et quoi donc?

MONSIEUR DORÉ.

Je veux dire que vous vous mettrez à table avec moi.

BABET.

Oh bien! par exemple, je ne crois pas que

cela m'arrive. Cela feroit beau vraiment, que je priffe la place de Madame, quand je ne fuis que la Servante.

MONSIEUR DORÉ.

Quand ma Femme n'eft pas ici, charmante Babet, vous n'êtes plus la Servante; votre beauté vous rend la maîtreffe. (*Il la prend, & veut l'embraffer.*) Babet je vous adore,

BABET *veut s'échapper.*

Ah! mon Dieu: eft-il poffible!

MONSIEUR DORÉ *la retenant.*

Oui, je vous adore, ma chere Amie.

BABET *s'échappe.*

Que je fuis malheureufe! (*Elle fe fauve en pleurant.*)

MONSIEUR DORÉ.

Eh bien! Où allez-vous donc?

BABET.

Dans la rue, Monfieur. Oui dans la rue, où je ferai plus en fûreté qu'ici.

MONSIEUR DORÉ.

Allons, mon enfant, voilà qui eft fini: je ne vous dirai plus rien, d'honneur.

BABET.

Si vous me trompez, ce fera pour la derniere fois.

MADAME DORÉ.

Je vais me mettre en robe-de-chambre, & je redescens.

(Il sort.

SCENE V.

BABET *seule.*

EST-IL possible que je ne puisse pas trouver une condition où les hommes me laissent tranquille. Celui-ci cherche à me tourmenter, comme ce Parfumeur, de chez qui j'ai été obligé de sortir: voilà la troisieme maison que je suis forcée de quitter, parceque le Maître veut m'en conter. Qu'on est malheureuse d'être un peu jolie! Quoi! à cause de cela, je ne pourrai donc pas gagner ma vie honnêtement? C'est pourtant chez d'honnêtes gens que je cherche à me placer: on me dit qu'ils le sont..... D'honnêtes gens! devroient-ils chercher à séduire une pauvre Servante, qui n'a que sa vertu pour tout bien, & ses bras pour toute ressource. Voilà qui est fait, si cela continue, & que je sois encore obligée de quitter cette maison-ci, je m'en retourne dans mon pays travailler à la terre: j'aurai plus de mal; mais on ne m'y tourmen-

tera pas tant. Ah! pauvre Babet, qu'on a de peine à être honnête Fille dans ce pays-ci, même chez les honnêtes gens.

SCENE VI.

MONSIEUR DORE' *en robe-de-chambre.*
BABET.

MONSIEUR DORÉ, *voyant sortir Babet.*

OU allez-vous donc, Babet? N'ayez pas peur, vous ſavez ce que je vous ai promis.

BABET.

Oui, Monſieur, je le ſais, & j'y compte. Je vais ôter le ragoût de deſſus le fourneau, puiſque vous n'en voulez point.

MONSIEUR DORÉ.

Allez; mais revenez en toute ſûreté!

(Babet ſort.)

SCENE VII.

MONSIEUR DORE' *ſe met à table, & parle en mangeant.*

CETTE Fille me tournera la tête, & me fera faire quelque ſottiſe, ſi je n'y prends garde.

Quelle fraîcheur ! quel aimable embonpoint! que tout cela doit être beau ſous le linge! Mais elle eſt ſage : elle veut l'être ; & n'eſt-ce pas un ſentiment groſſier, une brutalité impardonnable, que de vouloir attaquer une pauvre Servante vertueuſe de ſi bonne foi ? Oui, ſans doute ; mais elle eſt ſi jolie.... Ah ! Babet, pourrai-je y réſiſter, & vous avoir toujours ſous mes yeux ? Je ne ſais.... il faut voir....

SCENE VIII.

MONSIEUR DORÉ, BABET.

MONSIEUR DORÉ.

Eh bien ! Babet, vous ne voulez donc pas vous mettre à table avec moi ?

BABET.

Allons donc, Monſieur, vous n'y penſez pas.

MONSIEUR DORÉ.

Dites plutôt, ma chere Babet, que je n'y penſe que trop. Oui, je penſe à vous jour & nuit, avec le plus grand plaiſir.

BABET.

Si c'eſt pour me mépriſer, pour m'avilir, vous feriez mieux de n'y jamais penſer du tout ; ou bien je ſerai encore forcée de demander dès de-

main mon compte à Madame, & de sortir de votre maison, où l'on m'a tant promis que je serois honnêtement.

On entend du bruit que Madame Doré fait en se cachant dans le cabinet, par la cour.

MONSIEUR DORÉ.

Qu'est-ce que j'entends?

BABET.

C'est le chat qui a sauté sur l'auvent de la cour, comme il fait tous les soirs.

MONSIEUR DORÉ.

O çà! Babet, ne m'en voulez pas. Allez, je vous aime; mais je vous estime... & je... Je vais me coucher de bonne heure: vous n'attendrez pas Madame, ce soir.

BABET.

Elle m'a dit de me coucher sans l'attendre; mais je l'attendrai.

MONSIEUR DORÉ.

Non, elle ne le veut pas; & je vous le défends. Otez tout cela; dressez votre lit, & couchez-vous: vous avez été sur vos jambes toute la journée, vous devez être lasse.

BABET, *en ôtant le couvert.*

Bon, Monsieur, cela me fait du bien, & je ne fais que mon devoir.

MONSIEUR DORÉ.

Couchez-vous, vous dis-je; mais comme je veux demain travailler de bon matin, ne fermez pas cette porte au verrouil, afin que je puisse passer sans vous réveiller.

BABET.

Oh! Monsieur, je serai levée avant vous.

MONSIEUR DORÉ.

Pourquoi? Non sûrement, je me leverai, peut-être, avant le jour.

BABET.

Eh bien! Monsieur, vous frapperez, & je vous ouvrirai.

MONSIEUR DORÉ.

Babet, vous vous meffiez encore de moi, & vous avez tort; soyez tranquille.... Bon soir, Babet; couchez-vous, je vais en faire autant.

(Il sort.)

SCENE IX.

BABET *seule.*

Enfin, je vais donc être en repos. Madame va rentrer, peut-être, bientôt; en l'attendant, arrangeons toujours mon lit.

SCENE X.

MADAME DORE', BABET.

BABET *effrayée.*

Ah! mon Dieu, qui est-ce qui est donc-là?

MADAME DORÉ.

C'est moi, Babet, n'aies pas peur. J'ai rentré dans ce cabinet par la porte de la cour; & je me suis mis en déshabillé sans faire de bruit. J'en ai assez entendu, pour m'être apperçue que mon Mari cherche à te cajoler, & peut-être à te surprendre cette nuit.

BABET.

Oh! Madame, il n'y gagnera rien, soyez-en sûre.

MADAME DORÉ.

Je ne doute pas de ta vertu, ma chere Babet; mais pour ta plus grande tranquillité, & pour le corriger de ses idées, cette nuit, couche-toi sur le lit de repos du petit cabinet, & moi je prendrai ta place ici; & s'il vient, nous verrons: laisse-moi faire, je lui donnerai une bonne leçon.

BABET.

Ah! Madame, volontiers. Je serois pourtant fâchée d'être la cause innocente de quelques brouilleries entre vous: j'aimerois mieux quitter votre maison, si mon malheur le veut.

MADAME DORÉ.

Non, mon Enfant, j'espere que les choses n'en viendront pas-là. Acheve de dresser ton lit, je me mettrai dessus toute habillée, comme si c'étoit toi qui m'attendît; & j'éteindrai la lumiere, afin que si mon Mari vient, il ne puisse pas s'appercevoir que ce n'est pas toi.

BABET.

Cela est fort bien trouvé. Tenez, Madame, voilà mon lit fait: vous n'y serez pas si bien que sur le vôtre....

MADAME DORÉ.

Oh! il n'importe, pour quelques heures en

la ne me fatiguera pas beaucoup. Allons, paſſe vîte dans mon cabinet, & repoſe toi comme tu pourras; tu vois aſſez clair par les vitres pour t'arranger.

BABET.

Oh! mon Dieu, oui.

MADAME DORÉ.

Bon ſoir, & ne dis mot.

(*Babet ferme ſur elle la porte du cabinet.*)

SCENE XI.

MADAME DORE' *ſeule.*

Ah! mon cher Mari, ſi vous venez pour cajoler Babet, comme j'ai tout lieu de le ſoupçonner, vous ſerez bien attrapé. Vous ne pourrez pas me nier le fait; & je ſortirai de ma cruelle incertitude ſur votre façon de penſer. Vous me traiterez de jalouſe; mais ſi malheureuſement j'ai raiſon de l'être, ne ſerai-je pas excuſable pour peu que vous ayez de l'amitié pour moi, & que vous faſſiez quelqu'eſtime de notre union? Vouloir attaquer une Servante!... Je ſuis toute tremblante... Je crains bien que cet-

te épreuve ne tourne mal. N'importe, je saurai à quoi m'en tenir. Ouvrons le vérouil, afin que s'il descend, il puisse entrer sans que je paroisse m'éveiller, comme si c'étoit Babet. Eteignons la lumiere.

(Elle éteint la lumiere, & se couche sur le lit de Babet toute habillée...)

Si je savois qu'il ne descendit que demain matin, je tâcherois de dormir quelques heures. Bon, dormir, c'est bien dans l'agitation où je suis, qu'on peut en venir à bout. Je crois qu'il faut que je renonce.... *(Elle entend du bruit.)* Je ne me suis pas trompée; le voilà qui ouvre la porte. Le traître! taisons-nous.

SCENE XII.

MONSIEUR DORÉ, MADAME DORÉ.

M. Doré *ouvre la porte tout doucement.*

Babet, dormez-vous? *Il approche du lit.*

Madame Doré *contrefait sa voix.*

Qui est-ce donc qui est-là? Monsieur, si vous ne vous retirez, je m'en vais crier de toute ma force.

MONSIEUR DORÉ.

Ma chere Babet, je ne viens point avec une mauvaise intention; n'ayez aucune crainte, & écoutez-moi. J'ai voulu vous parler avant que ma femme rentre: je crains de n'en pas trouver le moment demain.

MADAME DORÉ.

Eh bien! Monsieur, qu'avez-vous à me dire? Mais n'approchez pas.

MONSIEUR DORÉ.

Soit; ma chere Babet, j'ai fait des réflexions sur tout ce que je vous ai dit, sur votre sagesse, sur votre état qui est respectable dans son malheur. Loin de venir attaquer votre vertu, l'honnêteté de mon ame m'engage à détruire dans votre esprit les mauvaises impressions que j'ai pu vous donner de moi. Votre beauté m'a tenté vivement, je l'avoue; mais ce que je dois à ma Femme, à vous Babet, & à moi-même, m'en font triompher: je ne saurois pourtant vous cacher que je ne me sens pas la force de combattre & de vaincre journellement le pouvoir que vos charmes ont sur moi. Ma femme a été imprudente de m'exposer, en vous prenant à notre service, à tout ce qui est arrivé; mais je lui pardonne, dans l'idée qu'elle n'a pas pu soupçonner que je

voulusse manquer à ce que je lui dois, quelque jolie que vous soyez. Ainsi, ma chére Babet, comme je vous estime, j'engagerai ma Belle-Mere à vous prendre à la place de Jeanneton, dont nous nous accommoderons. Dans cette condition, votre vertu sera à l'abri des dangers, & je retrouverai mon répos, & la paix de mon ménage.

MADAME DORÉ, *avec vivacité.*

Mon cher Ami, que je vous embrasse.

MONSIEUR DORÉ.

Comment, Babet, y pensez-vous? Et ce transport...

MADAME DORÉ.

Non, ce n'est pas Babet, c'est votre femme elle-même, à qui il faut que vous pardonniez l'injure qu'elle vous a faite de douter de votre ame, en risquant une épreuve dont le dénouement la rend la femme la plus contente, & la plus heureuse.

MONSIEUR DORÉ.

Quoi! c'est vous Madame Doré? Quelle folie! à quoi ne m'avez-vous pas exposé.

MADAME DORÉ.

Il est vrai; mais votre triomphe vous rend plus cher à mes yeux, & me méritera, j'espere,

le pardon de mes ſoupçons jaloux. Songez que c'eſt l'amour qui les a fait naître.

MONSIEUR DORÉ.

Madame, ne vantez pas tant mon triomphe : je ne veux pas me donner à vos yeux pour meilleur que je ne vaux ; & ſans la vertu de Babet, enfin, remerciez-là, pour votre pénitence, de ce qu'elle m'a empêché de ceſſer d'être un honnête Mari. La foi conjugale l'a échappé belle.

MADAME DORÉ.

Paroiſſez, ma chere Babet.

SCENE XIII. ET DERNIERE.

MONSIEUR DORÉ, MADAME DORÉ, BABET *qui ſort du cabinet.*

MADAME DORÉ.

Et ſoyez ſûre que nous nous intéreſſerons à vous toute notre vie. Demain je vous donnerai à ma Mere qui vous deſire, & vous lui ſerez bien recommandée de notre part.

BABET.

Ah! Madame, que je ſuis contente que tout ſe ſoit paſſé à votre ſatisfaction... C'eſt main-

tenant que vous me prouvez que j'étois chez d'honnêtes gens.

MONSIEUR DORÉ.

Soyez toujours ſage, Babet, & le Ciel aura ſoin de vous. Et toi, ma chere Femme, ſi j'ai eu à combattre avec moi-même dans cette aventure, pardonne le moi; & ſonge que dans certains chemins gliſſans...

Fin de la deuxieme Piéce.

LA

LA

FORTE VAPEUR.

ACTEURS.

Monsieur DÉRÉMON, âgé de 30 ans.

Madame DÉRÉMON, âgée de 25 ans.

Madame FORLIS, amie de M. & de Madame Dérémon.

La Scène est dans la chambre à coucher de Madame Dérémon; & l'action se passe dans la matinée.

LA
FORTE VAPEUR.

SCENE PREMIERE.

MADAME DE REMON *seule, sur une grande chaise longue.*

ENFIN, voilà donc, par une marche certaine de la nature, ma grossesse décidée. Les vœux les plus ardens que j'ai faits pour arriver à l'état de Mere, sont exaucés; mais, malheureuse que je suis, au lieu de jouir en paix du plaisir de donner la vie à un être, digne fruit de la tendresse de mon Mari, je suis dans la plus horrible incertitude sur le véritable auteur de l'enfant que je vuis sentir journellement croître & se former dans mon sein. Quelle situation affreuse! Peut-on être plus à plaindre & moins coupable? Je ne dors plus; des songes épouvantables me tourmentent toutes les nuits. J'y vois l'image d mon Mari venir me reprocher de lui donner un

enfant qui n'eſt pas de lui. Hélas! que deviendrai-je? J'en mourrai... Oui, dans mon état, ſi peu fait pour l'honnêteté de mon ame, il n'eſt pas poſſible que je vive; & le malheureux fruit que je porte ſera la ſeconde victime innocente de ma douleur... Peut-être que moi-même, ſi je m'en croyois... mon propre déſeſpoir le ſacrifieroit le premier. Ah! Dieu! quel état! J'étouffe; je n'en puis plus. Ah! mon Dieu! j'étouffe, encore une vapeur. Pourquoi ne ſuis-je pas morte de celle!.... Je me meurs. (*Elle tombe dans ſon fauteuil évanouie dans une forte vapeur, maladie à laquelle elle eſt ſujette.*)

SCENE II.

MADAME DE'RE'MON, MADAME FORLIS.

MADAME FORLIS, *près de la porte.*

JE m'annonce moi-même; car je n'ai trouvé perſonne dans l'anti-chambre. Bon jour, ma bonne Amie..... Mais dans quel état?.... (*A part.*) Elle eſt évanouie.... toute baignée de ſes larmes... C'eſt une de ſes vapeurs: elle

met sa fleur d'oranges dans sa petite tablette. (*Elle va chercher la fleur d'orange.*) Faisons-lui en avaler bien vite. *Elle verse de la fleur d'orange dans une cuillier, & la présente à Madame Dérémon.*) Ma bonne Amie, ouvrez la bouche, c'est de la fleur d'oranges. (*Madame Dérémon avale; & après un certain tems, elle commence à revenir.*

MADAME DÉRÉMON.

Ah! c'est vous, ma chere Forlis. Je vous suis obligée de votre bon soin; mais, ma chere Enfant, vous m'auriez rendu un plus grand service, si vous m'aviez laissé mourir. Je ne desirois que cela; mais je ne suis pas assez heureuse.

MADAME FORLIS.

Y pensez-vous, ma chere Amie. Pourquoi ce dégoût de la vie? Vous savez que vous êtes assez sujette à cet état; mais enfin on n'en meurt pas: c'est un moment passager qui ne doit pas tant vous affliger, quand d'ailleurs tout ce qui vous environne est fait pour vous attacher à la vie. Une fortune honnête, les graces de la jeunesse, un Mari charmant qui vous adore...

MADAME DÉRÉMON.

Un Mari! Ah! ne m'en parlez pas, ma chere, où vous m'allez faire retomber dans l'état... Ah! ma chere Forlis!...

MADAME FORLIS.

Je ne vous en parlerai pas, si vous voulez; mais, à votre discours, j'entrevois qu'il vous a causé quelques chagrins. Eh bien! soulagez-vous dans le sein d'une sincere & véritable amie, moins curieuse de votre secret, qu'empressée à vous être de quelque secours.

MADAME DÉRÉMON.

Lui, mon Mari... m'avoir causé du chagrin. Hélas! il en est incapable: c'est moi qui suis une malheureuse, que le sort de l'événement le plus cruel réduit au désespoir.

MADAME FORLIS.

Et, comment cela? Contez-moi.... Avez-vous toujours, pour moi, la même confiance?

MADAME DÉRÉMON.

N'en doutez pas, je vous prie: je vous la dois à tous égards.

MADAME FORLIS.

Eh bien! en ce cas, dites-moi donc ce qui vous afflige si cruellement.

MADAME DERÉMON.

Hélas! comment vous le dire? je voudrois me le cacher à moi-même.

MADAME FORLIS.

Si cela se pouvoit, je ne vous le demanderois pas. Peut être que le conseil d'une amie...

Enfin, on soulage ses maux en les épenchant dans l'ame de quelqu'un dont on est sûr... & si vous l'êtes de la mienne, j'exige de vous cette nouvelle preuve...

MADAME DÉRÉMON.

Eh bien! mon Amie, ma tendre Amie. (*Elle lui serre la main.*) Oui, vous allez tout savoir... vous allez être ma derniere ressource. Donnez-moi vos conseils... J'en ai besoin, sur le parti que je dois prendre dans mon état, s'il y a un moyen de rémedier à ma douleur.

MADAME FORLIS.

Parlez...: Voyons...

MADAME DÉRÊMON.

Vous savez combien mon Mari m'aime, combien il mérite d'être aimé.

MADAME FORLIS.

Oui, je le sais.

MADAME DÉRÉMON.

Eh bien! mon Amie, cette même tendresse, qui me reprocheroit la moindre pensée qui ne se rapporteroit pas à lui, fait mon malheur.

MADAME FORLIS.

Comment? je ne devine pas.... Expliquez-vous.

MADAME DÉRÉMON.

Depuis quinze jours, ma grossesse est déci-

dée : il y a un mois & demi que vous me voyez triste & mélancolique...

MADAME FORLIS.

Il est vrai.

MADAME DÉRÉMON.

Eh bien ! apprenez-en la cause ; & jugez si l'on peut être plus malheureuse que je le suis. Livrée toute entiere au bonheur du nœud conjugal, espérant, pour fruit des caresses de mon Mari, le doux état de Mére où je suis maintenant ; ne pouvant jamais craindre avec la pureté de mon ame, & l'amour que j'ai pour lui, de tenir cet état d'un autre...

MADAME FORLIS.

Eh bien ?

MADAME DÉRÉMON.

Croiriez-vous que je me trouve dans cette position, toute impossible qu'elle m'a paru, & qu'elle doit vous paroître.

MADAME FORLIS.

Je n'y comprens rien.

MADAME DÉRÉMON.

Ecoutez. Un jour que mon Mari s'étoit échappé d'entre mes bras de très bon matin, pour des affaires indispensables, je restai dans mon lit, où, quelque tems après, je tombai dans une de mes vapeurs, la plus forte que j'aie

que de la vie... Quelqu'un entra dans ma chambre, apparemment en ferma la porte, abusa de ma situation, sans rendre à mes sens le moyen ni de me défendre, ni de pouvoir reconnoître le monstre qui a été capable d'une pareille horreur. Son crime consommé, il disparut. Ma femme-de-chambre arriva, à qui je n'osai faire aucune question. Je restai un quart d'heure encore dans cet état d'évanouissement, ne pouvant point douter du malheur qui venoit de m'arriver, de l'abominable incertitude qui devoit en résulter; & me voilà... ma chere amie, précisément au même temps... Jugez si c'est avec raison que le chagrin, la honte me mettent au désespoir.... Non, rien ne pourra m'en tirer que la mort.

MADAME FORLIS.

La situation est affreuse... & sur-tout pour une ame comme la vôtre. J'en suis d'accord; mais enfin, c'est une faute involontaire, ou plutôt ce n'en est point une: vous êtes injuste à vous-même de vous la reprocher.

MADAME DÉRÉMON.

Mais, quand j'aurois la force de ne me pas mésestimer, puis-je me consoler de porter dans mes flancs un être produit, peut-être, par le monstre qui a surpris ma vertu? Et ce respecta-

ble état de Mere qui m'auroit été si doux, si intéressant, étant l'ouvrage seul de mon Mari, ne devient-il pas pour moi un état odieux, haïssable?... Ah! ma chere Forlis, je le sens: il me fera mourir.

MADAME FORLIS.

Allons, vous n'êtes pas raisonnable. Encore une fois, vous n'avez rien à vous reprocher; & cela doit tout décider. Votre Mari lui-même, s'il étoit possible de lui faire une pareille confidence, ne vous pardonneroit pas de vous désespérer ainsi.

MADAME DÉRÉMON.

Mon Mari! le plus tendre, le plus sensible & le plus passionné des hommes, qui ne respire, qui ne vit que par moi, que pour moi, qui se félicite à chaque moment de mon état... Il me vient une idée: oui, c'est le seul moyen de me rendre un peu supportable à moi-même.... quelque chose qui en arrive.

MADAME FORLIS.

Quel est ce moyen?

MADAME DÉRÉMON.

C'est d'en faire la confidence à mon Mari.

MADAME FORLIS.

Ah! gardez-vous en bien: vous le rendriez aussi malheureux que vous. Je ne doute pas un

moment qu'il ne vous console de son mieux, sans vous en vouloir en aucune façon; mais vous lui enfonceriez le poignard dans le sein, en lui ôtant ce plaisir si précieux pour un Mari, d'être certain du bonheur d'être Pere.... Il ne vous en aimera pas moins, j'en suis sûre. Mais comment prendra-t-il l'incertitude de sa Paternité? Vous aurez alors son malheur à joindre au vôtre, & vous souffrirez doublement.

MADAME FORLIS.

Je m'attendois à vos raisons: elles sont sensibles. Mais comment, moi qui ne voulois pas avoir le moindre sentiment de mon ame, la moindre pensée qui ne fussent connus de mon Mari: comment.... lui qui vit ainsi avec moi, comment voulez-vous que tous les jours, en nous répétant la promesse de cette heureuse confiance, & toutes les nuits dans ses bras, je lui cache éternellement... Non, il en arrivera tout ce qu'il pourra; mais je ne peux plus vivre comme cela. Malgré moi, ma tendresse pour lui & ma sincérité lui révéleroient mon affreux secret, au moment même que je croirois pouvoir encore le garder... Ainsi il vaut mieux que je me tire au plutôt de ce cruel état...

MADAME FORLIS.

Vous le voulez, j'en suis fâchée. Je crains

bien que loin de vous soulager par cette confidence indiscrette, vous ne multipliyez vos chagrins dans la personne de votre Mari, sans les diminuer pour vous-même.

MADAME DÉRÉMON.

J'entens quelqu'un... N'est-ce pas mon Mari?

MADAME FORLIS.

C'est lui-même, en effet.

SCENE III.

MADAME DÉRÉMON, SON MARI, MADAME FORLIS.

LE MARI *gaîement.*

BON jour, Mesdames. (*A sa Femme.*) Eh bien! ma petite, comment te portes-tu?

MADAME DÉRÉMON *se contraignant.*

Assez bien.....

LE MARI *à Madame Forlis.*

Il y a long-tems qu'on ne vous a vu, Madame. Pourquoi cela? Vous ne nous aimez donc plus?

MADAME FORLIS.

Je suis très sensible à votre reproche, sans avoir cela à me reprocher, je vous assure

LE MARI.

Oh bien! puisque vous êtes toujours de nos amis, faites compliment à ma Femme, & j'en prendrai ma part.

MADAME FORLIS.

Ma bonne amie m'en a fait la confidence, & je vous en félicite tous deux.

LE MARI *embrasse sa Femme.*

Allons, la petite maman: il ne te faut plus que du courage, & sur-tout beaucoup de gaieté; car, comme ce sera un garçon, je veux qu'il soit un gaillard de bonne humeur; enfin, qu'il tienne un peu de moi, car je me flatte que je n'y ai pas nui.

MADAME DÉRÉMON.

J'ai peur qu'il ne tienne, de sa Mere, une certaine tristesse que j'ai dans l'ame depuis que je suis dans ce nouvel état.

LE MARI.

De la tristesse! ma chere amie. Effectivement je me suis apperçu que depuis quelque tems, tu n'es pas dans ton assiette naturelle; mais j'ai attribué ce petit changement à ta situation.... Les maux de cœur, les inquiétudes des suites... tout cela.... Que je vous plains, Mesdames, d'avoir à supporter le poids de l'humanité, avec tant d'inconvéniens. En vérité, ma chere Amie,

je voudrois dans la fabrique embarrassante des enfans, que chacun eût son tour : je t'assure que je ne te céderois pas la peine de porter le second ; je m'en chargerois avec grand plaisir.

MADAME FORLIS.

Oh! voilà bien le propos d'un bon Mari. Mais la Nature a bien fait ce qu'elle a fait ; car avec toute votre bonne volonté, vous n'auriez pas la patience que cet état exige ; & d'ailleurs, le soin des affaires du dehors ne s'accorderoit point avec les embarras de cet ouvrage.... Au lieu que nous, il semble que nous n'ayons que cela à faire... (*Elle se leve.*) Je suis charmée de la nouvelle ; & je viendrai plus souvent tenir compagnie à la petite maman. (*Elle l'embrasse.*) Adieu, ma bonne amie.

MADAME DÉRÉMON.

Quoi! tu t'en vas déja?

MADAME FORLIS.

J'ai une visite à faire ici près. Je reviendrai achever la journée avec toi.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

MADAME DERÉMON, SON MARI.

LE MARI, *qui a reconduit Madame Forlis.*

C'EST une bonne petite femme : je ſerai bien aiſe qu'elle vienne te voir plus ſouvent...... Mais, dis-moi donc, ma chere : eſt-ce que, vraiment, ton état t'inquiete ?

MADAME DÉRÉMON.

On ne peut pas plus.

LE MARI.

Pourquoi ? tu es forte. A quelques vapeurs près, tu te portes bien. Songes d'ailleurs, que c'eſt le grand remede contre les vapeurs ; & je crois, outre cela, que tu deſires autant que moi....

MADAME DÉRÉMON.

Je ne ſais ce que je deſire ; & depuis que mon état eſt décidé, j'ai un chagrin dans l'ame, dont je ne ſuis plus maîtreſſe... Ah ! mon cher ami, embraſſe-moi.

LE MARI.

De tout mon cœur. Mais qu'as-tu donc ? tu me baignes de tes larmes.

MADAME DÉRÉMON.

Et j'ai sujet d'en verser... Le plus grand sujet...

LE MARI.

Comment?, tu as des chagrins, & je les ignore... Qu'est devenue cette confiance réciproque que nous nous sommes promis de conserver à toute épreuve?

MADAME DÉRÉMON.

J'ai une terrible occasion de la mettre en œuvre... Aussi, auras-tu la force de supporter?...

LE MARI.

Oui, de quelque nature, que soit ta confidence; mais la force que je n'aurois pas, ce seroit de soupçonner qu'il y eût dans ton ame quelques sentimens qui me fussent cachés.

MADAME DÉRÉMON.

Si je te dis le secret de mes larmes, jamais, à l'avenir, tu ne pourras douter de la sincérité de mon ame; mais cela peut te rendre... Oui... je te rendrai, j'en suis sûre, aussi malheureux que je le suis.... Vois si tu veux en courir les risques....

LE MARI.

Je suis dès ce moment-ci plus malheureux que je ne peux l'être jamais, puisque tu as un chagrin que je ne partage pas encore.

MA-

MADAME DÉRÉMON.

Eh bien! apprens-le donc ce chagin, puisque tu le veux. Moi-même je sens que je ne saurois te le laisser ignorer plus long-tems.

LE MARI.

Parle, ma chere enfant; parle, & ne crains rien. Je suis encore plus ton tendre, ton véritable ami, que ton mari.

MADAME DÉRÉMON.

Prends garde, il est encore tems de me taire; mais si je parle. Tu vas peut-être me mépriser, me haïr pour jamais, sans même le vouloir... malgré toi.

LE MARI.

Peux-tu le soupçonner? Tu me désespere. Parle; & quelque chose que tu m'apprennes, ma probité, mon amour te répondent de tout. Parle....

MADAME DÉRÉMON.

Encore une fois, tu le veux; & sans savoir si je le dois, je sens qu'il le faut.... Oui, de moi-même je le voulois. Un matin, il y a environ un mois & demi, époque si chere à mon cœur, puisque je date de ce tems l'état où je suis... Un matin que tu sortois d'entre mes

bras, une vapeur affreuse me prit... sans mouvement, privée de toutes sensations, un homme entre dans ma chambre... & maître de moi dans mon évanouissement cruel.... Ah! mon cher ami, pourras-tu, après cet affreux aveu... m'estimer?.. pourras-tu m'aimer encore?

LE MARI.

Si je pourrai t'aimer: juges-en par la vérité que je vois briller dans cet aveu, vérité si précieuse à mon ame, puisqu'elle m'assure que je possede toute la tienne; & juge de mon bonheur parfait, en apprenant que cet homme... n'étoit autre que moi-même...

MADAME DÉRÉMON, *transportée de joie.*

Toi-même? toi-même? Ah! mon cher Dérémon, je respire. Que tu m'as donné de chagrin!

LE MARI.

Il faut me le pardonner, ma tendre amie: c'est un trait de folie, où il paroîtroit même un peu de cruauté, sans le motif qui m'y a engagé. J'ai voulu éprouver ta sincérité: j'étois déja inquiet de ce que j'en devois penser, voyant que tu ne me faisois pas l'aveu que j'attendois; me voilà, maintenant, le plus heureux des hommes.

MADAME DÉRÉMON *embrasse son Mari.*

Et moi, la plus heureuse des femmes, qui va devenir la plus tendre des meres. Quel exemple déterminant pour les femmes qui veulent être vertueuses, de découvrir à leurs maris leur ame toute entiere! Je ne dois pas te cacher, puisque je veux que tu sáches tout, que j'ai mis ma bonne amie Forlis dans ma confidence.

SCENE V.

ET DERNIERE.

MONSIEUR ET MADAME DÉRÉMON, MADAME FORLIS.

MADAME DÉRÉMON.

AH! ma chere Forlis, te voilà. J'en suis enchantée : tu as pris part à ma douleur. Viens, viens partager ma joie.... mon cœur est dans une ivresse... Cet homme, ce monstre dont je t'ai parlé....

MADAME FORLIS.

Eh bien?

MADAME DÉRÉMON.

C'étoit mon Mari.

MADAME DÉRÉMON.

Ton Mari !

LE MARI.

Moi-même.

MADAME FORLIS *à Madame Dérémon.*

Ma foi ! voilà le plus heureux dénouement que tu pouvois espérer dans une si cruelle situation, & tu peux bien dire que tu as eu...

Fin de la troisieme Piéce.

LES

FEMMES RUSÉES.

ACTEURS.

Monſieur DE FORVILLE, âgé de 35 ans.
Madame DE FORVILLE, âgée de 24 ans.
Monſieur DE CROMON, âgé de 40 ans.
Madame DE CROMON, âgée de 21 ans.
LA FLEUR, Laquais de M. de Cromon.

La Scène eſt à Paris dans un Salon par bas, entre Cour & Jardin, de la maiſon de Monſieur de Cromon; & l'action commence à onze heures du matin.

LES FEMMES RUSÉES.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR DE FORVILLE, LA FLEUR, *Laquais de M. de Cromon.*

MONSIEUR DE FORVILLE.

TIENS, la Fleur, voilà six francs pour boire.

LA FLEUR.

Vous êtes bien bon.

M. DE FORVILLE.

Dis-moi : ton Maître va-t-il bientôt sortir ?

LA FLEUR.

Oui, Monsieur : il est tout habillé.

M. DE FORVILLE.

Et Madame, est-elle visible ?

LA FLEUR.

Elle acheve sa toilette. Vous voulez lui parler quand Monsieur sera sorti, n'est-ce pas ?

M. DE FORVILLE.

Oui ; mais je ne voudrois pas que M. de Cromon s'en apperçut : j'ai quelque chose à lui dire de très important pour elle.

LA FLEUR.

J'entens bien. Restez ici. Je vais dire à M. de Cromon que vous y êtes : il descendra plus promptement. Vous sortirez ensemble ; & au coin d'une rue, vous laisserez M. de Cromon aller de son côté, & vous reviendrez voir Madame.

M. DE FORVILLE.

Fort bien, la Fleur ; mais *motus*.

LA FLEUR.

Monsieur, soyez tranquille.

(Il sort.)

SCENE II.

M. DE FORVILLE *seul*.

COMME un écu de six francs donne de l'esprit à un Laquais. *(Il soupire.)* Ah! Madame de Cromon, vous me tournez la tête : si je pouvois vous en faire autant ; mais je ne m'en flatte pas. Cette femme est sage. Oui ; mais son Mari ne la rend pas fort heureuse. Il est, avec elle, d'un

caractere dur : il est jaloux ; le triste esclavage où il la tient, pourroit bien me ménager une route jusqu'à son cœur : voilà mon espoir. A tout hasard, essayons les plus honnêtes moyens....

SCENE III.

M. DE FORVILLE, M. DE CROMON.

M. DE FORVILLE.

Ah ! bon jour, mon cher Crimon.

M. DE CROMON.

Serviteur, Forville ; & par quelle aventure...

M. DE FORVILLE.

Je viens à toi, comme à un ami, t'engager à me débarrasser d'un chagrin qui m'occupe depuis deux jours.

M. DE CROMON.

Toi, du chagrin ! C'est donc quelque tracasserie de ménage ; car vous en avez souvent avec votre chere moitié.

M. DE FORVILLE.

Ma foi, non. Depuis que je laisse vivre Madame de Forville comme elle veut ; que je prens sur moi l'embarras de sa maison, pendant qu'elle s'amuse ailleurs, & qu'elle me gronde toute

à son aise, quand elle est revenue; nous sommes les meilleurs amis du monde.

M. DE CROMON.

Vraiment, je le crois, voilà à-peu-près ce qu'une femme demande; mais ce n'est pat tout.

M. DE FORVILLE.

Comment?

M. DE CROMON.

Savez-vous, je vous l'ai déja dit, que la façon dont vous vous comportez avez la vôtre, vous fait jouer gros jeu.

M. DE FORVILLE.

Et pourquoi?

M. DE CROMON.

Qu'elle vous gronde, il n'y a rien-là de surprenant, vous êtes son mari: mais que vous la laissiez vivre comme elle veut; qu'elle n'ait de pire maison que la sienne, au point que depuis six mois que vous êtes mariés, je n'aie pas encore pu la rencontrer, la voir une seule fois: pensez-vous bien à quoi tant de facilité vous expose.

M. DE FORVILLE.

Que veux-tu! Un mari court des risques, de quelque façon qu'il se comporte. Je le sais; mais je sais aussi que la paix est un bien préfé-

rable à tous ; & c'est-là le point de vue de ma conduite avec ma chaste moitié.

M. DE CROMON.

Ma foi, il faut lui croire de la vertu de reste, pour la double épreuve où vous la mettez, en la laissant jouir de beaucoup de liberté, & de très peu d'argent.

M. DE FORVILLE.

De l'argent ! de l'argent ! qu'en a-t-elle à faire ? Il ne lui manque rien.

M. DE CROMON.

Dites rien de ce qui lui est absolument nécessaire. Mais une personne qui vous a apporté une dot considérable, est-elle fort satisfaite d'avoir une pension par mois, si médiocre, qu'elle ne puisse rien en donner aux choses agréables, à ces petites fantaisies, qui, dans la tête d'une femme, se placent volontiers avant ce nécessaire dont vous parlez.

M. DE FORVILLE.

Suis je donc le seul qui borne ainsi la dépense de sa femme ? Cela est à la mode depuis longtems. Nous autres maris, ne nous sommes-nous pas érigés en tuteurs qui ne rendent point de comptes ? Ne voyons-nous pas jusqu'à des millions passer, par le mariage, dans nos mains, dont nous ne payons tout au plus que mille

écus par an à celles qui nous les ont apportés en dot? Ma foi, je trouve qu'on a bien imaginé cela : autrefois nous achetions nos femmes, à présent, ce sont elles qui nous achetent.

M. DE CROMON.

Aussi ne croient-elles pas tant nous appartenir qu'autrefois.

M. DE FORVILLE.

Mais toi, qui veux ici critiquer ma conduite, t'imagines-tu être au-dessus de toute inquiétude, en faisant de ta femme une recluse qui ne peut voir personne, pas même la mienne, qui est sa meilleure amie depuis l'enfance? Elles ont, tu le sais, toujours été ensemble dans le même Couvent.

M. DE CROMON.

Tout cela est vrai; mais la vie trop libre que tu laisses mener à ta femme, ne va point du tout à ma façon de penser sur la mienne : ainsi, mon cher, liberté entiere sur cela. J'entens Madame de Cromon qui descend. Allons, tu es à pied & moi aussi, je vais courir le reste de la matinée chez des Marchands, veux-tu que nous sortions ensemble?

M. DE FORVILLE.

Quoi! sans que je souhaite le bon jour à Madame de Cromon?

M. DE CROMON.

Oh: ſouhaites-lui tout ce que tu voudras: pour moi je m'en vais.

M. DE FORVILLE.

(A part.) Il a de l'humeur. *(Haut.)* Attends-moi donc: je te ſuis.

(Ils ſortent tous deux.)

SCENE IV.

MADAME DE CROMON *ſeule, regarde par la fenêtre.*

AH! ah! voilà M. de Forville qui court après mon Mari. Les bons originaux que ces deux Maris-là; l'un gêne la liberté de ſa femme d'une façon ridicule; & l'autre refuſe, à la ſienne, cette aiſance qu'une riche dot devroit lui procurer. Cette pauvre Madame de Forville eſt toujours aux expédiens: heureuſement que je ſuis en état de lui envoyer quelques louis, quand elle en a beſoin. Je l'aime; & mon plus grand chagrin, eſt que mon Mari ne veuille pas qu'elle vienne ici, ni même que je la voie chez elle. Quelle prévention! Si nous avions le moment de nous conſulter, Madame de Forville & moi, nous pourrions inventer quelques moyens

de corriger ces deux Messieurs-là de leurs ridicules. Mais il me vient une idée assez singuliere, un peu hardie... Hardie... Pourquoi? Le motif en est honnête. Forville a quelque prétention de me plaire: je m'en suis apperçue depuis plusieurs jours, à n'en plus douter. Profitons de cela pour lui tirer quelqu'argent, que je remettrai à sa femme de sa part: il est généreux pour toute autre que pour elle. Je le fais: le tour bien joué, sera plaisant. Je le corrigerai de ses idées sur mon compte, & je rendrai service à mon amie. Oui, l'idée est bonne; la premiere fois qu'il viendra me voir... je veux... Mais le voici: il a laissé aller mon mari pour revenir ici sans qu'il le sache. Exécutons mon projet, s'il m'en fournit l'occasion.

SCENE V.

MONSIEUR DE FORVILLE, MADAME DE CROMON.

MADAME DE CROMON.

Ah! Monsieur, c'est vous; mais me suis-je trompée? Ne vous ai-je pas vu sortir, tout à l'heure, avec mon mari?

M. DE FORVILLE.

Il est vrai, Madame, je l'ai accompagné au coin de la rue : je l'ai quitté sous prétexte de prendre un autre chemin, mais pour réparer mon impolitesse d'être sorti de chez vous au moment que vous paroissiez, sans m'informer de l'état de votre santé.

MADAME DE CROMON.

Voilà qui est bien honnête, M. de Forville. Ma santé est très bonne : je suis flattée que vous vous y intéressiez.

M. DE FORVILLE.

Si je m'y intéresse ? Que trop pour mon repos.

MADAME DE CROMON.

Comment, pour votre repos ? Vous voulez plaisanter apparemment ?

M. DE FORVILLE.

Non, Madame, rien n'est si sérieux ; & puisque ce moment m'est favorable, permettez-moi d'en profiter. Jusqu'ici mes yeux seuls ont osé vous tenir ce langage, que j'ai été contraint de déguiser dans mes discours. Puis-je me flatter qu'un aveu plus positif des sentimens que vous m'avez inspirés ne vous déplaira pas ?

MADAME DE CROMON.

Quoi ! Monsieur, il est donc vrai que dans vos visites ici, que j'ai cru toutes pour mon mari,

j'ai dû interprêter en ma faveur tous ces petits propos agréables.....

M. DE FORVILLE.

Ah! Madame: ou mon esprit a mal servi mon cœur, ou vous vous êtes apperçue que tout ce que j'ai dit n'étoit que pour vous. Oui, vous vous en êtes apperçue: mes yeux ont eu le bonheur, dans ces conversations embarrassées, de rencontrer les vôtres; & si je ne puis me flatter d'y avoir trouvé tout ce que je desirois, j'y ai vu au moins que mon adresse à tromper votre argus ne vous a pas déplu.

MADAME DE CROMON.

Je ne vous cacherai point que votre embarras m'a divertie. Je me reproche très-sérieusement cette étourderie, si elle a pu vous donner lieu de penser, sur mon compte, d'une façon désavantageuse.

M. DE FORVILLE.

Je n'ai rien pensé, que je ne puisse vous avouer ici, sans risquer d'allarmer votre délicatesse. Je n'ai vu, en vous, qu'une personne charmante, estimable, & qui mériteroit d'être plus heureuse.

MADAME DE CROMON.

Monsieur. Sous les traits de l'estime & du respect, l'amour se cache quelquefois; & si par ha-

hasard je me permettois des sentimens qui pussent dissiper mes ennuis, je vous déclare que jamais ils ne seroient de nature à me faire manquer à ce que je me dois.

M. DE FORVILLE.

(*A part*) Elle entre en composition: tenons ferme. (*Haut.*) Aussi, Madame, n'est-ce point un Amant indiscret ou présomptueux que j'offre ici au pouvoir de vos charmes: c'est un véritable ami qui vous respecte, qui vous plaint; & qui ne desireroit que de mériter votre bienveillance aux dépens de tout qu'il a de plus cher au monde.

MADAME DE CROMON.

(*A part.*) Il joue les grands sentimens: j'en tirerai partie. (*Haut.*) Vous vous engagez beaucoup, Monsieur, en paroissant desirer moins; & je me trouve dans un moment, où je pourrois mettre à l'épreuve cette simple amitié, à laquelle vous paroissez vous borner.

M. DE FORVILLE.

Non, Madame, je ne crains point cette épreuve: daignez m'honorer de votre confiance; & vous verrez, peut-être, que mon amitié est digne de la vôtre.

MADAME DE CROMON.

Non. Nous ne trouvons gueres chez vous,

Messieurs, l'amitié assez honnête, assez pure pour qu'elle vous engage à nous rendre un service dans la seule vue de nous obliger. Vous êtes trop intéressés auprès de nous, pour n'y être que généreux.

M. DE FORVILLE.

Vous pouvez avoir raison d'après l'usage : mais, de grace, ne me confondez point avec tout le monde ; & avant de juger mon cœur, daignez le mettre à l'épreuve qu'il desire.

MADAME DE CROMON.

Vous le voulez : j'y consens. Au reste, l'objet n'est pas si considérable. Une de mes amies vient de m'envoyer emprunter cent louis, dont elle a le plus grand besoin. Mon mari fait tant de dépenses pour moi, que je n'ai pas osé les lui demander...

M. DE FORVILLE.

Quoi ! Madame, il ne s'agit que de cent louis? C'est une misere : heureusement que je les ai sur moi.. Les voilà, bien comptés, dans cette bourse. (*A part.*) Ma foi, je la tiens...

MADAME DE CROMON.

En vérité, je suis honteuse...

M. DE FORVILLE.

De grace, Madame, n'y pensez plus, que

pour dire à votre amie que jamais cent louis n'ont été prêtés avec tant de plaisir; qu'elle ne se gêne point pour les rendre.

MADAME DE CROMON.

Voilà aussi la condition que je voulois vous prier de joindre à ce bienfait: je dirai tout cela à mon amie, & même de votre part

M. DE FORVILLE.

De ma part, Madame; mais point du tout: c'est vous qui les prêterez, & jamais...

MADAME DE CROMON.

Oh! je sais ce que je dis: il est bon que la personne sache que cet argent vient de vous; & quand vous la connoîtrez, vous serez de mon avis.

M. DE FORVILLE.

Je ne comprens rien à votre dessein.

MADAME DE CROMON.

Je vous mettrai plus au fait avant qu'il soit peu.

SCENE VI.

MADAME DE CROMON, M. DE FORVILLE, LA FLEUR.

LA FLEUR, *annonce.*

MADAME de Forville.

M. DE FORVILLE.

Ma Femme ! elle vient bien mal-à-propos.

LA FLEUR.

Je ne lui ai pas dit que Monsieur étoit ici ; mais je lui ai dit que j'allois voir si Madame étoit visible.

MADAME DE CROMON.

La Fleur a de la présence d'esprit : faites-la entrer dans un moment. Allez.

(*La Fleur sort.*)

SCENE VII.

M. DE FORVILLE, MAD. DE CROMON.

MADAME DE CROMON.

IL y a quelque tems que je ne l'ai vue.... Notre conversation m'a un peu agitée.... elle

pourroit se douter.... Sortez par la porte de jardin...

M. DE FORVILLE.

Vous avez raison. (*A part.*) Voilà mes affaires en bon train.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

MADAME DE CROMON, MADAME DE FORVILLE.

MADAME DE FORVILLE.

Eh! bon jour, ma chere amie; puisque te voilà, ce n'est pas la peine de te faire remonter dans ton appartement. Ce qui me presse le plus, est de te dire que je suis enchantée de te voir.

MADAME DE CROMON.

Il y a long-tems que je n'ai eu ce plaisir: tu ne pouvois pas venir plus à propos; car je pensois bien à toi. Comme tu es plus libre de sortir que moi, j'espere que tu n'observes pas le cérémonial des visites.

MADAME DE FORVILLE.

Tu me ferois tort de le soupçonner: mais depuis quelque tems, moitié ville, moitié cam-

pagne, je ne fais pas ce je que suis devenue ; & toi, tu ne sors donc pas plus qu'à ton ordinaire ?

MADAME DE CROMON.

Non. J'ai pris mon parti là-dessus : cela fait plaisir à mon mari. Je ne veux point m'attirer des scènes, qu'une femme raisonnable doit toujours éviter.

MADAME DE FORVILLE.

Quand le verrai-je donc ce mari ? Ne trouves-tu pas singulier, qu'amie, comme nous le sommes, tu sois mariée depuis six mois, sans que j'aie encore vu cet heureux mortel ?

MADAME DE CROMON.

Tu étois à la campagne dans le tems de mon mariage. Mon mari déteste les visites... Enfin...

MADAME DE FORVILLE.

Enfin, je vois qu'il te tient toujours captive. Pauvre femme ! Ah ! je voudrois bien qu'il eût affaire à moi.

MADAME DE CROMON.

Que veux-tu ? je prends patience...

MADAME DE FORVILLE.

Et pour te dédommager de ta captivité, te laisse-t-il toujours l'agrément de depenser tout ce que tu veux ?

MADAME DE CROMON.

Oui, sur cela j'ai liberté entiere ; & je m'en

amuse: habillemens, coëffures, colifichets de tout genre, pompons de toute espece, je n'en finis point. Ne t'en vas pas sans voir un habit d'homme que j'ai-là *(Elle montre un cabinet)* le plus galant du monde: mon mari ne l'a pas encore vu. Oh! si j'avois la permission de le porter quelque jour au bal, plutôt qu'à son ennuyeuse campagne...

MADAME DE FORVILLE.

Cela seroit fort agréable; mais tu ne l'auras pas. Que tu es bonne de te rendre ainsi esclave des volontés d'un mari.

MADAME DE CROMON.

Tu as raison. Mais toi, comment va la dépense? Tes finances sont-elles un peu plus étendues? Et M. de Forville...

MADAME DE FORVILLE.

Non, mon enfant, il ne me donne pas plus d'argent que de coutume. Aussi a-t-il fallu m'apprendre à m'en passer.

MADAME DE CROMON.

Répandue, comme tu l'es, comment fait-tu?

MADAME DE FORVILLE.

Comme mille autres. Je ne joue point: je me promène. Je vais à des Concerts d'amis, à des Comédies bourgeoises, à des Assemblées

de beaux esprits, dans quelques cercles de vieilles coquettes, qui tiennent encore au monde par le plaisir d'en dire du mal : il ne faut point d'argent pour tout cela ; & je me cache ainsi, de mon mieux, le désagrément de n'en point avoir.

MADAME DE CROMON.

Pourquoi ne te dirois-je pas aussi, que tu es bonne de laisser tranquillement un mari jouir de ton bien, qui est considérable, sans en avoir au moins une portion honnête à ta disposition ?

MADAME DE FORVILLE.

Je répondrois, comme toi : cela fait plaisir à mon mari ; & je suis lasse d'avoir des disputes, qui prennent trop sur la gaieté de mon caractere.

MADAME DE CROMON.

Pour bien faire, il faudroit que ton mari eût, pour toi, la générosité du mien ; & que le mien eût, en moi, la confiance du tien.

MADAME DE FORVILLE.

Cela veut dire que des deux nous n'en ferions qu'un bon. Mais ne pourrions-nous pas trouver des moyens de désabuser ces Messieurs-là de leurs différentes préventions sur notre compte ? Elles gâtent toutes les bonnes qualités qu'ils ont d'ailleurs.

MADAME DE CROMON.

Eh bien! voyons, imagine: tu as l'esprit si vif. D'abord, pour t'aider sur ce qui te regarde, je vais te faire une confidence qui pourra te fournir des idées.

MADAME DE FORVILLE.

Quelle confidence?

MADAME DE CROMON.

Ton mari est épris de mes charmes.

MADAME DE FORVILLE.

La bonne histoire! Quoi! sérieusement?

MADAME DE CROMON.

Oh! si sérieusement, qu'il vient à l'instant même de m'en faire la déclaration la plus précise, quoiqu'en termes ménagés.

MADAME DE FORVILLE.

Eh bien! il me vient une idée sur cela. Oui, si tu veux m'obliger, voilà le moyen. Oh! l'idée est délicieuse; mais.... non.... tes scrupules vont s'y opposer.

MADAME DE CROMON.

Voyons: dis toujours.

MADAME DE CROMON.

Acheve de tourner la tête à mon mari. Ensuite, parois avoir besoin d'argent; il t'en offrira. Accepte-le, & tu me le remettras.

MADAME DE CROMON.

Mais, penses-tu que c'est m'exposer à contracter une singuliere obligation avec quelqu'un qui ne m'estime pas déja autant qu'il le doit, à qui même, pour réussir dans ce que tu proposes, il sera nécessaire que je donne telle espérance, qui, en vérité...

MADAME DE FORVILLE.

Ne l'avois-je pas dit. Que les femmes sont plaisantes avec leurs petits préjugés! Voyez le grand malheur, quand, pour obliger essentiellement une amie, qui, sur-le-champ justifiera ta conduite, il t'en coûtera un propos équivoque, ou quelques-unes de ces minauderies, que nous employons si souvent pour rien.

MADAME DE CROMON.

Oh! mais, je n'ai pas tant de force d'esprit que toi.

MADAME DE FORVILLE.

Bon, c'est que tu ne veux pas mettre la tienne en action: il est si aisé de tromper quelqu'un qui nous aime. Mets-moi à même de jouer quelque tour à ton mari, tu verras comme je te servirai.

MADAME DE CROMON.

Vas, ma chere amie, aie meilleure idée de moi: ton affaire est déja faite. Vois-tu cette

bourſe : elle contient cent louis, que j'ai tirés de ton mari pour toi.

MADAME DE FORVILLE.

Il n'eſt pas poſſible ! Que je t'embraſſe... Et comment as-tu fait ?

MADAME DE CROMON.

J'entends quelqu'un. Je te le dirai en te remettant la bourſe... c'eſt ſûrement mon mari. Je t'avouerai qu'il m'a défendu de te voir ; & tu m'obligeras, ſi tu veux bien paſſer dans mon boudoir : il dîne en ville ; il ne ſera qu'un moment, & après je te conterai tout,

MADAME DE FORVILLE.

Voilà un plaiſant original, de te défendre de me voir, ſans même me connoître. Me croit-il dangereuſe compagnie, & capable de te donner de mauvais conſeils ?

MADAME DE CROMON.

Non : c'eſt une fantaiſie....

MADAME DE FORVILLE.

Allons, allons, il faut l'en corriger : moi, je veux lui dire tout ce qu'il mérite.

MADAME DE CROMON.

Tu es la maîtreſſe ; mais je t'aſſure que c'eſt de quoi me rendre plus malheureuſe que jamais : de grace, fais-moi le plaiſir pour un moment....

MADAME DE FORVILLE.

Non. Comme il ne me connoît pas, fais-moi passer pour qui tu voudras, pour une de tes voisines....

MADAME DE CROMON.

Mes gens te connoissent; ton mari peut revenir... Je t'en prie, ce n'est qu'un instant de complaisance; & quand il sera sorti, nous raisonnerons de tes affaires & des miennes tout à notre aise.

MADAME DE FORVILLE.

Il faut te contenter; mais que ton cher mari ne s'avise pas de venir me chercher dans ce cabinet, car je ferois sur lui une sortie dont il ne seroit pas content.

MADAME DE CROMON.

Le voici; vas donc vite.

(Madame de Forville se cache dans le cabinet.)

SCENE IX.

M. DE CROMON, MAD. DE CROMON.

(Un Laquais portant des paquets)

M. DE CROMON *au Laquais.*

METTEZ tout cela sur ces fauteuils.

(Le Laquais, après avoir mis ses paquets, sort.)

Madame, ce sont de nouvelles étoffes du meilleur goût, dont j'espère que vous serez satisfaite. J'ai joint un petit carton de dentelles très bien assorties, qui, je crois, vous fera plaisir.

MADAME DE CROMON, *faisant des nœuds, assise.*

Je vous remercie, Monsieur, de toutes ces dépenses. Je suis seulement fâchée que vous ayez pris la peine d'acheter tout cela vous-même.

M. DE CROMON *s'assied.*

Comme je sais que vous n'aimez pas à sortir de votre maison, j'ai pris sur moi cet embarras, qui n'en est point un, quand il est question de vous.

MADAME DE CROMON.

C'est être, on ne peut pas plus attentif; mais pour être vrai, dites plutôt que vous vous servez à votre gré, en m'ôtant jusqu'aux petites

occasions de sortir, que ces sortes d'emplettes nous fournissent.

M. DE CROMON.

Aurez-vous toujours ce reproche à me faire?

MADAME DE CROMON.

Assurément, tant que vous aurez dans la tête d'exiger que je garde journellement ma maison, & que je n'y voie personne.

M. DE CROMON.

Moi, j'exige cela?

MADAME DE CROMON.

Oui, Monsieur, le mot n'est pas trop fort. Vous n'êtes jamais si content que quand je ne sors point de chez moi; & toutes les fois qu'il m'arrive d'en sortir, je vous retrouve d'une humeur qui n'est point du tout plaisante. En femme raisonnable, j'ai jusqu'ici sacrifié mon goût au vôtre; mais que vous vouliez que je porte l'esprit de retraite jusqu'à ne pas voir Madame de Forville, la seule amie que j'aie, voilà ce qui dégénere en tyrannie, & ce dont j'ai sérieusement à me plaindre.

M. DE CROMON.

Il est vrai que je vous ai priée de n'avoir point de liaison avec Madame de Forville, si cela vous étoit égal; mais je n'ai jamais entendu vous empêcher de sortir quand il vous plaît.

MADAME DE CROMON.

Eh bien! Monsieur, je sortirai donc dorénavant; mais cette Madame de Forville, que vous excluez de ma société, est précisément la femme sur laquelle j'avois jetté les yeux pour m'accompagner. Nous avons été élevées ensemble au Couvent: nous connoissons nos caracteres: nous nous aimons; & franchement, le monde qu'elle voit est plus amusant, & me conviendroit mieux que les insipides liaisons de votre Cousine Orphise.

M. DE CROMON *se leve brusquement.*

Eh! Madame, encore une fois: sortez, courez le monde, avec votre Madame de Forville, & ne me faites pas de chicanne, sur cela, davantage.

MADAME DE CROMON.

Nous y voilà. Le ton avec lequel vous donnez cette permission, n'est-elle pas une nouvelle façon de la refuser?

M. DE CROMON.

Parbleu, Madame, vous voulez prendre une autre maniere de vivre que celle qui me plaît. J'y consens: puis-je faire mieux?

MADAME DE CROMON.

Non, Monsieur; mais il faudroit ne me point traiter comme une femme dont vous auriez

tout à craindre : il faudroit me laisser cette liberté permise, que l'estime d'un mari ne rend jamais suspecte.

M. DE CROMON.

Comment donc ? Quand vous auriez pris des leçons de Madame de Forville, vous ne raisonneriez pas mieux.

MADAME DE CROMON.

Que vous a-t-elle donc fait cette Madame de Forville ? Vous ne la connoissez seulement pas.

M. DE CROMON.

Elle ne m'a rien fait : je la crois aussi sage qu'une autre ; mais je sais qu'elle est fort vive, fort dissipée, répandue dans un monde où les maris ne sont plus regardés comme ils devroient l'être ; & d'où, avec toute la vertu imaginable, une femme est bien habile, quand, de retour chez elle, pour peu qu'elle s'examine, elle trouve n'avoir rien à se reprocher.

MADAME DE CROMON.

Je crois, moi, qu'une femme élevée dans de bons principes, qui sait se respecter, sait aussi jouir d'une dissipation convenable, sans courir aucun danger ; & que dans le mariage toutes choses devant être égales, nous ne sommes

mes pas plus faites que vous pour être esclaves de la crainte de manquer à nos devoirs.

M. DE CROMON.

Ah! ah! vous m'étonnez: vous avez pris, en bien peu de tems, cet air absolu que je ne vous ai jamais vu prendre. Madame de Forville est revenue de la campagne, il n'y a pas long-tems: je le sais; & je veux, Madame, que vous me disiez, au vrai, si vous avez eu sa visite. Oui, je le veux. Vous vous troublez....

MADAME DE CROMON.

Le ton impérieux, avec lequel vous me faites cette question, suffit pour cela

M. DE CROMON.

Vous m'avez paru embarrassée quand je suis arrivé; ce qui me feroit volontiers croire, que je vous ai surpris avec quelqu'un, à qui je dois toutes vos belles résolutions.

MADAME DE CROMON.

Vous en croirez, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira: mais je ne prends ici de ton que le vôtre, & je vous avertis qu'à présent ce sera mon usage.

M. DE CROMON.

Je vais mettre ces étoffes dans votre cabinet.

MADAME DE CROMON.

Non. Laissez-les, je veux les voir au grand jour.

M. DE CROMON.

Vous les y reprendrez toujours bien.

MADAME DE CROMON.

Non, encore une fois....

M. DE CROMON *va au cabinet.*

Vous permettrez au moins....

MADAME DE CROMON.

De grace, n'entrez point dans mon cabinet.

M. DE CROMON.

Et pourquoi?

MADAME DE CROMON, *embarrassée.*

J'y ai serré quelque chose, qu'il est inutile que vous voyez. Je ne vais pas chercher dans vôtre: ainsi....

M. DE CROMON.

Vous y avez serré quelque chose que vous ne voulez pas que je voie; & c'est précisement ce que je veux voir.

MADAME DE CROMON.

Si je vous en empêche, c'est par attention pour vous: je vous en avertis.

M. DE CROMON *ouvre le cabinet.*

Il n'importe: j'en veux courir les risques.

SCENE X.

MADAME DE FORVILLE *habillée en homme*, MADAME DE CROMON, M. DE CROMON.

MADAME DE FORVILLE *sortant du cabinet*.

Eh bien! Monſieur, voyez moi donc.

MADAME DE CROMON.

Ah! ciel!

MADAME DE FORVILLE, *à M. de Cromon*.

Mais, ſur-tout, n'allez rien vous imaginer qui puiſſe faire tort à l'eſtime que vous devez à Madame: vous nous feriez à tous trois la plus ſingulierè injuſtice.

M. DE CROMON *à ſa Femme*.

Vous appellez donc cela, avoir ſerré quelque choſe dans votre cabinet?

MADAME DE CROMON.

J'avois raiſon, comme vous le voyez, de vous prier de n'y pas regarder.

M. DE CROMON.

(A part.) Quelle effronterie! Je ne ſais où j'en ſuis.

MADAME DE CROMON, *bas à Madame de Forville.*

Quelle eſt votre idée? Vous m'allez faire une ſcène terrible.

MADAME DE FORVILLE *bas à Madame de Cromon.*

Non. J'ai trouvé-là ton habit d'homme; & je veux au moins qu'il me ſerve à corriger la jalouſie de ton cher mari, & le traiter comme il le mérite. *(Haut à M. de Cromou.)* Monſieur, l'embarras où cette rencontre jette Madame, toute innocente qu'elle eſt, m'engage à me charger de ſa juſtification. Tronvez bon d'abord que je vous parle de cette Madame de Forville, contre laquelle vous êtes ſi prévenu, ſans la connoître. Je venois ſimplement en donner des nouvelles à Madame, quand pour céder à la défenſe que vous lui avez faite de la voir, elle m'a fait paſſer aſſez mal-à-propos, & même malgré moi, dans ce cabinet.

M. DE CROMON.

Monſieur, je ne doute point de votre adreſſe à colorer cette aventure; mais je ſais tout ce que j'en dois penſer: ainſi....

MADAME DE FORVILLE.

(A part.) Il faut l'intimider, ſi je puis. *(Haut.)*

Ecoutez-moi, je vous prie, sérieusement, & songez que je ne crains rien.

MADAME DE CROMON *à part.*

La situation est singuliere. Que lui va-t-elle dire?

MADAME DE FORVILLE.

Pour vous tranquilliser sur mon compte, apprenez que je suis très attaché à Madame de Forville.

M. DE CROMON.

Eh! Monsieur, que m'importe?

MADAME DE FORVILLE.

Moi, Monsieur, je veux vous apprendre qui je suis. Je m'appelle le Chevalier Dorimon; je suis très connu de Forville, & même son allié.

M. DE CROMON.

Il suffit, Monsieur; & s'il vous plaisoit....

(Il lui montre la porte.)

MADAME DE FORVILLE.

Moi, Monsieur, je n'ai pas dit tout ce qu'il faut pour me faire connoître. La plus rare de mes qualités est d'être grand protecteur des femmes, sans que jamais aucun mari ait à craindre de me confier la sienne, fût elle plus belle que Vénus.

M. DE CROMON.

Vous êtes bien bon de me rassurer sur mes

inquiétudes... (*A part.*) Je devrois punir l'impudence de ce petit Monsieur-là. Si je ne me respectois moi-même, & ne craignois l'éclat...

MADAME DE FORVILLE.

Pour protéger ces Dames en connoissance de cause, je me suis fait une étude particuliere de la façon dont Messieurs les Maris devroient se comporter avec elles. Par exemple, je sais, à n'en pouvoir douter, que Forville seroit adoré de sa femme, s'il ne lui refusoit pas les moyens de dépenser tout ce qui convient à une personne de son état.

M. DE CROMON.

Soit; ce ne sont pas mes affaires... Ainsi...

MADAME DE FORVILLE.

Il y a d'autres maris dont la fantaisie ne vaut gueres mieux : c'est celle de refuser à leurs femmes cette liberté reçue dans nos mœurs. Ils croient qu'il suffit de porter la dépense pour elles jusqu'à la prodigalité, pourvu qu'elles restent captives dans leurs maisons : vrais maris turcs, qui ne different d'eux, que parcequ'ils ne peuvent tenir qu'une femme en esclavage.

MADAME DE CROMON, *bas à Madame de Forville.*

Ce point de morale-là, ne lui plaira pas.

MADAME DE FORVILLE, *à Monsieur de Cromon.*

Parlez de bonne foi. Ne trouvez-vous pas ces maris aussi injustes que les premiers?

M. DE CROMON.

Je trouve, Monsieur, que je n'ai que faire de tout ce détail: chacun se comporte comme il lui plaît.

MADAME DE FORVILLE.

Vous avez raison; mais avouez qu'un mari qui exige que sa femme vive comme je viens de vous le peindre, & qui l'exige d'un ton despotique, détruit bien tout le mérite qu'il peut avoir d'ailleurs. Qu'un *je le veux* est humiliant. Le dernier des esclaves s'y accoutume-t-il? Et ne doit-on pas plaindre une femme, dont on outrage jusqu'à ce point la dignité de compagne?

M. DE CROMON.

Celà peut être, Monsieur; mais, encore une fois, ayez la bonté....

MADAME DE FORVILLE.

Non, Monsieur. Il en arrivera tout ce que vous voudrez. Puisque j'ai entamé avec vous cette matiere, vous aurez la complaisance de m'entendre. Ma destinée est d'exposer ma vie contre les Maris injustes; & je suis prêt à la remplir.

MADAME DE CROMON, *à Madame de Forville.*

Votre zele pour le ſervice des Dames, mérite d'être ſecondé, Monſieur; & on doit convenir que le ſort d'une femme eſt bien à plaindre, quand un mari ne l'eſtime pas aſſez pour avoir quelque confiance en elle.

M. DE CROMON, *à ſa Femme.*

Quoi! vous avez auſſi la témérité....

MADAME DE FORVILLE, *vivement.*

Et que l'infortunée ſe plaigne, ſon mari s'en offenſe. Quelle tyrannie!

MADAME DE CROMON.

Les hommes, par cette conduite, nous eſtiment plus qu'ils ne penſent: ils exigent de nous la fidélité conjugale, apparemmént, comme un devoir qui n'eſt pas au-deſſus de nos forces.

MADAME DE FORVILLE.

Oui; mais s'ils n'ont pas cette même force, ont-ils raiſon de vous traiter comme des êtres foibles, quand ils prennent pour eux toute la commodité des vices, & qu'ils vous laiſſent toute la difficulté des vertus?

M. DE CROMON.

(*A part.*) Je n'y puis plus tenir; & ma juſte colere.........

SCENE XI.

ET DERNIERE.

MONSIEUR ET MADAME DE CROMON, M. ET MADAME DE FORVILLE.

M. DE CROMON, *à M. de Forville.*

AH! Monſieur, vous arrivez fort à propos. Connoiſſez vous le Chevalier Dorimon?

M. DE FORVILLE.

Sans doute. C'eſt un très honnête garçon; un peu mon parent, & fort mon ami: il eſt à plus de deux cens lieues d'ici.

M. DE CROMON.

Oui, pour vous; mais, pour votre femme & peut-être pour la mienne, il eſt à Paris. Le voilà que je vous preſente....

M. DE FORVILLE.

Qui? ce Monſieur-là? Allons donc... c'eſt... c'eſt Madame de Forville.

M. DE CROMON.

Comment, Madame de Forville? votre femme....

M. DE FORVILLE.

Et oui, ma femme: je la connois, peut-être.

(*Aux deux Dames.*) Vous vous êtes amusées, apparemment, à voir si dans cet habit je m'y tromperois; mais un mari reconnoît sa femme de reste, quelque déguisement qu'elle prenne.

MADAME DE FORVILLE, *à M. de Cromon.*

Eh bien! Monsieur, aurez-vous encore des soupçons sur la conduite d'une femme estimable?

M. DE CROMON.

(*A part.*) Je suis attrappé comme un sot.

M. DE FORVILLE.

Quoi! te serois-tu avisé d'être jaloux de ce petit Cavalier-là. Ah! parbleu, je te conseille d'aller former ta demande en séparation.... Ah! tu y as été attrappé... Je le vois: c'est un tour qu'elles t'ont joué. Tu le mérites bien, ma foi: j'en rirai, ah, ah, ah. Oh! j'en rirai long-tems.

MADAME DE CROMON.

Et vous aurez raison, Monsieur: mais il est bon que chacun rie à son tour; & pour que mon mari ait sa revanche, il faut que je m'acquitte devant vous deux d'une dette très sérieuse pour moi; mais qui pourra aussi faire rire M. de Cromon. Voilà cent louis, Madame, que Monsieur votre Mari m'a chargé de vous remettre pour vos menus plaisirs: il les a fait passer par mes mains, n'osant pas vous les offrir lui-mê-

me : il est résolu, dorénavant de ne vous point faire paroître l'argent si rare. Quand vous en manquerez, adressez-vous à moi : je lui ai inspiré des sentimens assez forts pour qu'il m'ait offert sa bourse pour moi & pour mes amis. Ces cent louis sont mon coup d'essai : je n'ai pas mal réussi, comme vous voyez.

M. DE CROMON.

Quoi ! vous avez eu l'adresse de lui tirer ces cent louis pour sa femme ? Mon cher de Forville, ce tour-là vaut bien le déguisement, & j'en ris aussi de bon cœur, ah, ah, ah.

M. DE FORVILLE, *troublé.*

Madame.... mais.... vous savez.... Oh ! ma foi, je suis aussi pris pour dupe... Mon cher Cromon embrassons-les, ces deux femmes-là en valent bien deux autres.

MADAME DE FORVILLE, *à son Mari.*

Mon cher ami : c'est à moi à vous remercier des bontés que vous avez pour Madame. Continuez, à ce prix, je vous le pardonne.

M. DE FORVILLE.

Allons, il faut l'avouer, je mérite cette plaisanterie : elle me ramene à la raison. Cromon, veux-tu m'en croire ; que ces événemens-ci nous servent de leçons ; nous engagent à nous corriger sur la façon de nous comporter avec

nos femmes; & pour ne les plus exposer à mettre ainsi leur esprit en œuvre contre nous, laisse plus de liberté à ta chere moitié, & moi, je donnerai plus d'argent à la mienne.

MADAME DE FORVILLE.

Voilà le bon parti.

MADAME DE CROMON.

Oui; & nous, nous vous promettons de n'abuser ni de l'un ni de l'autre.

MADAME DE FORVILLE.

Mais, souvenez-vous, que d'un mari à sa femme.... c'est toujours....

Fin de la quatrieme Piéce.

LES
DEUX MILITAIRES.

ACTEURS.

Le Marquis DE MOROSE, Officier supérieur, âgé de 40 ans, retiré du Service.

Monsieur DE SAINT-FELIX, Capitaine, âgé de 22 ans, parent du Marquis.

Madame DE CLORINVILLE, jeune veuve, parente du Marquis.

LA GAIETÉ, Valet-de-chambre du Marquis de Morose.

La Scène est à la Campagne, près de Paris, dans le Château du Marquis de Morose; & l'action commence à huit heures du matin.

LES
DEUX MILITAIRES.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS DE MOROSE *seul.*

(En robe-de-chambre assis auprès d'un bureau où l'on voit plusieurs brochures étalées, une sphere, des instrumens de mathématiques.)

Me voilà le premier éveillé de ma maison, & toujours le plus malheureux. Saint-Felix me conseilloit, hier au soir, la lecture du matin, comme un remede sûr contre l'ennui de ce moment; mais sa recette ne vaut rien: j'ai sous ma main les Romans les plus agréables. Quelle insipidité! j'en prévois toutes les aventures. Je veux m'en dédommager par les Ouvrages de nos meilleurs Moralistes: ils répetent tous la même chose. Je cherche du nouveau pour moi dans ce qu'on peut appeller les Sciences: j'en trouve effective-

ment; mais, ou il m'eſt inutile, ou il me fatigue la tête. Que faire donc? Prendre un livre au haſard. Voyons....

(Il prend un livre relié, l'ouvre & lit.)

Sidney. *(Il continue de lire.)*

„Dans le brillant fracas où j'ai déja vécu,
„J'ai tout vu, tout revu, tout goûté, tout connu;
„J'ai rempli, pour ma part, ce théâtre frivole.
„Si chacun n'y reſtoit que le tems de ſon rôle,
„Tout ſeroit à ſa place, & l'on n'y verroit pas
„Tant de gens éternels dont le public eſt las.

(Il referme le livre, & dit.)

Il a raiſon. Depuis que j'ai quitté le Service, quoique jeune encore, voilà ma ſituation. Juſqu'où me ménera-t-elle? *(Il ſe leve avec vivacité.)* Jamais juſqu'à manquer à ce que l'honnête homme doit à la ſocieté & à ſoi-même. *(Il appelle.)* Hola. Eh! la Gaieté.

SCE-

SCENE II.

LE MARQUIS DE MOROSE, LA GAIETÉ.

LA GAIETÉ, *sans paroître.*

MONSIEUR: on y va.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Dépêche-toi. *(Il s'assied.)*

LA GAIETÉ *à moitié habillé, acheve de mettre son habit.*

Me voilà, Monsieur. Mais qui peut vous éveiller si matin?

LE MARQUIS DE MOROSE, *penché sur sa main.*

L'ennui.

LA GAIETÉ.

L'ennui! Quoi! cette maladie vous poursuit jusque dans le sommeil. Moi, quand je dors, je ne m'ennuie jamais; & quand je m'ennuie, je dors toujours.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Ne pense pas plaisanter. Oui, jusque dans le sommeil l'ennui me poursuit. Je fais de foibles rêves; qui ont beau m'affecter peu, ils me réveillent, parceque je dors mal. Je me leve

ſans ſavoir où j'en ſuis, enfin ſans ſentir ſi je quitte le rêve ou le ſommeil.

LA GAIETÉ.

Vous êtes fort à plaindre, Monſieur : je le ſais. Mais ſavez-vous auſſi que vous me le rendez preſque autant que vous ?

LE MARQUIS DE MOROSE.

Comment ?

LA GAIETÉ.

Vous me faites lever, comme vous voyez, à une heure indue ; car à peine eſt-il huit heures du matin, en guiſe de ſonnettes, votre voix s'épuiſe à m'appeller cent fois par jour pour des riens, ſur-tout depuis que vous m'avez fait préſent du beau nom de *la Gaieté*, apparemment pour qu'on puiſſe dire dans le monde, malgré votre triſteſſe, que la Gaieté vous accompagne par-tout : vous me contrariez ſans en reſſentir le moindre plaiſir. Monſieur, l'ennui, dit-on, eſt un mal qui ſe gagne ; & je crains...

LE MARQUIS DE MOROSE, *avec humeur.*

Tais-toi ; & vas chercher Saint-Felix : vas donc.

LA GAIETÉ.

Mais, Monſieur, il ne ſera pas levé : vous ſavez mieux que moi, qu'un Officier en quar-

tier d'hiver court après tout le ſommeil qui lui eſt échappé en campagne.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Qu'on lui diſe que je l'attends pour une affaire très ſérieuſe. Eh bien! iras-tu?

LA GAIETÉ.

Allons....

(Il ſort.)

SCENE III.

LE MARQUIS DE MOROSE *ſeul, très lentement.*

J'ÉTENDS le chagrin de mon état ſur tout ce qui m'environne, & j'envie juſqu'au ſort de ce malheureux Domeſtique, qui, dans la baſſeſſe de ſa condition, eſt plus content que moi. Saint-Felix trouvera, peut-être, quelque moyen de me tirer de cette horrible ſituation. Comment, avec de la fortune, une aſſez bonne ſanté, ſans inquiétude, ſans embarras, libre de faire tout ce qu'il me plaît, comment eſt-il poſſible de ne pas jouir agréablement de la vie? Je n'y conçois rien.

SCENE IV.

LE MARQUIS DE MOROSE, LA GAIETÉ.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Eh bien! as-tu parlé à Saint-Felix?

LA GAIETÉ.

Monſieur, je le ſavois bien: il n'eſt pas jour.

LE MARQUIS DE MOROSE.

As-tu dis à ſon Laquais, que c'étoit de ma part, & pour affaire preſſée?

LA GAIETÉ.

Non, Monſieur.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Et pourquoi? ne te l'avois-je pas ordonné?

LA GAIETÉ.

Il eſt vrai; mais il n'étoit pas jour non plus chez Monſieur ſon Laquais.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Tu n'as donc parlé à perſonne?

LA GAIETÉ.

Si, vraiment.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Et à qui?

LA GAIETÉ.

A M. de Saint-Felix, lui-même.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Et comment, s'il n'étoit pas visible.

LA GAIETÉ.

Voici le fait. Quand j'ai vu qu'il n'étoit jour ni chez le Maître, ni même chez le Valet, je me suis avisé de regarder à travers la serrure de la porte de M. de Saint-Felix. Je l'ai apperçu tout habillé, assis auprès d'une grande table, couverte de Cartes Géographiques, de Plans Militaires, & d'Instrumens de Mathématique, comme un Général d'Armée qui se prépare à livrer bataille aux Ennemis.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Eh bien!

LA GAIETÉ.

Eh bien! j'ai frappé à la porte: il a laissé un moment les Ennemis en repos: est venu me parler; & sur ma réquisition, il m'a dit que, puisque c'étoit vous qui le demandiez, il n'avoit rien à vous refuser; que sans cela, il n'auroit pas été visible de toute la matinée. Mais, tenez, le voilà: voyez vous-même ce qui en est.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Va-t'en; &, sur-tout, que personne ne nous interrompe.

LA GAIETÉ, *à part.*

Mon Maître deviendra fou, si M. de Saint-Felix ne lui trouve quelque remede.

(Il sort.)

SCENE V.

LE MARQUIS DE MOROSE, M. DE SAINT-FELIX.

MONSIEUR DE SAINT-FELIX.

QUELLE affaire si sérieuse, mon cher Cousin, vous fait me demander si matin? La façon dont la Gaieté me l'a annoncé, m'a fait craindre pour votre santé.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Et tu as eu raison, mon ami. Je ne suis pourtant pas malade; mais il y a bien des malades avec qui je changerois de situation.

M. DE SAINT-FELIX.

Quelle énigme! Que voulez-vous dire?

LE MARQUIS DE MOROSE.

Je vais te l'expliquer. Mets toi-là. *(Tous deux assis.)* Cet état de tristesse & de langueur, que tu m'as reproché tant de fois, & que ton amitié a soulagé souvent, augmente à un point que je

ne sais plus quel remede y apporter. Tu me connois une façon de penser assez instruite; une étude de tout genre a rempli mes momens de loisir pendant un tems. Cette occupation agréable, en apparence, m'a mené insensiblement à une philosophie satisfaisante jusqu'à un certain point; mais cette étude & cette philosophie sont apparemment de la mauvaise espece: toutes deux m'ont mal servi. Je suis accablé d'une sorte d'ennui qui absorbe toute mon existence, & me rend, au milieu du bien être que me fournit la fortune, le plus malheureux de tous les mortels.

M. DE SAINT-FELIX.

Quelle idée! vous me faites rire par le sérieux dont vous traitez ce malheur chimérique.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Qu'appelle-tu, chimérique: il est réel, au point que sans les sentimens d'honnête homme, qui m'attachent à l'ordre de la société, & au respect que je dois à ce qu'il y a de plus respectable, dans certains momens, je ne répondrois pas de moi.

M. DE SAINT-FELIX.

Oh! oh! effectivement, voilà du sérieux; mais, qu'avec votre permission, je ne traiterai toujours qu'en plaisantant.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Traite-moi comme tu voudras, pourvu que tu me guérisses, ou du moins que tes conseils me rendent plus supportable à moi-même.

M. DE SAINT-FELIX.

Ecoutez. Vous vous souvenez de ce tems, où, n'étant encore qu'une jeune Colonel fort riche, vous prites soin de mon avancement. La Compagnie que vous me fites avoir dans votre Régiment fut le premier de vos bienfaits qui ont été suivis de mille autres, au point que je vous dois tout ce que je suis.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Que me rappelles-tu là? C'est moi qui te dois la satisfaction d'avoir pu donner un bon Officier au Prince & à l'Etat; & c'est le seul plaisir auquel je sois encore sensible.

M. DE SAINT-FELIX.

Le seul! peut-être. Quoi qu'il en soit, vous voyez bien que voilà déja une affection que je découvre dans votre ame; qu'elle n'est pas si anéantie que vous l'imaginez. Mais venons à votre esprit, car c'est le plus pressé. Vous étiez alors de la plus charmante humeur du monde; l'occupation du service, le desir d'y faire votre chemin, la facilité de semer ce chemin de fleurs par tous les plaisirs que votre fortune vous pré-

ſentoit, tout cela vous rendoit alors l'homme le plus agréable & le plus heureux du monde.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Il eſt vrai.

M. DE SAINT-FELIX.

Vous avez joui de cette charmante façon d'exiſter, juſqu'au tems, où, après être parvenu à un grade ſupérieur, des dégoûts bien ou mal fondés vous ont fait quitter le Service.

LE MARQUIS DE MOROSE.

D'accord.

M. DE SAINT-FELIX.

Vous avez cru alors que le feu de votre ambition, mal éteint par une philoſophie qui n'étoit chez vous que d'emprunt, ne ſe feroit plus ſentir; que livré journellement à vos plaiſirs, ou à une occupation vague & ſans objet, vous vivriez encore plus heureux.

LE MARQUIS DE MOROSE.

N'avois-je pas raiſon? Etre riche, libre, ſans ambition, n'eſt-ce pas l'état où l'on peut fixer le bonheur?

M. DE SAINT-FELIX.

Non, mon ami, ne vous y trompez plus: le plaiſir d'être riche, & tous les plaiſirs de la vie, ne ſont bien ſentis que contraſtés ſouvent avec la privation momentanée de ces mêmes plaiſirs.

La liberté devient un poids à charge à nous-mêmes, si nous n'avons l'attention d'en resserrer les bornes; & le défaut d'ambition n'est qu'un anéantissement de notre propre mérite, qui intérieurement nous chagrine, & nous humilie d'autant plus, qu'il est toujours l'ouvrage d'un orgueil mal satisfait.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Tes définitions sont séduisantes: elles ont un air de vérité qui en impose, mais qui n'est pas assez fort pour détruire les principes de la plus saine morale.

M. DE SAINT-FELIX.

La saine morale! Je l'ai étudiée comme vous: elle se réduit, selon moi, à deux points à-peu-près égaux: travail pour l'homme en général, ambition pour l'homme d'esprit.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Tu peux avoir raison; mais je crois que les occupations que tu te commandes, ne sont pas plus merveilleuses que les miennes.

M. DE SAINT-FELIX.

Quand cela seroit, elles ont au moins un objet déterminé, un point de vue certain, qui est mon avancement; & quand j'étudie avec vivacité cette science militaire, si légerement traitée aujourdhui, qu'à peine la croit-on une étude de

cabinet, il me semble d'avance placer après moi tous les rivaux qui m'offusquent; cela flatte mon imagination, la fixe, & c'est assez. Au lieu que vos occupations, qui n'ont aucun but maintenant, vous affectent si foiblement, qu'elles ont encore le caractere de l'oisiveté: croyez-moi, mon cher Morose, voilà tout votre malheur. Pénétré de reconnoissance, j'y ai pourvu; & si vous voulez vous y prêter, je vous en apporte le remede.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Quel est-il?

SCENE VI.

LE MARQUIS DE MOROSE, MONSIEUR DE SAINT-FELIX, MADAME DE CLORINVILLE *en déshabillé du matin*, LA GAIETÉ.

LA GAIETÉ *tâchant d'empêcher Madame de Clorinville d'entrer.*

MAIS, Madame, mon Maître m'a ordonné....

MADAME DE CLORINVILLE.

Mais, Monsieur: il n'y a point d'ordre ici pour moi. Apprends qu'à la campagne un de

mes grands plaisirs, est de courir, dès le matin, chez tout le monde ; & que j'enfoncerois plutôt les portes, que de m'en retourner sans entrer.

LA GAIETÉ.

En ce cas, Madame : entrez donc.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS DE MOROSE, MONSIEUR DE SAINT-FELIX, MADAME DE CLORINVILLE.

LE MARQUIS DE MOROSE, *à Madame de Clorinville.*

La méthode est singuliere.

MADAME DE CLORINVILLE.

Bon. Deux ou trois portes de plus ou de moins ne m'inquietent gueres, & un Maître de Maison ne doit pas être à cela près.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Mais, ma chere Cousine, nous parlions d'affaires très sérieuses, Saint-Felix & moi.

MADAME DE CLORINVILLE.

D'affaires très sérieuses ? Je m'en doutois bien, & c'est précisément pourquoi je viens vous inter-

rompre. Si vous vous mettez à moraliser de si bonne heure, nous voilà de la tristesse taillée pour toute la journée. *(Au Marquis de Morose.)* Mon cher Cousin, ce n'est pas-là mon compte. Sois triste, puisque cela t'amuse; mais ne t'imagine pas de nous priver de la gaieté naturelle de Saint-Felix. Je m'y oppose: il doit nous aider à exécuter, ce soir, un divertissement qui nous amusera tous; & je viens savoir si il y pense.

M. DE SAINT-FELIX.

Oui, Madame, comptez sur moi: je vous tiendrai parole.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Un divertissement ici? Quelle folie! Avez-vous des Danseurs pour l'exécuter?

MADAME DE CLORINVILLE.

Que de reste: je veux y faire danser toute ta maison, à commencer par toi.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Ah! par exemple, ne vous en flattez pas.

MADAME DE CLORINVILLE.

Tu seras donc le seul dont je ne pourrai rien faire. J'ai la parole de l'Intendant, du Maître d'Hôtel, du Secrétaire, du Chef & des Garçons d'Office, des... *Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.* Mais, comme grace à ton humeur sombre, nous n'avons plus ici pour com-

pagnie que toi & tes gens : il faut bien les employer dans nos amusemens.

LE MARQUIS DE MOROSE, *ironiquement*.

Oui, cela sera fort amusant.

MADAME DE CLORINVILLE.

Assurément. Tu voudrois, je crois, que je fusse à la campagne, comme tes femmes importantes, qui mettent de la dignité par tout, de la méthode dans le sein des plaisirs les plus vifs, & qui n'ont d'autre passion que de verser l'ennui sur les plaisirs des autres ; dont la gaieté toujours étudiée, toujours fausse, ne partant point de leur ame, ne peut jamais aller jusqu'à la nôtre. Tu les connois, ces femmes-là ; tu les distingues, & tu ne t'apperçois pas que c'est à leur commerce insipide, que tu dois la mélancolie qui te possede. Oh ! laisse-moi faire. Va, pendant mon séjour ici, je veux vous égayer si bien tous tant que vous êtes, que vous me trouverez de moins quand je serai partie.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Il est sûr que cela fera une différence dans la maison.

MADAME DE CLORINVILLE.

A propos, Saint-Felix : il nous faut des couplets.

M. DE SAINT-FELIX.
Des couplets? volontiers.

MADAME DE CLORINVILLE.
Oui, un Vaudeville. Le Vaudeville répand le plaiſir, l'enjouement par tout; &, entre nous, la Nation a bien perdu de ſa gaieté, depuis qu'il eſt anéanti par ce verbiage lyrique, qu'on nous prodigue dans de fades Ariettes. Pour moi, j'en ſuis toujours pour le Vaudeville: on le chante en ſe promenant, à table, en ſe couchant, en ſe levant. Je me charge du couplet de Moroſe: il s'y reconnoîtra ſur ma parole.

LE MARQUIS DE MOROSE.
J'ai vu un tems où j'aurois eu bien du plaiſir à faire le vôtre; mais la petiteſſe de ces amuſemens ne me touche plus.

MADAME DE CLORINVILLE.
Tant pis, pour toi; mais ſi tu aimes mieux les Ariettes, on vient de m'en envoyer deux, ſur leſquelles il faut que vous me diſiez votre avis.

M. DE SAINT-FELIX.
Avec plaiſir. Voyons.

LE MARQUIS DE MOROSE, *à M. de Saint-Felix.*
Elle ne finira point....

MADAME DE CLORINVILLE.
La muſique eſt de deux genres differens; l'un

tient au goût Italien, l'autre à la modulation Françoise. Sachons lequel vous plaira davantage.

(*Elle tire de la musique de sa poche.*)

LE MARQUIS DE MOROSE.

Ni l'un ni l'autre.

MADAME DE CLORINVILLE.

Va, mon cher, ce n'est pas toi que je consulte: ce seroit inutilement, tu ne sens plus rien; mais Saint-Felix va m'en dire son avis.

(*Elle prélude.*)

M. DE SAINT-FELIX.

Je vous entendrai toujours, avec plaisir.

LE MARQUIS DE MOROSE, *à M. de Saint-Felix.*

En voilà pour toute la matinée.

M. DE SAINT-FELIX, *au Marquis de Morose.*

Comment faire? il faut bien l'écouter.

MADAME DE CLORINVILLE.

Paix. (*Elle chante.*)

Sous les traits de l'aimable folie
Un jour Vénus s'offrit à son Amant;
La Déesse à ses yeux en parut plus jolie;
Il fut charmé de son déguisement.
Ce n'est pas assez d'être belle
Pour plaire, & fixer tous les cœurs,
La beauté sérieuse enfante des langueurs,
Des tiédeurs,
Des fadeurs:

Mais

Mais l'enjouement d'une agréable mine,
Fine,
Mutine,
Enchante, détermine.
Et ses regards sont autant faveurs.

Eh bien?

M. DE SAINT-FELIX.

Cet air-là est charmant; va très bien à votre voix.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Oui: tenez-vous en à celui-là; c'est sûrement le meilleur.

MADAME DE CLORINVILLE.

Tu n'as pas entendu l'autre: moi, je l'aime beaucoup mieux. Ecoutez.

Tout est charmant dans la nature
Pour qui sait en jouir;
Tout nous assure
Qu'elle est la mere du plaisir:
Du Dieu d'Amour elle souffle les flâmes,
Par cinq canaux divers,
Elle fait filtrer dans nos âmes
Les trésors variés de ce riche univers.
Jouissons, profitons de la vie.
Sans envie;
De la santé,
De la gaieté,
Tout est volupté.

Et de celui-là: qu'en dites-vous?

M. DE SAINT-FELIX.

Il a ſon mérite auſſi.

MADAME DE CLORINVILLE.

Ne trouvez-vous pas ce paſſage... (*Elle chante.*) bien agréable, bien voluptueux?

M. DE SAINT-FELIX.

On ne peut davantage.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Oui: mais vous vous ſervez encore du papier de muſique; & dans un divertiſſement, un air doit être chanté de mémoire. Croyez-moi, ma chere Couſine: allez les étudier tous deux; & j'aurai du plaiſir moi-même à vous entendre tantôt.

MADAME DE CLORINVILLE.

Du plaiſir! toi, du plaiſir! tu ſerois bien plus ſenſible à celui de me voir partir. Cà, je ſuis bonne, je veux bien m'en aller: reprenez votre triſte converſation; mais dépêchez-vous, car je vous avertis que ſi je vous laiſſe, ce n'eſt pas pour long-tems: c'eſt Madame de Clorinville qui vous en donne ſa parole, & qui eſt votre très humble ſervante. (*Elle ſort en chantant.*)

SCENE VIII.

LE MARQUIS DE MOROSE, MONSIEUR DE SAINT-FELIX.

LE MARQUIS DE MOROSE.

ENFIN, la voilà partie: mais, comme elle nous a menacés de revenir bientôt, venons vîte à ce que tu voulois me dire. Quel est ce remede que tu m'offres, contre l'ennui qui me dévore? Tes réflexions sur mon état d'oisiveté, ont déja fait sur moi une impression singuliere.

M. DE SAINT-FELIX.

Eh bien! Monsieur: mon remede opere déja. Profitez de cette impression: ranimez-vous de cette honnête ambition, qui est faite pour toute ame bien placée; rentrez dans la carriere; reprenez le service: voilà mon remede. Je vous le garantis sûr.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Mais, comment veux-tu, après avoir paru mécontent, après avoir quitté, que je me flatte de rentrer en grace, de retrouver ce degré de faveur, d'où ma philosophie m'a fait sortir?

M. DE SAINT-FELIX.

Qu'avez-vous à craindre? Vous avez demandé votre retraite en tems de paix: vous paroissez en avoir du regret en tems de guerre. Cette façon de penser ne peut que vous faire honneur.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Ta raison m'éclaire; & si je savois réussir dans le projet que tu m'offres, je ferois pour cela toutes les démarches que je puis risquer, sans m'exposer au ridicule ou au refus.

M. DE SAINT-FELIX.

Etes-vous bien déterminé, bien résolu à les faire, ces démarches?

LE MARQUIS DE MOROSE.

Oui: je t'assure.

M. DE SAINT-FELIX.

Eh bien! mon cher Morose, mon amitié qui s'est toujours occupée de votre situation, & de l'espérance de vous ramener au parti que vous voulez prendre, les a faites pour vous, ces démarches: vos desirs sont satisfaits. Tenez; lisez! (*Il lui donne une Lettre cachetée à son adresse.*)

LE MARQUIS DE MOROSE, *prend la Lettre & lit le dessus.*

A Monsieur le Marquis de Morose: elle vient de la Cour; elle est du Ministre de la Guerre.

M. DE SAINT-FELIX.

Oui: elle vous satisfera.

LE MARQUIS DE MOROSE *lit haut.*

„Trouvez bon, Monsieur, que je vous „adresse, pour plus de certitude, la réponse „que je dois à M. de Saint-Felix. Mon amitié „pour lui, & votre desir sincere de rentrer au „Sercice, m'ont fait sentir le bonheur de pou- „voir vous obliger. Je viens de vous obtenir „l'agrément d'être employé la Campagne pro- „chaine: le zele qui vous ranime, dont l'exem- „ple est si précieux, vous mettra bientôt à „portée de participer aux récompenses que no- „tre Maître répand sur les Sujets qui le ser- „vent fidelement. J'ai l'honneur d'être, &c.

Ah! mon cher Saint-Felix, je suis trop content. Nous travaillerons, nous ferons la Campagne ensemble. Quelle satisfaction! C'est à toi à qui j'en ai l'obligation. Que puis-je faire pour la reconnoître?

M. DE SAINT-FELIX.

Quittez la tristesse de votre état oisif. Reprenez une nouvelle vie: je vais vous revoir heureux; voilà ma récompense.

LE MARQUIS DE MOROSE.

Oui, sans doute, tu vas me revoir heureux.

Je ne jouerai plus ce triste & mal-adroit personnage, dégoûté de tout, inutile à la société, insuportable à moi-même. Le travail, le desir de mon avancement, vont me rendre un nouvel être ; un peu de peine va me faire retrouver le plaisir. Eh ! voilà comme....

Fin de la cinquieme Piéce.

LE
PAYSAN
PHILOSOPHE.

ACTEURS.

Monſieur DÉRIVILLE, homme riche, âgé de 48 ans.

Madame DÉRIVILLE, ſa femme, âgée de 40 ans.

Monſieur JULIEN, Maître Laboureur, âgé de 45 ans.

Un PETIT MAITRE, parent de Monſieur Dériville.

Monſieur PIANO-FORTÉ, fameux Muſicien.

UN LAQUAIS.

La ſcène ſe paſſe dans le Sallon de Monſieur Dériville, & commence à huit heures du ſoir, en Eté.

LE PAYSAN PHILOSOPHE.

SCENE PREMIERE.

M. DÉRIVILLE, LE PETIT MAITRE.

M. DÉRIVILLE.

OUI, mon cher Parent, je veux abſolument que vous ſoupiez ici ce ſoir, & que vous partagiez, avec moi, le plaiſir que me procurera la compagnie que j'attends.

LE PETIT MAITRE.

C'eſt, ſans doute, quelqu'agréable femme, que je ne connois pas?

M. DÉRIVILLE.

Point du tout. Où en trouverois-je de celles-là? Par état ne les connoiſſez-vous pas toutes?

LE PETIT MAITRE.

Il eſt vrai, qu'à moins qu'elle ne vienne de Province, je défie qu'on me montre une jolie femme, un peu bonne compagnie, que je ne la connoiſſe: graces à mes talens de ſociété, je ſais mon Paris ſur le bout de mon doigt.

M. DÉRIVILLE.

Auſſi, n'eſt-ce point dans ce genre que je prétends vous ſurprendre.

LE PETIT MAITRE.

Eſt-ce quelque voix nouvelle, quelqu'aſpirante à début, que vous voulez me faire entendre? Tant mieux: vous ſavez que j'aime la muſique à la fureur...

M. DÉRIVILLE.

C'eſt mieux que cela: oui, mieux, du moins pour l'utilité que vous en pourrez tirer.

LE PETIT MAITRE.

Ah! je vous devine. Vous voulez me faire ſouper avec quelque bel eſprit, quelqu'agréable raconteur. Prenez y garde, ces Meſſieurs ont un cercle d'hiſtoires toutes prêtes, hors duquel ils deviennent très ordinaires: j'y ai déja été attrappé.

M. DÉRIVILLE.

Vous n'y êtes pas encore.

LE PETIT MAITRE.

Oh bien! je renonce à le deviner; mais, je vous l'avoue, ma curiosité est animée, & je resterai à souper pour la satisfaire.

M. DÉRIVILLE.

Mon cher Cousin: tout ce que je puis vous dire, c'est que vous avez de l'esprit: vous êtes fait pour avoir quelque jour du bon sens; tâchez de prévenir ce moment dès aujourd'hui; ou profitez, au moins, de celui que vous verrez paroître sans prétention & sans faste.

LE PETIT MAITRE.

Oh! c'est un soupé de bons sens que vous prétendez me faire faire. Eh bien! par exemple, cela sera fort amusant.

M. DÉRIVILLE.

N'en plaisantez pas: oui, cela vous amusera, quand ce ne seroit que par la rareté du fait. Avec toutes vos graces & toute votre gentillesse, tenez-vous bien, vous trouverez à qui parler.

LE PETIT MAITRE.

Comment donc, mon cher Dériville...... mais.... vous m'effraieriez si je ne connoissois pas le monde autant que je le connois: je crois que j'y ai fait mes premieres armes d'une façon assez brillante pour n'avoir personne à craindre; & de ce bon sens dont vous parlez, j'en ai,

ſans vanité, quand on me force d'en avoir: mais dans nos mœurs l'occaſion de l'employer eſt ſi rare, qu'il n'eſt pas étonnant qu'on n'en contracte pas l'habitude.

M. Dériville.

Eh bien! ce ſoir, je vous mettrai vis-à-vis de quelqu'un qui vous donnera des leçons de ce bon ſens, auquel vous n'êtes pas encore habitué, mais dont je vous conſeille de profiter.

Le Petit Maitre.

Nous verrons.

SCENE II.

M. DÉRIVILLE, MADAME DÉRIVILLE, LE PETIT MAITRE.

Le Petit Maitre.

Ah! Madame, en recevant ma révérence, trouvez bon que je me félicite d'être, ce ſoir, du nombre de vos convives. M. Dériville vient de m'en prier, d'une façon à ne pouvoir m'en défendre. Oui, la curioſité que votre mari m'a inſpirée de connoître la compagnie que vous attendez....

Madame Dériville.

La compagnie que j'attendois eſt contreman-

dée: elle n'iroit point du tout avec celle dont Monſieur eſt enthouſiaſmé.

LE PETIT MAITRE.

Comment?

MADAME DÉRIVILLE.

Quoi! il ne vous a donc pas mis au fait de l'hiſtoire?

LE PETIT MAITRE.

Non: je ſais ſeulement qu'il eſt queſtion de bon ſens, de raiſon...!

MADAME DÉRIVILLE.

Du bon ſens, ſi mon mari en avoit un peu, il ne m'auroit pas forcée à faire l'impoliteſſe de déprier tous les honnêtes gens que j'avois engagés à mon ſoupé: nous devions même, auparavant, faire de la muſique.

M. DÉRIVILLE.

Et pourquoi avoir déprié, Madame, tous ces honnêtes gens? Eſt-ce que je veux vous faire ſouper avec un fripon?

MADAME DÉRIVILLE.

Non; mais enfin vous voulez faire les honneurs de votre table à un homme qui n'eſt point du tout fait pour y être: vous prétendez l'y placer à côté de vous; l'y traiter comme votre meilleur ami. Tout ce qu'une femme prudente peut faire en pareil cas, eſt de cacher cet-

te fantaisie, ce ridicule, aux yeux des personnes qui se moqueroient de vous, mon cher ami, & qui ne sont point faites pour être ainsi compromises.

M. Dériville.

Oh! voilà un raisonnement qui est bien digne d'une petite tête de femme : je vous le pardonnerois si vous n'aviez que vingt ans; mais à votre âge... Ah! ma chere amie, je suis fâché de vous le dire, vous serez inconséquente toute votre vie.

Madame Dériville.

Allez, M. Dériville, vous ne savez ce que vous dites. A mon âge, on connoît le monde : on suit, on respecte ses usages; & apparemment qu'au vôtre on radotte...

M. Dériville.

Le compliment est court; mais pour vous en punir, je vous donnerai la mortification de ne m'en pas fâcher : ces sortes de propos sont de petits revenans-bons du mariage, auxquels il faut s'attendre quand on a habité trente ans ensemble : ainsi...

Le Petit Maitre.

Si vous voulez que je m'amuse de votre petite altercation, qui peut avoir son mérite, mettez-moi donc au fait, car je n'y entends rien.

MADAME DÉRIVILLE.

Oh bien! je vais vous dire de quoi il s'agit, & vous nous jugerez. Monſieur a ici, depuis deux jours, le Fermier de ſa Terre, franc Payſan, homme de bon ſens, à ce qu'il dit, honnête homme, à ce qu'il croit, reſpectable, à ce qu'il s'imagine. Il vient de l'envoyer à la Comédie Italienne, avec ſon Secrétaire, dans ma loge. Eh bien! croiriez-vous que ce bon Payſan tourne la tête à mon mari. Les Socrates, les Platons, les Marc-Aurelles, & tous ces fameux Meſſieurs de l'Antiquité Greque & Romaine, ne ſont rien auprès de cet homme-là. Il veut qu'il mange à ſa table tant qu'il ſera ici: il le place à côté de lui; il lui ſert les premiers & les meilleurs morceaux: il lui donne le plus beau logement de ſa maiſon; & je ne ſais pas comment il n'a pas fait dreſſer un lit, pour le faire coucher dans ſa chambre.

M. DÉRIVILLE.

Ah! vous m'y faites penſer, ce ſera pour ſon premier voyage. Avez-vous tout dit?

MADAME DÉRIVILLE.

Oui, & je ſuis laſſe de le répéter: cela eſt du dernier ridicule.

LE PETIT MAITRE.

Cela paroît, au moins, très ſingulier. Un

Fermier n'eſt qu'un honnête Domeſtique, dont la table, quand il vient dans nos maiſons, eſt à l'office, & le logement aux manſardes; voilà l'uſage.

M. DÉRIVILLE.

Oui, voilà l'uſage, je le ſais comme vous; mais c'eſt cet uſage que je veux corriger. Un Fermier honnête homme, qui fait bien valoir ma terre, qui, en améliorant le fond de cette terre, en augmente annuellement le revenu, qui répand l'abondance dans le pays, qui vit reſpecté de ſes voiſins, qui ſecoure les pauvres du canton, qui poſſede toute l'expérience & toute la judiciaire qu'il faut pour être l'arbitre eſtimé & conſulté de ſa Province: un Fermier de cette eſpece, eſt l'homme le plus reſpectable que je connoiſſe: voilà l'homme qui a le plus de droits à mon attachement; & quand un pareil homme viendra me voir à Paris, je ne négligerai rien pour lui prouver mon amitié, & toute l'eſtime que j'ai pour ſa perſonne.

LE PETIT MAITRE.

Il eſt ſûr qu'un pareil homme eſt utile; qu'il mérite notre reconnoiſſance: mais elle a des limites vis-à-vis de ces ſortes de gens qui ne ſont pas faits pour entrer dans notre ſociété; leur converſation eſt ſi bornée, ſi peſante...

M.

M. DÉRIVILLE.

Propos de jeune homme: je vous le pardonne. A votre âge, je ne pensois pas mieux de ces bonnes gens; mais l'expérience m'a corrigé, & m'a appris que, loin que leur conversation soit bornée & pesante, il n'y a pas un mot à en perdre. Pour mettre ma chere moitié dans tout son tort sur la façon dont elle pense de mon homme, il faut entrer dans quelques détails de ce qu'il est personnellement, & de ce qu'il a fait pour moi.

MADAME DÉRIVILLE *se met à travailler à son métier de tapisserie.*

Oh: nous allons voir qu'il a fait des miracles.

M. DÉRIVILLE.

Oui, Madame, des miracles, le mot n'est pas trop fort. Parlons d'abord de sa personne, & vous verrez que la plus saine philosophie n'a jamais si bien réuni la théorie à la pratique, que cet homme-là le fait. Fils unique d'un gros Laboureur qui cultivoit ses propres terres, son Pere le fit étudier, & le disposoit à occuper à la Ville quelque Charge honnête, qu'on obtient aisément avec de l'argent & une éducation convenable. Son Pere mourut avant que l'acquisition de cette Charge fut faite. Le jeune homme, doué d'une philosophie naturelle, ne trouva pas

de plus honnête Charge à occuper que l'état de son Pere : il s'en retourna cultiver sa terre, & remplir, avec activité, l'état de Laboureur ; ce n'étoit pas faute d'esprit, comme vous le verrez, mais c'étoit par excès de raison.

MADAME DÉRIVILLE.

Eh bien ! que ne s'en tenoit-il à cultiver son propre bien, sans devenir le valet d'un autre : il y auroit eu encore quelque chose d'honnête à cela.

M. DÉRIVILLE.

Le valet d'un autre ! Ingratte que vous êtes, je vous l'ai déja dit, il n'est point mon Fermier.

MADAME DÉRIVILLE.

Ah ! vous verrez que c'est par amitié qu'il régit vôtre terre.

M. DÉRIVILLE.

Ne pensez pas plaisanter ; précisément ; oui, c'est par amitié : il est, si vous voulez, mon régisseur. Mais comment l'est-il devenu ? Apprenez, Monsieur, combien je dois d'égards à cet homme ; & condamnez-moi après, si vous l'osez. J'étois successivement trompé par des Fermiers qui dégradoient mes terres, &, par ce moyen, à chaque nouveau bail, en diminuoient le prix. Je me transportai sur les lieux, & j'eus le bonheur de faire connoissance avec cet homme

qui étoit mon voisin. Content de son patrimoine, il ne cultivoit que le bien de ses Peres. Je me liai avec lui d'amitié. Je lui proposai de prendre ma terre à ferme : il me refusa, disant qu'il n'avoit point l'ambition d'augmenter sa fortune, ni d'être le valet de personne. Je le suppliai d'être, au moins, mon régisseur à tel titre qu'il voudroit. Voici à-peu-près sa réponse : je m'en souviendrai toute ma vie. Votre terre, Monsieur, a toujours été affermée à des fripons, & à des gens mal entendus ; deux moyens qui l'ont dégradée. Je veux bien la régir par amitié pour vous, & pour le bien de mon pays que j'aime ; mais je n'ai point de marché à faire avec vous : le prix de votre dernier bail n'est que de dix mille francs ; votre terre, que je connois mieux que n'a jamais fait aucun de vos Fermiers, doit en valoir quinze. Donnez-moi l'autorité d'un Maître pour la gouverner, & la confiance d'un véritable ami pour en toucher les revenus pendant deux ans seulement ; & au bout de ces deux années, je vous rendrai un compte exact de mon administration ; & je vous apprendrai, j'espere que si les régisseurs vouloient être honnêtes gens, dans toute sorte d'administration, jamais on ne se serviroit de Fermiers : ces especes de Propriétaires postiches sont toujours avides &

indiscrets, & n'ont jamais que leurs intérêts en vue aux dépens de la chose.

LE PETIT-MAITRE.

Eh! bien! au bout de deux ans, qu'en résulta-t-il?

M. DÉRIVILLE.

Au bout de deux ans, le produit de ma terre se trouva monter, tous frais faits, comme il me l'avoit dit, à quinze mille francs par an.

LE PETIT MAITRE.

Peste, Madame, voilà un honnête homme.

MADAME DÉRIVILLE, *à M. Dériville.*

Honnête homme soit! est-ce une raison pour en faire votre intime, votre?..

M. DÉRIVILLE, *au petit Maître.*

Un moment, ce n'est pas tout. Je voulus, comme vous entendez bien, lui donner une marque de ma reconnoissance; & une bourse de cent louis ne me parut pas trop forte pour le payer de ses soins, en le priant de les continuer. Comment l'accepta-t-il? Le voici: Il m'écrivit: „Monsieur, mes soins & votre attention à les „reconnoître, nous font faire à tous deux une „bonne action. J'ai remis votre bourse de cent „louis, de votre part & de la mienne, au Curé „de notre Paroisse: homme sage & bien intentionné pour les pauvres Habitans du Canton.

„Il me reste à vous remercier de tout le bien „que l'administration de cette terre m'a mis à „portée de faire, en employant à des travaux „qui produisent l'abondance dans le pays, „une quantité de malheureux qui n'ont que „leurs bras pour vivre & soutenir souvent une „nombreuse famille. Quelle obligation ne vous „ai-je pas, moi-même, de me faire jouir de „ce bonheur! Je continuerai mon administra-„tion tant que le Ciel m'en donnera la for-„ce. Je compte sur votre estime."

Oh! depuis quinze ans ma terre dans les mains respectables de cet homme, me produit mille à douze cents francs de plus d'une année à l'autre, & me vaut actuellement, par le compte de la derniere année, vingt-cinq mille livres de rente.

LE PETIT MAITRE.

Madame, voilà qui est fort: il faut faire souper cet homme-là avec nous. Je veux lui verser à boire avec tout le respect dû à son mérite; la serviette sur le bras, s'il le faut.

M. DÉRIVILLE.

Vous plaisanterez tant quil vous plaira: mais je resterai persuadé que je ne saurois trop honorer un pareil homme; & mon estime pour lui, n'est déja plus, depuis long-tems, l'ouvrage de l'intérêt.

LE PETIT MAITRE.

Je ne sais; mais, pour moi, un homme qui, comme celui-là, me vaudroit quinze mille livres de rentes, sans le courant, je le regarderois comme un Dieu.

M. DÉRIVILLE.

Non; mais c'est un homme... plus estimable que bien des gens qui se croient au-dessus de lui. Je vous laisse tenir, sur cela, tous les petits propos que des esprits, comme les vôtres, peuvent imaginer; car aussi-bien, je craindrois de perdre patience.

(*Il sort dans le jardin.*)

SCENE III.

MAD. DÉRIVILLE, LE PETIT MAITRE.

LE PETIT MAITRE.

VOTRE mari n'entend point raillerie sur son homme. Madame, ce soupé-là pourra être fort plaisant: moi, je veux m'y amuser assez adroitement pour que Dériville n'ait rien à me reprocher; ils seront tous les deux excellents à persiffler. Qu'en pensez-vous?

MADAME DÉRIVILLE.

Oh! je vous en prie.

LE PETIT MAITRE.

Laissez-moi faire; mais avant que cet honnête original arrive, dites-moi, un peu, quelle espece de conversation a-t-il? Vous avez déja eu l'honneur de causer avec lui.

MADAME DÉRIVILLE.

Vraiment, depuis deux jours je jouis de ce doux avantage: c'est un frondeur de tous nos usages, un gros critique des mœurs de la ville, qui croit qu'il n'y a plus d'honnêtes gens, que dans les villages & les chaumieres; encore pense-t-il que leurs Habitans apprennent à cesser d'avoir une probité exacte, quand ils viennent à la ville commercer leurs denrées.

LE PETIT MAITRE.

Fort bien.

MADAME DÉRIVILLE.

Mettez par-dessus tout cela un gros vernis d'érudition villageoise ou gothique, qu'il empâte d'une morale assommante. Eh bien! mon mari trouve cela admirable; & tout ce qu'il dit, est, pour lui, autant d'oracles.

LE PETIT MAITRE.

Oh! parbleu, me voilà au fait. Allez, je vous ferai raison de tous deux; & pour peu que vous vouliez bien me seconder..... nous nous amuserons.

MADAME DÉRIVILLE.

Je vous avertis de vous tenir ferme dans vos raisonnemens. Cet homme n'est point du tout timide ; sa grosse franchise va toujours son train : il a ce ton d'indépendance & de liberté que donne une façon de vivre aisée, mais rustique.

LE PETIT MAITRE.

Oh ! j'entends, c'est un Jacques Rosbif, qui dit tout ce qu'il pense, sans jamais craindre de casser les vitres ; tant mieux, cela donnera encore plus de ressort à la conversation : il faut le balotter, vous & moi, d'une façon si adroite, que ni lui, ni même votre mari, ne puissent s'en douter.

MADAME DÉRIVILLE.

Le projet est délicieux... Que je vous ai d'obligation de rester à souper ! sans cela j'étois perdue.

SCENE IV.

MAD. DÉRIVILLE, LE PETIT MAITRE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *annonce.*

MONSIEUR Julien.

MADAME DÉRIVILLE, *au petit Maître.*

Quoi! le voilà déjà? (*Au Laquais.*) Faites entrer.

(*Le Laquais sort.*)

SCENE V.

MAD. DÉRIVILLE *travaillant à son métier,* LE PETIT MAITRE, M. JULIEN.

MADAME DÉRIVILLE.

MONSIEUR: voulez-vous bien prendre un fauteuil.

MONSIEUR JULIEN.

Non, Madame. Pour ma commodité, je resterai debout, si vous voulez bien; voilà trois heures que je suis assis; à en être fatigué.

MADAME DÉRIVILLE.

Quoi! le spectacle ne vous a-t-il pas amusé?

MONSIEUR JULIEN.

Oh! on ne peut pas moins, Madame. J'en reviens piqué d'avoir perdu mon tems à entendre des fadaises, des indécences ; & indigné de voir un si grand nombre de vos Citoyens de Paris assez sots, ou assez peu honnêtes, pour s'assembler dans un lieu où l'on paie pour être étouffés à entendre de semblables sottises.

LE PETIT MAITRE.

Vous êtes difficile, Monsieur. Le spectacle d'où vous venez est pourtant celui qui est maintenant le plus suivi.

MONSIEUR JULIEN.

En ce cas, cela me donne bien mauvaise idée des autres, ou un vrai mépris pour le goût qu'on a maintenant.

LE PETIT MAITRE.

Qu'est-ce qu'on vous a représenté?

MONSIEUR JULIEN.

Des piéces qui m'ont paru faites aux dépens des mœurs, de l'honnêteté publique, & des choses les plus respectables.

LE PETIT MAITRE.

Mais, encore, que vous a-t-on donné aujourd'hui.

MADAME DÉRIVILLE.

Arlequin & Scapin, Voleurs par Amour; & Blaise le Savetier.

LE PETIT MAITRE.

Eh bien! la première piéce est une farce, à la vérité, mais très comique. Pour moi, je ris, comme un fou, à la Scène des Perruques, & au moment où Arlequin fait éternuer tous ses Juges avec son tabac, & les force à danser, avec leur gravité, au son de son flageolet.

MONSIEUR JULIEN.

Monsieur, si vous riez à de pareilles misères, cela ne fait pas votre éloge; & je ne vous conseille pas de vous en vanter devant des gens qui auront un peu de bon sens. Pour moi, au lieu de rire, je n'ai cessé de hausser les épaules par un mouvement dont je n'ai pas été le maître.

MADAME DÉRIVILLE.

Monsieur n'aime point qu'on le fasse rire: il y a des personnes comme cela, qui ont de l'humeur, & qui se refusent à prendre du plaisir où les autres en trouvent.

MONSIEUR JULIEN.

Non, Madame, je n'ai point d'humeur: j'aime à rire autant qu'un autre, mais je ne ris pas de tout. Arlequin Sauvage, que j'ai vu il y a longtems, m'a beaucoup fait rire: on y a contraste

plaisamment les mœurs simples d'un Sauvage, avec les mœurs policées des Habitans des Villes ; la morale en est gaie & utile. Mais voulez-vous que je rie de voir, dans la premiere piéce du spectacle d'aujourd'hui, deux Coquins à pendre, qui donnent aux Spectateurs des leçons adroites de voler ; & qui, loin d'en être punis à la fin, tournent en dérision un tribunal de Magistrats assemblés pour les juger ? Voulez-vous que je rie de voir vos Acteurs, en robbes & en grandes perruques, jetter un ridicule sur vos Magistrats mêmes, en se moquant de leur air, de leur maintien, & même de leur habillement ? Un simple Procureur, en robbe, qu'on insulteroit aussi griévement dans la rue, obtiendroit une juste réparation d'honneur contre l'étourdi qui l'oseroit ; & sur votre Théâtre vous vous moquez de vos Magistrats, en les faisant chanter & danser aux ordres d'un insolent Criminel, qu'ils ont droit de condamner à la mort : en vérité, cela n'a pas le sens commun.

LE PETIT MAITRE.

Vous prenez trop les choses au tragique, Monsieur Julien ; & ce n'est qu'une plaisanterie, dont notre raison, en nous permettant de rire, ne fait aucune application avec les Magistrats que nous respectons.

MONSIEUR JULIEN.

En ce cas-là, que prétendez-vous donc représenter? Des puérilités, puisque vous n'en pouvez faire aucune application raisonnable. Mais vous avez beau dire, le rire que cette indigne farce excite, séduit la raison du Spectateur; & malgré lui, les originaux de la platte plaisanterie sont sacrifiés dans son idée à ce ridicule indécent & bouffon que jettent sur eux leurs copies.

LE PETIT MAITRE.

Mais, au moins, le jeu naturel & naïf de l'Arlequin, vous a-t-il fait quelque plaisir?

MONSIEUR JULIEN.

Non, Monsieur; il ne m'a fait que de la peine, en voyant son talent si bassement employé; sur-tout quand je me suis ressouvenu que dans une Piéce, qu'on appelle, je crois, *l'Embarras des Richesses*, il me faisoit verser les plus douces larmes. *Timon le Misantrope* encore a produit sur moi le même effet.

MADAME DÉRIVILLE.

Oh! vous nous citez-là de vieilles pieces que l'on ne joue plus. L'Ane de Timon se changeoit en homme: vous trouviez cela fort intéressant n'est-ce pas?

MONSIEUR JULIEN.

Oui, Madame, par la saine morale qui en résultoit; mais je crois voir la métamorphose tomber malheureusement sur les Spectateurs, quand ils préferent à ces bonnes piéces, des farces aussi méprisables.

MADAME DÉRIVILLE.

Monsieur: vous oubliez que j'ai une loge à l'année à ce Spectacle.

MONSIEUR JULIEN.

Ma foi, Madame, je suis fâché, pour vous, que vous employiez si mal votre argent.

LE PETIT MAITRE.

Monsieur aime, peut-être, mieux les Opéras Comiques; & Blaise le Savetier, avec sa Musique charmante, ne sera, peut-être, pas traité si rigoureusement.

MONSIEUR JULIEN.

Blaise le Savetier, avec sa Musique charmante, aura le même sort, à-peu-près. D'abord, en fait de Musique, je ne connois que la Musique relative au personnage qui chante; & j'aimerois mieux entendre votre Savetier, vos Recors, & votre Huissier à Verge, chanter des Vaudevilles & des Ponts-Neufs, que toute cette Musique savante, hors de nature, & au-dessus des talents des personnages. Du vrai au Théâtre,

rien de bon sans lui : les hommes donnent assez dans le faux en particulier, sans leur donner des leçons de faux goût en public.

LE PETIT MAITRE *à Madame Dériville.*

Madame, voilà du Jacques Rosbif tout pur. *(A M. Julien.)* Et la piéce, Monsieur, au moins, vous m'avouerez qu'elle est plaisante.

MONSIEUR JULIEN.

Plaisante! Je l'ai trouvée très indécente. Jamais au Théâtre on n'a mis le public en si basse & si mauvaise compagnie : jamais on ne lui a peint des mœurs si déshonnêtes ; un double adultere en action soutient toute l'intrigue de cette piéce ; & je ne peux pas rire de voir un Huissier inhumain, qui veut réduire, à la derniere misere, un pauvre Savetier, si sa femme ne condescend à ses idées criminelles, & qui va jusqu'à me rendre témoin des préliminaires d'un adultere en forme, en lui maniant le bras jusqu'au coude, & en salissant mon imagination des détails indécens qui se présentent à la sienne. Monsieur le Savetier a beau vouloir se vanger sur Madame Pince, je ne vois toujours dans cette intrigue qu'un double tableau de fourberies & d'adultere. Madame, vous pouvez disposer de votre loge pour qui vous voudrez ; je ne crois pas qu'on m'y ratrappe.

LE PETIT MAITRE.

Un moment, Monsieur : vous feriez grace à ce Théâtre, si vous en connoissiez vingt autres piéces qui sont taillées dans de bonnes mœurs, & qui ont cette vérité que vous vantez tant.

MONSIEUR JULIEN.

Cela petit être. Par exemple, l'autre jour, j'ai vu une piéce qui a laissé mon âme dans le sentiment d'honnêteté, où je tâche de la conserver : c'est, je crois, *Rose & Colas*. Elle m'a paru fort agréable. Les mœurs en sont honnêtes ; les actions naturelles, & rendues avec un dialogue naïf : mais c'est par le plaisir qu'elle fait, avec raison, à tous vos Spectateurs, que je n'ai pas conçu pour eux une grande idée de leur esprit & de leur judiciaire.

LE PETIT MAITRE.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

MONSIEUR JULIEN.

Pourquoi ? Je ne connois rien de si inconséquent que ce qui vous arrive, de vous intéresser véritablement aux piéces de ce genre, & de traiter, dans vos usages, les originaux qu'on vous peint dans ces piéces, avec autant de hauteur & souvent d'inhumanité que vous le faites.

LE PETIT MAITRE.

Oh! Monſieur Julien, doucement: vous allez tout exagérer, & nous ridiculiſer ſur les meilleurs Ouvrages de notre Théâtre Italien, ou ſur la façon dont nous les ſentons.

MONSIEUR JULIEN.

Non, Monſieur. Mon envie n'eſt point d'exagérer: je ſouhaite me tromper dans les raiſons que je crois avoir de vous trouver inconſéquents, vous autres amateurs de Spectacles, ſur la façon dont vous voyez la piéce de *Roſe & Colas*, & toutes celles qui lui reſſemblent. Voici ſur quoi j'établis les raiſons de l'inconſéquence que je vous reproche. Du milieu du plus grand faſte, & de la vie la plus voluptueuſe, vous venez vous amuſer l'eſprit, vous intéreſſer le cœur des tableaux naïfs qu'on vous offre au Spectacle d'une famille de Payſans. Leurs petits intérêts, leur ingénuité, l'honnêteté de leurs mœurs, la ſimplicité de leur exiſtence, tout ce qui part de ces bonnes gens, vous affecte à la Comédie, y va juſqu'à votre ame; & comme ſi l'air pur de la campagne avoit paſſé ſur le Théâtre, où on vous repréſente leurs Habitans, tout votre être ſe dilate à voir leurs naïves copies. Revenez dans vos maiſons, traverſez ſeulement la rue, de ces copies, qui vous ont fait le plus grand plaiſir, les

originaux seront à peine regardés de vous comme des hommes; ou si vous daignez les croire de votre espece, ce sera toujours pour les humilier, & leur faire sentir la supériorité d'un Maître sur ses Esclaves. Quelle inconséquence! elle vous paroîtra impardonnable, si vous êtes capables de quelques réflexions.

LE PETIT MAITRE.

Monsieur Julien, vous avez la critique ingénieuse, Mais, quoi! voulez-vous que nous vivions avec les Paysans, comme avec nos égaux, parceque la simplicité de leurs mœurs nous amuse sur nos Théâtres?

MONSIEUR JULIEN.

Non; mais je veux que vous en fassiez plus de cas; que vous les estimiez davantage.

LE PETIT MAITRE.

Nous nous amusons de ces originaux-là, comme de leurs copies théâtrales, mais en les laissant à leur place. Quand je passe dans un Village, j'ai du plaisir à voir danser lourdement des Paysans & des Paysannes: leur sérieux, une certaine gravité qu'ils conservent dans leurs danses, me divertit. Faut-il, pour cela, que je me mette du nombre, & que je danse avec eux? Point du tout: il en est de même de la répréséntation qu'on nous en fait au Théâtre;

nous nous amusons de les y voir, & nous les laissons à leur place par-tout ailleurs.

MONSIEUR JULIEN.

Allez : vous êtes des ingrats ; voilà le nom le plus doux que je puisse vous donner. Tous ces bonnes gens-là vous font vivre : vous venez prendre vos modeles de vertus dans l'honnêteté & la simplicité de leurs mœurs ; vous les estimez malgré vous au Théâtre, & ailleurs vous les méprisez. Je n'en rabattrai rien : c'est le comble de l'ingratitude & de l'inconséquence. . . . .

LE PETIT MAITRE, *à Madame Dériville.*

Ma foi, Madame, cet homme a le dialogue d'une dureté. . . . nous n'en tirerons rien : pour moi, j'y renonce. . . . . .

MADAME DÉRIVILLE, *au petit Maître.*

Je vous l'avois bien dit.

SCENE VI.

M. DÉRIVILLE, M. PIANO-FORTÉ, *grand Musicien*, MADAME DÉRIVILLE, LE PETIT MAITRE, M. JULIEN.

M. DÉRIVILLE.

MADAME, soyez contente, voilà Monsieur Piano-Forté qui vient vous demander à souper. Bon soir, mon cher Monsieur Julien: vous voilà donc de retour....

MADAME DÉRIVILLE *quitte son métier de tapisserie.*

Ah! votre servante, Monsieur Piano-Forté: il y a long-tems qu'on ne vous a vu. Pourquoi cela?

M. PIANO-FORTÉ.

Madame, vous êtes bien bonne: je travaille, depuis quelque tems, à un ouvrage spéculatif. Je compose un nouveau Traité vu en grand, qui, j'espere, me fera honneur par son utilité, & les nouvelles découvertes que j'y ai insérées.

MADAME DÉRIVILLE.

Si vous étiez venu un moment plutôt, Monsieur auroit pu vous donner des idées sur votre art dont il raisonne fortement.

M. PIANO-FORTÉ.

Monsieur est donc du métier?

LE PETIT MAITRE, *à part avec Monsieur Piano-Forte.*

Oui, c'est un homme à systêmes qui vous étonnera.

M. DÉRIVILLE, *à M. Julien.*

Eh bien! avez-vous été un peu content du Spectacle, de notre Musique?

MONSIEUR JULIEN.

Oh! on ne peut pas moins. Je l'ai dit, à Madame, le plus doucement qu'il m'a été possible.

MADAME DÉRIVILLE, *à part à Monsieur Piano-Forté.*

Il revient de la Comédie Italienne.

M. PIANO-FORTÉ.

Monsieur a raison. Pour moi, je trouve qu'aujourd'hui tous nos Cultivateurs de cet art si utile aux hommes n'y entendent rien; mais mon traité fera ouvrir les yeux. J'ai tout approfondi, & j'ai remonté pour cela à l'origine des choses.

M. JULIEN, *au petit Maître.*

Ce Monsieur est-il un Cultivateur?

LE PETIT MAITRE.

Précisément & très habile. *(Bas à Madame*

Dériville.) Le bon Quiproquo! voyons ce qu'il nous produira.

M. PIANO-FORTE, *à M. Julien.*

Monsieur a, sans doute, étudié les systêmes des anciens, a fait quelques découvertes, quelque traité particulier.

MONSIEUR JULIEN.

Moi, Monsieur! non : J'ai suivi, j'ai étudié simplement la nature ; & trente ans d'expérience valent mieux, à mon gré, que tous les traités de tant de gens qui se mêlent de raisonner & d'écrire sans pratiquer, d'après une sèche théorie qui ne produit rien qui vaille.

M. PIANO-FORTE.

Aussi, est-ce sur la pratique que j'ai appuyé toutes mes raisons. Par exemple, mon Chapitre des Intervalles est d'une utilité sans bornes, & on en tirera des fruits d'une abondance étonnante.

MONSIEUR JULIEN.

Pour moi, je crois que les différentes méthodes peuvent être bonnes ou mauvaises, selon la différence des champs auxquels on les applique.

M. DÉRIVILLE, *à M. Julien.*

Comment : je ne vous croyois pas si habile.

Vous êtes donc un Amateur? (*Au petit Maître.*) Cet homme est universel... étonnant...

MONSIEUR JULIEN.

Si je ne savois pas raisonner, à mon âge, d'un art que je pratique depuis que j'existe, je serois bien mal adroit.

M. PIANO-FORTÉ.

Monsieur, pour établir cette pratique, il est très nécessaire d'étudier les anciens, j'y ai trouvé des choses admirables.

MONSIEUR JULIEN.

Cela peut être; mais moi, j'ai opéré: je m'en suis tenu-là.

M. PIANO-FORTÉ.

Il est pourtant bon de savoir les révolutions d'un art si important, pour arrêter le cours de nouvelles méthodes trop dangereuses. Les Argiens, par exemple, ne firent-ils pas bien de condamner à l'amende celui qui, le premier, se mêla de la mode Mixo-Lydienne?

MONSIEUR JULIEN.

Ma foi, je ne sais pas s'ils firent bien ou mal; je ne connois pas cette mode-là.

M. PIANO-FORTÉ.

Comment, vous ne la connoissez pas? Si elle avoit pris, il s'en suivroit nécessairement que nul compartiment ne seroit utile; sinon, celui

où l'on uſe d'intervalles paires dans toutes ſortes de chants; & c'eſt celui du ſyſtême Diatone & Tonien-Chrome, d'où nous eſt venu le chant Chromatique.

MONSIEUR JULIEN.

Monſieur, voilà des mots que je n'ai jamais entendus.

M. PIANO-FORTÉ.

Ils ſont pourtant uſités dans la Muſique.

MONSIEUR JULIEN.

Quoi! vous me parliez de Muſique! Le moyen que j'aie pu vous entendre: moi, je croyois que vous me parliez d'Agriculture, c'eſt-là toute ma ſcience.

M. PIANO-FORTÉ.

Quoi! Monſieur n'eſt donc qu'un Laboureur?

MONSIEUR JULIEN.

Pourquoi non, Monſieur? Vous n'êtes bien, vous, qu'un Muſicien.

LE PETIT MAITRE, *à Madame Dériville.*

La mépriſe eſt délicieuſe. Quel dommage qu'elle n'ait pas pu durer plus long-tems!

M. DÉRIVILLE.

Auſſi, je n'y comprenois rien.

LE PETIT MAITRE.

Eh! Meſſieurs, ne prenez point d'humeur l'un

contre l'autre : vous êtes tous deux de fort honnêtes gens ; dans le monde chacun a ses talents.

M. PIANO-FORTÉ.

Il est vrai, tous les hommes ne peuvent pas être Laboureurs : ce seroit un monde trop singulier.

MONSIEUR JULIEN.

Il le seroit bien davantage, je crois, si tous les hommes étoient Musiciens.

M. DÉRIVILLE.

Allons, Messieurs : laissons cela, de grace, vous voilà tous deux au fait. M. Julien, parlons de toutes les obligations que je vous ai. Vous rendez ma terre d'un revenu considérable ; & tous les ans ma reconnoissance augmente, sans savoir comment la satisfaire.

MADAME DÉRIVILLE *reprend son métier.*

Oh ! nous allons encore essuyer un détail terrible. Monsieur Piano-Forté, parlons de votre Traité de Musique, cela m'amusera.

M. DÉRIVILLE.

Ah ! Madame, vous feriez bien mieux d'écouter ce détail : il est bien plus intéressant que toute votre Musique... & M. Piano-Forté aura beau faire pour vous, jamais il ne vous voudra quinze mille livres de rentes ; mais vous êtes folle de la Musique... &.....

MADAME DÉRIVILLE.

Oui, Monſieur Piano-Forté m'amuſera ; & comme il eſt plus difficile de s'amuſer que de s'enrichir, vous trouverez bon, qu'en fait de converſation, je lui donne la préférence.

M. DÉRIVILLE.

Eh bien ! cauſez donc avec M. Piano-Forté, tant qu'il vous plaira ; & nous, Monſieur Julien, mettons-nous-là. (*Ils s'aſſeient. Au petit Maître.*) Monſieur, vous avez une terre en aſſez mauvais ordre : ſi vous m'en croyez ; écoutez Monſieur Julien, & profitez des détails où il m'a promis d'entrer.

MADAME DÉRIVILLE, *au petit Maître.*

Si vous m'en croyez, vous écouterez plutôt M. Piano-Forté, qui va nous raconter le plan de ſes nouvelles découvertes ſur la Muſique : cela eſt plus curieux.

LE PETIT MAÎTRE.

Laiſſez-moi faire. J'ai deux oreilles, de l'une j'écouterai M. Julien, & de l'autre M. Piano-Forté : ma tête eſt en état de digérer ces deux converſations à la fois.

M. DÉRIVILLE.

Oh ! oui, je crois que vous allez faire dans votre tête un beau galimatias.

LE PETIT MAITRE.

Ne vous embarrassez pas, Messieurs: allez votre chemin; je vous écoute tous deux.

Nota. *Ici la double conversation doit être sensée débitée en même tems*, jusqu'à la fin.

M. DÉRIVILLE.

La confiance que vous méritez, M. Julien, m'a jusqu'ici rendu peu curieux de savoir tous les changemens que vous avez faits dans ma terre depuis plusieurs années; mais le tableau doit en être délicieux: daignez me le tracer.

MONSIEUR JULIEN.

Je n'ai rien fait que ce que la chose même m'a naturellement engagé de faire. Rien de plus simple que les opérations d'un bon Cultivateur, quand il connoît le profit qu'on peut tirer de la Nature & des Hommes.

MADAME DÉRIVILLE.

M. Piano-Forté, l'étude que vous avez faite de la Musique ancienne, doit vous avoir ouvert une carriere admirable.

M. PIANO-FORTÉ.

Aussi, Madame, c'est par où j'ouvre mon Traité. Rien de plus sublime que les opérations d'un Musicien, quand il connoît la grandeur & l'étendue de son art.

M. Julien, *à M. Dériville.*

D'abord, j'ai rendu votre petite riviere navigable, malgré tout le pays, qui, comme vous sçavez, s'est opposé mal-adroitement à ce dessein. Vos chemins étoient mauvais, & il étoit impossible à vos Vassaux-Fermiers d'aller vendre leurs bleds ailleurs, parceque les frais du transport jusqu'au marché le plus prochain, auroient excédé le prix de la marchandise même; je les ai fait applanir, ferrer, & entretenir en bon état.

M. Dériville, *à M. Julien.*

Fort bien.

M. Piano-Forté, *à Madame Dériville.*

D'abord, je me suis servi de Pithagore, d'Archytas, de Platon, & de tous les anciens Sages de la Grece, pour prouver que les mouvemens des Cieux & la révolution des Astres ne se faisoient point sans Musique, parcequ'ils disent que Dieu a fabriqué toutes choses par accord & harmonie.

Madame Dériville, *à M. Piano-Forté.*

Effectivement, M. Piano-Forté, voilà qui est sublime.

Le Petit Maitre.

Vous êtes un homme divin d'être parti de ce

principe harmonique. Par ce moyen, vous prouvez que la Musique est un art céleste.

MONSIEUR JULIEN, *à M. Dériville.*

Une chose aussi simple. J'ai réformé votre parc qui avoit mille arpens; & je n'en ai reservé que les cent arpents qui sont les plus près de la maison. J'ai converti le reste en prairie, persuadé que des vaches & des bœufs apportent plus de profits que des cerfs & des biches; & vos quatre mille arpens de terre partagés en fermes sont tous en valeur.

LE PETIT MAITRE.

C'est une opération bien simple, effectivement.

M. PIANO-FORTÉ, *à Madame Dériville.*

Une chose bien plus admirable. J'ai fait voir que ce même Pithagore, ce grand & vénérable personnage, réprouvoit le jugement de la Musique qui se fait par le jugement de l'ouie.

MADAME DÉRIVILLE, *à M. Piano-Forté.*

Quelle découverte! mais elle est étonnante. Quoi! Pithagore prétend que ce n'est pas par l'oreille que nous jugeons des sons?

M. PIANO-FORTÉ.

Oui, Madame, il le prétend. Il dit clairement que la vertu de la Musique vient d'u-

ne intelligence bien plus subtile & bien plus déliée : enfin, il ne la juge pas par l'ouïe, mais par l'harmonie proportionnelle ; & il dit que c'est assez d'arrêter la connoissance de la Musique au composé du Diapazon.

LE PETIT MAITRE.

Ma foi ! je suis de son avis.

MADAME DÉRIVILLE.

Voilà qui est admirable !

MONSIEUR JULIEN, *à M. Dériville.*

Il en a résulté naturellement que l'abondance qu'ont produite toutes ces terres en valeur, a fait augmenter le Bourg dont vous êtes Seigneur de plus de moitié ; & l'établissement d'un Marché dont je suis venu à bout, a donné un ressort de Commerce à tout ce nouveau monde, & a fixé l'abondance dans le pays.

M. DÉRIVILLE, *à M. Julien.*

Quelle intelligence !

LE PETIT MAITRE, *à M. Dériville.*

C'est encore une chose très facile à imaginer qu'un marché.

M. DÉRIVILLE, *au petit Maître.*

Eh ! Monsieur, écoutez M. Piano-Forté qui vous dit des choses plus merveilleuses...

LE PETIT MAITRE.

Quoi ! je l'écoute aussi.

M. Piano-Forté, *à Madame Dériville.*

J'ai fait plus encore. J'ai détruit le système de ceux qui soutiennent, sans raison, que le dieze harmonique ne se peut prendre en consonance de voix, comme font le ton & demi-ton: ils ne pensoient pas que par ignorance ils pourroient aussi chasser la tierce magnitude, la quinte & la septieme, dont l'une est de trois, l'autre de cinq, l'autre de sept diezes; & ils réprouvoient ainsi tous les intervalles qui sont non pairs, comme inutiles; ce qui produiroit un désordre affreux.

Madame Dériville, *à M. Piana-Forte.*

Oh! que vous avez grandement fait de nous opposer à ce désordre-là.

Le Petit Maitre.

Cela s'appelle un coup de partie.

Monsieur Julien, *à M. Dériville.*

Mais ce qu'il y a de plus simple & de plus heureux: c'est qu'il se fait dans votre Bourg, au moyen de mille Habitans dont il est augmenté, une consommation seulement de lait & de charbon, dont chaque article vous produit deux mille francs par an; & que le fumier qui provient de ce gros Bourg, & qui ne coûte point de charroi, puisqu'il est porté sur vos terres par les charrettes de vos gens qui s'en chargent, au

lieu de revenir à vuide, après avoir porté des provisions dans ce nouveau Bourg, produit encore deux mille francs.

M. Dériville, *à M. Julien.*

Ces trois articles seuls me valent donc deux mille écus. Voilà qui est admirable.

Le Petit Maitre, *à M. Dériville.*

Si vous voulez, oui, cela n'est pas mal adroit; mais l'article du fumier n'embellit pas trop votre recit, M. Julien.

Monsieur Julien.

Aussi, Monsieur, n'est-ce pas à vous à qui je prends la liberté de l'adresser.

M. Dériville, *au petit Maître.*

Et encore une fois, Monsieur, écoutez Monsieur Piano-Forté.

Le Petit Maitre.

Allons, allons: je ne vous dirai plus mot.

M. Piano-Forté, *à Madame Dériville.*

L'endroit le plus délicieux de mon Traité, est celui où, en m'étayant des écrits de Théophraste touchant la Musique, je fais voir qu'elle a trois principes, la douleur, la volupté & le ravissement d'esprit. Chacune de ces trois causes détermine divertissement les intonations de la voix; & comme l'amour contient en

en soi ces trois causes primitives, je le fais naturellement le Dieu de la Musique.

MADAME DÉRIVILLE.

Oh! voilà qui est galant, M. Piano-Forté; voilà qui est charmant.

LE PETIT MAITRE, *à Madame Dériville.*

Il a des idées qui n'appartiennent qu'à lui, quoiqu'elles paroissent toutes simples, toutes naturelles.

MADAME DÉRIVILLE.

L'Amour, le Dieu de la Musique! Oui, cela est tout simple; mais ce simple est du sublime.

LE PETIT MAITRE.

Je le pense comme vous.

M. DÉRIVILLE.

Oh! mais vous parlez si haut, qu'on ne peut plus s'entendre. M. Julien, croyez moi, passons dans mon cabinet, & laissons ces fous-là babiller tant qu'ils voudront de leur Musique.

MADAME DÉRIVILLE.

Eh! Monsieur, vous auriez dû prendre ce parti-là d'abord.

SCENE VII.
ET DERNIERE.
LES ACTEURS PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MADAME est servie.

M. DÉRIVILLE.

Ah! tant mieux, Monsieur Julien, nous causerons un moment ensemble après soupé, mais en particulier; car toutes ces têtes-là ne sont point dignes de notre conversation.

MADAME DÉRIVILLE.

Dites que c'est vous qui n'êtes point dignes de la nôtre: avec votre charbon & votre fumier. Ces deux mots-là sont venus jusqu'à mon oreille, & m'ont porté à la tête. J'y ai un mal affreux.

MONSIEUR JULIEN.

Madame, vous êtes à plaindre de l'avoir si délicate: il est vrai que ces mots-là ne prêtent gueres à la Musique: j'en suis fâché.

M. DÉRIVILLE, *à M. Julien*

C'est moi qui suis fâché que vous trouviez ma femme si peu raisonnable; mais j'ai beau dire, j'ai beau la prêcher, vous savez que...

Fin de la sixieme Piéce.

LA DANSEUSE, OU LES DIAMANS.

N 2

ACTEURS.

Monsieur VAN MER, Négociant Hollandois, âgé de 40 ans.

M. le Marquis DE FOLBIEN, jeune Militaire, âgé de 26 ans.

Le Chevalier DES ACCORDS, âgé de 45 ans.

Mademoiselle JULIE, Danseuse, âgée de 22 ans.

Un petit LAQUAIS de Mademoiselle Julie.

La Scène est dans le Sallon de Compagnie de Mademoiselle Julie, où il y a une toilette de parade ; l'action commence à onze heures du matin.

LA DANSEUSE, OU LES DIAMANS.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS DE FOLBIEN,
LE PETIT LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, Mademoiselle va descendre; elle vous prie d'attendre un instant.

LE MARQUIS.

Est-elle en affaire?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur: elle est toute seule; elle ne fait que de se lever.

LE MARQUIS.

M. de Van Mer n'est donc pas encore venu?

LE LAQUAIS.

Oh ! il ne vient jamais si matin ; & il s'en va le soir de très bonne heure.

LE MARQUIS.

Vas dire, à Mademoiselle, que j'attends.

LE LAQUAIS.

Voilà un fauteuil.

(Il sort.)

SCENE II.

LE MARQUIS *seul.*

Je ne saurois m'ôter cette Fille de la tête. J'ai eu la force de lui faire prendre ce riche Négociant Hollandois, espérant m'en détacher par ce moyen, & pour ne l'avoir plus sur mon compte. Cela est fort bien. A la veille de faire un riche & grand mariage, si les parens de ma Prétendue savoient que je vis avec une Demoiselle de cette importance-là, je manquerois mon affaire. Oui ; mais si l'on va savoir la foiblesse que j'ai eu de lui donner pour 15000 francs de diamans, que je dois encore.... elle m'a bien promis de n'en rien dire à personne, nous allons voir. Oh ! je les reprends, si elle me manque de parole, nous en sommes convenus : ainsi.....

SCENE III.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER DES ACCORDS.

LE CHEVALIER.

AH! te voilà Marquis. Que diantre viens-tu faire ici? Ne m'as-tu pas dis que tu avois tiré tout-à-fait ton épingle du jeu; & qu'en ces lieux, la Hollande l'emportoit sur la France?

LE MARQUIS.

Oui, mon ami. Oh! j'ai rompu mon traité.

LE CHEVALIER.

J'entends: tu t'es reservé seulement quelques droits de chasse dans les pays conquis, que tu exerces les matins. Il n'y a pas de mal à cela; la petite est si charmante, qu'il est bien difficile de l'oublier tout à fait.

LE MARQUIS.

Je t'assure pourtant que j'en viendrai-là. Mais je n'ai point lieu de me plaindre d'elle: tu sais qu'elle n'a pris le Hollandois, que parceque j'ai des vues de marige; & que je n'ai pas voulu, en la quittant, lui faire manquer cette bonne occasion.

LE CHEVALIER.

Oui, je sais que tu t'es comporté en galant homme. Cette affaire-là te fera honneur à la Cour de Terpsichore: mais, dis-moi donc, car tu es dans le secret, quel est le sot qui lui a donné des diamans? Ce n'est pas son *gros Adonis* sûrement; car il ne veut pas en entendre parler, ni même qu'elle en porte.

LE MARQUIS.

Comment des diamans? qui est-ce qui t'a dit qu'elle en a?

LE CHEVALIER.

Et parbleu, cela n'est pas sorcier: elle étoit hier radieuse à la Comédie Italienne; elle avoit au moins, oui au moins, pour 15 ou 20000 francs de diamans.

LE MARQUIS.

C'en sont, apparemment, qu'elle a empruntés à quelques-unes de ses camarades pour quelqu'assemblée de Corps, ou quelques soupers étrangers.

LE CHEVALIER.

Non: je t'assure que ce ne sont point des diamans d'emprunt. Je l'ai questionnée sur cela: elle m'a bien assuré qu'ils sont à elle depuis peu; mais je n'ai jamais pu savoir de qui elle les tient.

LE MARQUIS.

Je n'en sais pas plus que toi, je t'assure.

LE CHEVALIER.

Il y a eu un moment où je t'ai vu assez fou d'elle pour lui faire cette galanterie; & si la succéssion de ton Oncle t'étoit venue avant la cession que tu as faite de cette conquête à la Hollande, malgré mes avis, tu aurois fait pour garder cette place, ce ridicule armement de galanterie: conviens-en de bonne foi.

LE MARQUIS.

Cela peut être; mais à présent que je n'ai plus pour elle qu'un reste d'amitié, qu'il est bien difficile de ne pas conserver pour quelqu'un qu'on a vivement aimé, tu ne peux pas me soupçonner....

LE CHEVALIER.

Aussi, n'est-ce pas toi que j'en soupçonne non plus. Mais ces diamans ne viendroient-ils pas de ce charmant petit amour, cet enfant de Plutus, que Thémis s'est appropriée, mais dont Vénus tirera pied ou aîle sur ma parole.

LE MARQUIS.

Non. Je ne crois pas qu'ils viennent de lui: il l'a lorgne depuis quelques-tems; mais il est encore timide & si neuf, qu'il ne sait avec elle par où débuter.

LE CHEVALIER.

Oh bien! tâche donc de nous savoir cela; mais songe que tu es prêt à te marier richement, & ne vas pas tout faire manquer en te rengageant de plus belle. Marie-toi d'abord; & si le cœur t'en dit après, tu seras toujours à même de reprendre tes anciennes chaînes.

LE MARQUIS.

Non. Je ne viens point dans cette idée; je viens, au contraire, pour rompre tout-à-fait. Je veux de bonne foi me livrer tout entier aux douceurs du lien conjugal, & voir si l'on peut être heureux dans cet état, au moins quelques années.

LE CHEVALIER.

Quelques années! voilà bien une autre folie. Dis donc quelques mois, quelques jours, & tu approcheras de la vraisemblance.

LE MARQUIS.

Enfin, nous verrons.

LE CHEVALIER.

Ah! tu veux rompre absolument. Soit; mais tu sais que je m'appelle le Chevalier des Accords. J'ai soutenu l'honneur de mon nom par mille arrangemens bien entendus; de ma vie je ne me suis mêlé de rupture. En assistant à celle-ci, je ne veux point déroger à la noblesse

de mes procédés : je te laisse pleine puissance de te conduire tout seul dans cette circonstance. File la scène adroitement ; mais crois-moi, ménage-toi toujours une fausse porte en cas de retour ; ta plaie peut n'être qu'engourdie, mal refermée, & tu te reprocherois de t'être brouillé tout-à-fait avec le vrai Médecin. Adieu, mon ami ; mais, sur-tout, découvre-nous de qui viennent les diamans. Je vais savoir, à quelques toilettes de ces Dames, ce que je pourrai en apprendre, & je te le dirai ce soir à l'Opéra.

LE MARQUIS.

Adieu, Chevalier.

(Le Chevalier sort.)

SCENE IV.

LE MARQUIS *seul.*

Je suis perdu, s'il faut que la petite ait jasé sur les diamans. Le Chevalier l'apprendra..., & cela m'exposera à cent mauvaises plaisanteries... Nous verrons.

SCENE V.

LE MARQUIS, MADEMOISELLE JULIE, *en peignoir.*

LA DANSEUSE.

MILLE pardons, mon cher Marquis, de vous avoir fait attendre... Vous êtes bien aimable, de ne m'avoir pas oubliée tout-à-fait : vous savez comme je pense sur votre compte ; & que personne ne pourra....

LE MARQUIS.

Je sais, ma chere petite, que j'aurai toujours du plaisir à vous voir ; mais je vous ai conté les raisons que j'ai de me conduire avec une certaine reserve.

LA DANSEUSE.

Oui, oui, vous vous mariez, je ne l'ai point oublié. J'en ai assez de chagrin ; mais il faut céder aux circonstance, & peut-être... enfin... Marquis, mariez-vous, agissez avec moi comme vous croyez devoir le faire, vous ne me sortirez jamais de l'esprit.

LE MARQUIS.

Conservez-moi votre amitié, voilà tout ce

qu'il me convient de vous demander à présent. Mais j'ai un petit reproche à vous faire.

LA DANSEUSE.

Quoi donc?

LE MARQUIS.

Vous m'aviez promis de ne mettre les diamans que je vous ai fait avoir, qu'après mon mariage, & on vous les a vus hier à la Comédie.

LA DANSEUSE.

Cela est vrai; mais je n'ai dit à personne de qui je les tiens. On ne peut pas vous en soupçonner, puisque tout Paris sait que nous ne vivons plus ensemble.

LE MARQUIS.

Vous ne l'avez, peut-être, dit à personne encore; mais je gage que dans deux jours tout Paris le saura.

LA DANSEUSE.

Non: je vous proteste....

LE MARQUIS.

Je vous ai dit que les affaires de la succession de mon Oncle ne sont point finies; que je n'en ai encore rien touché, & que c'est sur le crédit qu'elle me donne que j'ai emprunté ces diamans. Vous savez que nous sommes convenus, que si jamais vous disiez à quelqu'un que je vous les ai donnés, pour vous en punir, je les reprendrois...

LA DANSEUSE.

Oui. Je m'en souviens; & je vous le permets encore, si j'en parle; mais si on l'imagine, ce ne sera pas ma faute. Au reste, Marquis, je vous connois: vous pensez trop bien, vous ne ferez pas une pareille vilainie. Songez qu'il y a un mois que je résiste à l'envie...

LE MARQUIS.

Je vous réponds, Mademoiselle, que s'il vous arrive de me nommer dans ceci, je vous reprends les diamans, & je les rends au Marchands. Quelle folie! à l'appétit de quelques jours, de risquer de vous brouiller avec moi pour la vie, de perdre vos diamans, & de vous exposer à être quittée par un Négociant fort riche, & qui va faire pour vous toutes les autres dépenses...

LZ DANSEUSE.

Aussi, cet homme est ridicule. Je le déteste. Oui, il veut faire pour moi une dépense énorme: j'en demeure d'accord; mais quelle fureur a-t-il de ne vouloir pas seulement me donner pour dix mille francs de diamans, de ne vouloir pas même que j'en porte! Quel entêtement!

LE MARQUIS.

Mais, vous-même; quel entêtement avez-vous de porter des diamans dans un moment où tant de raisons s'y opposent? Est-ce un mal réel

que de n'avoir point de diamans? Et pourquoi en vouloir sur cela à cet honnête homme, quand d'ailleurs il est disposé à vous combler de bienfaits?

LA DANSEUSE.

Et que me fera tout le reste? Quand j'irai aux promenades, aux spectacles, je ne porterai pas avec moi ces meubles, cette vaisselle d'argent, je ne jouirai plus-là de mon opulence; mais je sentirai à sa place l'humiliation de voir toutes sortes de créatures me narguer avec leurs diamans. Je ne paroîtrai rien auprès d'elles, & j'aurai l'agrément de passer pour une bonne bourgeoise renforcée: cela est fort satisfaisant, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Oh! qu'on voit bien qu'une tête, comme la vôtre, est plus affectée de ce qu'on lui refuse, que de ce qu'on lui donne. Eh bien! Mademoiselle, pensez tout ce que vous voudrez; mais je vous jure que si l'on sait que cest moi qui vous ai donné ces diamans, je suivrai notre convention, & je vous les reprends.

LA DANSEUSE.

Oui, Marquis, vous me l'avez déja dit, & c'est trop de deux fois; mais, au moins, ne trouvez pas mauvais que je les porte: c'est un sen-

timent de reconnoissance intérieure dont je ne saurois me priver.

LE MARQUIS.

Dites plutôt un mouvement d'amour propre & d'orgueil très mal entendu ; mais, encore une fois, votre Hollandois qui ne veut pas...

LA DANSEUSE.

Oh! je lui ai fait entendre que c'est une de mes amies qui m'a prié de les lui faire vendre.

LE MARQUIS.

Quoi! je ne pourrai pas obtenir que vous ne les mettiez que dans quelques jours?

LA DANSEUSE.

Si vous le voulez absolument, il faudra bien s'y résoudre ; mais, en vérité, cela me paroîtra cruel.

LE MARQUIS.

Cruel, tant qu'il vous plaira ; mais, je vous en prie, vous savez mes raisons.

LA DANSEUSE.

Allons! tenez, les voilà dans cet écrain : ils n'en sortiront pas que vous ne soyez marié.

LE MARQUIS.

J'en avois fait le marché pour ma prétendue; mais enfin. ...

LA DANSEUSE.

Allez : ils me feront plus d'honneur & de pro-

profit qu'à elle..... J'entends un carosse, c'est M. Van Mer: il est jaloux; il ne vous a pas encore vu ici. Oh! je vous en prie, pour lui ôter certains soupçons, souffrez que je vous fasse passer pour quelqu'un qui ne puisse pas l'offusquer.....

LE MARQUIS.

Et pour qui?

LA DANSEUSE.

Pour un... pour un Maître de Danse qui vient me faire répéter un pas.

LE MARQUIS.

Fi donc,

LA DANSEUSE.

Ah! je vous en prie: je sais comme vous pensez.... Vous seriez fâchée que je perdisse cet homme-là... De grace, prêtez-vous....

LE MARQUIS.

Oh! ma foi, non.

LA DANSEUSE.

Je compte sur cela... Allons (*Elle se met à danser*) & ce pas-là, j'ai bien de la peine à lui donner de la précision; mais encore quelques-unes de vos leçons, & j'en viendrai à bout, n'est-ce pas, Monsieur.

LE MARQUIS.

Eh! oui, Mademoiſelle: vous venez à bout de tout ce que vous voulez.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LA DANSEUSE, M. VAN MER.

LA DANSEUSE, *à M. Van Mer.*

AH! vous voilà, Monſieur Van Mer, tant mieux. Vous me trouvez en exercice. La danſe vous plaît, & vous m'allez voir répéter une entrée, que je dois exécuter un de ces jours.

M. VAN MER.

Monſieur eſt donc de danſe? Joli talent que le danſe, ſur-tout en France: branche de commerce qui n'a pas encore pouſſé dans notre pays.

LA DANSEUSE.

Eh bien! M. Van Mer, quand vous y retournerez, vous devriez tranſporter, dans votre vaiſſeau, une recrue de Danſeurs & de Danſeuſes, peut être y feriez-vous votre compte.

M. VAN MER.

En Hollande! des Danſeurs & des Danſeuſes: je ferois un pacotille de tous vos meilleurs, que je n'en tirerois pas le fret.

LE MARQUIS.

En ce cas-là, Monsieur, je ne m'offrirai pas pour être du voyage.

M. VAN MER.

Je le conseille bien fort, Monsieur. Paris il est un Pérou pour le musique & le danse; mais chez nous, gens singuliers tout-à-fait, les hommes ils se contentent de marcher; & ils sont si hornés, qu'ils n'ont d'autres maîtres à cela que la nature.

LA DANSEUSE.

Aussi, vous m'avouerez qu'ils marchent bien lourdement.

M. VAN MER.

Je conviens; mais il sont moins de faux pas. Que voulez-vous, tous l'homme ne peuvent pas être François. Et, Monsieur, avez vous la carosse?

LE MARQUIS.

Pas encore, Monsieur.

M. VAN MER.

Oh! vat mal cela. Votre pavé est beaucoup dur, & les rues ils sont crotées encore plus que beaucoup; mais vous êtes jeune, la carosse il viendra.

LE MARQUIS.

Je ne suis point intéressé: je fais mes écolie-

res par goût, plus que pour de l'argent; il me suffit que je trouve d'heureuses dispositions, on me donne ce que l'on veut.

M. VAN MER.

Eh bien! vat mal encore; dans ce pays, comme par tout les pays autres, l'argent il attire l'argent. La carosse, Monsieur, la carosse: sans cela, un Maître de Danser il n'est qu'un petit marchand de cabrioles.

LE MARQUIS.

Allons, Monsieur, je suivrai vos avis; & je vais me commander la carrosse en sortant d'ici.

M. VAN MER.

Bien cela. On le paie à crédit pour commencement, & puis tout il réussit. Oh! je m'étudie le pays de Paris: beaucoup d'étalage, beaucoup de la hardiesse, & puis tout il va bien avec le tems. Eh bien! continuez donc le leçon, je n'en ai point de la fatigue. Mademoiselle elle est beaucoup forte pour son âge: elle fait des tourbillons dans le danse, comme un véritable vent d'ouest. N'en êtes vous pas beaucoup déja content?

LE MARQUIS.

Ah! Monsieur, il y a certaines choses que je voudrois obtenir d'elle; mais j'ai bien de la peine: j'espere pourtant y parvenir.

M. VAN MER.

Allons, courage, Mademoiselle, point perdre de tems: il va vîte si fort.

LA DANSEUSE.

Non: je crains que cela ne vous ennuie.

M. VAN MER.

Moi! ennui, point du tout. Je vais à la bourse; & je vous voir danser pendant tout mon chemins: puis je reviens vous en faire le compliment, pour vous faire preuve que je me conforme à la Françoise.

LA DANSEUSE.

Eh bien! soit. Je vous attends pour dîner, à deux heures.

M. VAN MER.

A deux heures. Je ne sais pas si mon estomac aura de la faim à cette heure. Comme c'est lui qui se charge de la besoigne pour tout le reste de mon individu, je le laissé le maître de me demander quand il veut, & nous nous trouvons bons de cet accord-là; & puis la santé il va bien. Vous: point du tout m'attendre. Je vous laisse le bon jour. Allez, Monsieur, votre train: donnez le leçon; mais, sur-tout, la carrosse, Monsieur, la carrosse.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LA DANSEUSE.

LE MARQUIS.

Le drôle d'original!

LA DANSEUSE.

Eh bien! croyez-vous que cet homme-là ſoit fort amuſant?

LE MARQUIS.

Non; mais il eſt eſſentiel, & en état, en peu de tems, de vous faire votre fortune, ſans gêner la ſienne. Cela ne vaut-il pas bien tous ces petits propos découſus, toutes ces proteſtations bannales, dont vous autres Princeſſes vous vous laiſſez étourdir la tête? Croyez-moi: vous êtes jeune, penſez ſolidement de bonne heure; & ſi vous avez de la délicateſſe dans votre choix, & des préférences dans votre volonté & dans vos deſirs, acquérez d'abord de quoi vous y livrer, ſans perdre le fruit de vos belles années, comme tant d'autres qui n'en ont bientôt que d'inutiles regrets.

LA DANSEUSE.

Comment, mon cher Marquis, vous pré-

chez le mieux du monde: voilà bien le ton d'un homme qui se prépare à s'enterrer sous le poids d'un triste mariage; mais savez-vous ce qui arrive en suivant vos conseils: on passe ses beaux jours tristement; on vieillit bien plus vîte, & on meurt souvent sans avoir eu le plaisir de vivre. Quelle duperie!

LE MARQUIS.

Tout cela est bon pour le Discours. Moi: je vous dis qu'en suivant mes conseils, vous vous procurerez les moyens d'avoir l'esprit plus tranquille toute votre vie, qui est souvent plus longue qu'on ne veut, quand on ne réfléchit pas de bonne heure.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LA DANSEUSE, LE CHEVALIER.

LA DANSEUSE.

AH! voilà le Chevalier des Accords. Arrivez donc, Chevalier, pour faire diversion à la triste morale dont le Marquis m'assomme : il ne faut pas moins que votre gaieté pour me rendre la mienne.

LE CHEVALIER.

Comment! le malheureux Marquis va se marier, & vous voulez qu'il soit gai : il n'y a pas de justice à cela.

LA DANSEUSE.

Pourquoi donc? Le mariage n'est point maintenant un lien sans ressource pour sa gaieté, surtout chez vous, Messieurs. L'aisance qui regne dans nos mœurs laisse aux maris tous les moyens de jouir agréablement de la vie ; vous le savez, comme moi : il en sera quitte pour faire un enfant ou deux à sa femme ; après cela, elle nous le rendra, & elle ne sera plus elle-même qu'un meuble de société qu'il représentera dans sa maison, pour lui laisser plus de liberté qu'il n'en avoit étant garçon. N'est-ce pas-là l'usage?

LE CHEVALIER.

Vous y êtes. Oui, ma foi, on a tant fait, que le mariage n'a plus rien de gênant, rien qui doive effrayer. Sans cela, je crois qu'on y auroit renoncé tout-à-fait; mais on a trouvé qu'il valoit mieux en relâcher les chaînes, que de les anéantir. Et moi, qui vous parle, j'ai maintenant si bonne idée de la façon dont on traite ce lien, que malgré l'amour que j'ai toujours eu pour la liberté, je m'y livrerois sans répugnance si l'occasion s'en présentoit.

LA DANSEUSE.

Oh! par exemple, je voudrois voir le Chevalier marié: je crois qu'il seroit un fort plaisant mari.

LE CHEVALIER.

Je dirai, de même, que M. Guillaume dit qu'il gouverneroit un Royaume, *tout comme un autre*. Eh bien! ma Déesse, allez vous mettre vos diamans aujourd'hui?

LA DANSEUSE *en se coëffant.*

Oh! mon Dieu, non: le Marquis ne veut pas.

(Ici le Marquis prend l'écrain sur la toilette; l'ouvre & l'examine pendant le reste de la scène.)

LE CHEVALIER.

Comment! il ne veut pas. Et quel droit a-t-il sur cela?

LA DANSEUSE.

Le droit d'avis, le droit que l'amitié lui donne encore sur moi.

LE CHEVALIER.

Quoi! vraiment, Marquis, tu n'as pas d'autres droits sur ces diamans-là?

LE MARQUIS.

Non, assurément: je te l'ai déja dit.

LE CHEVALIER.

En ce cas, j'ai donc gagné ma gageure.

LA DANSEUSE.

Comment, votre gageure?

LE CHEVALIER.

Oui: je viens de voir la petite Dorcevale, votre voisine: elle est votre grande amie, à ce qu'il paroît, Mademoiselle.

LA DANSEUSE.

Il est vrai, je l'aime beaucoup: c'est une bonne petite enfant; un peu folle, mais elle m'amuse...

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

Eh bien! venons-en donc à ta gageure... Je suis curieux de la savoir.

LE CHEVALIER *à la Danseuse.*

Eh bien! chez Mademoiselle Dorcevale, le Baron d'Aulnay est venu: on a parlé de vos dis-

mans. Après beaucoup de plaiſanteries aſſez mauvaiſes, on a agité la queſtion de ſavoir qui vous les avoit donnés. Le Baron a voulu gager dix louis que c'étoit toi, Marquis: j'ai parié contre. Nous avons mis les enjeux entre les mains de la Demoiſelle Dorcevale; & je ſuis venu ici m'aſſurer de vous-même de ce qui en eſt au vrai. A quoi dois-je m'en tenir, ai-je perdu ou gagné?

LA DANSEUSE.

Allez, vous avez gagné, Chevalier; ſoyez-en ſûr. Ce ſont des diamans qu'une de mes amies m'a confiés pour les lui vendre: elle ne veut pas être connue, voilà tout; ainſi ſi vous trouvez quelqu'occaſion....

LE CHEVALIER.

(A part.) La petite fourbe! *(Haut.)* Mais, oui, cela peut ſe trouver. Sans aller plus loin: toi, Marquis, que ne les achetes-tu pour ta femme: il lui en faut.

LE MARQUIS.

Oh! ma foi, je n'en ſuis pas encore-là.

LE CHEVALIER.

Tu as tort, je t'aſſure: crois-moi, prends-les, tu en auras meilleur compte que de tous autres...

LA DANSEUSE.

Moi: je ne crois pas, car ils ſont fort chers.

LE CHEVALIER.

En vérité, mes enfans, vous êtes deux êtres bien dissimulés, pour un ami commun: j'en suis piqué.

LE MARQUIS.

Comment? que veux-tu dire?

LE CHEVALIER.

Allez, je sais tout; & bien m'en a pris de n'avoir pas gagé les dix louis, car vous dites que j'aurois gagné, & moi je sais que j'aurois perdu. C'est toi, Marquis, qui a donné les diamans à Mademoiselle: cela n'est même plus un secret; j'en suis fâché pour toi. Mais, Mademoiselle, vous avez mis cette petite folle de Dorcevale dans votre confidence; & votre secret est éventé, je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Quoi! la petite Dorcevale dit que c'est moi...

LA DANSEUSE.

Bon: ne voyez-vous pas, Marquis, que c'est une tournure du Chevalier, pour savoir ce qu'il soupçonne, & ce qui n'est pas: il a, comme cela, de petites finesses qui sont si aisées à deviner, qu'en vérité, il ne devroit pas seulement prendre la peine de les employer.

LE CHEVALIER, *à la Danseuse.*

Ah! de petites finesses. Vous tirez sur moi,

prenez y garde; & ménagez plutôt quelqu'un qui a des preuves convaincantes que c'est le Marquis à la générosité duquel vous devez les diamans; & Dorcevale, qui dit elle-même le savoir de vous, en est assez croyable.

LA DANSEUSE.

La belle preuve! Elle enrage, au contraire, de ne pas savoir ce qui en est: elle a pris, sous son bonnet, tout ce qu'elle vous a pu dire sur cela; & vous, bonnement, vous donnez là-dedans comme un écolier. En vérité, Chevalier, je ne vous reconnois pas-là.

LE MARQUIS.

Tu as, comme cela, des envies de tout savoir, Chevalier, qui te compromettent. Tu t'intrigues; tu fais parler les uns, tu fais agir les autres, & tu dégéneres en vraie femmelette. Est-ce-là le caractere d'un galant homme?

LE CHEVALIER.

Et toi, aussi, tu veux me ridiculiser. Oh bien! puisque vous m'y forcez tous deux, je vais employer mes derniers moyens pour me justifier.

LA DANSEUSE.

Oh! voyons donc ces moyens: ils seront, je crois, comiques.

LE CHEVALIER.

Non, Mademoiselle, pas tant que vous le,

maginez, ou ce sera du comique larmoyant. Ma qualité de galant homme est compromise; mais voilà de quoi lui rendre tout son lustre. Tiens, Marquis: lis. *(Il lui donne une Lettre ouverte.)*

LA DANSEUSE, *se retourne sur sa chaise.*

Qu'est-ce que c'est?

LE CHEVALIER.

Une Lettre de vous, Mademoiselle, écrite à la petite Dorcevale.

LA DANSEUSE, *se levè avec colere.*

Une Lettre de moi! Quoi! la malheureuse auroit eu l'indiscrétion....

LE CHEVALIER.

C'est une petite gentillesse, apparemment, qu'elle a imaginée pour vous brouiller avec le Marquis; car elle m'a confié cette Lettre sans nulle difficulté, & même m'a permis de la lui montrer, ce que je n'aurois pas fait, si vous ne m'y aviez forcé.

LE MARQUIS *lit malgré tout ce que la Danseuse fait pour l'en empêcher.*

„Qu'on a de peine à tirer des diamans de „certaines gens, ma chere petite. Mon Our„sin de Hollande ne veut point m'en donner; „mais mon Amilcar François en a fait la dépen„se pour lui. A ce prix, il a conservé ses petites

„entrées chez moi, & j'en ſuis charmée; car, „outre la paſſion que j'avois d'avoir des dia- „mans, c'eſt un bon enfant, que j'aime tou- „jours, comme Henri IV aimoit le brave „Crillon, à tort & à travers. *Motus* ſur ce- „la, je t'en prie. Que les hommes ſont drô- „les! Je t'embraſſe.“

Le Marquis.

Mademoiſelle, d'après cette lettre & nos conventions, je crois que je ſuis en droit de remettre ces diamans-là dans ma poche, & de les rendre au Marchand. Ce procédé n'eſt pas généreux, je le ſens; mais votre lettre m'autoriſe, & je la garde pour ma juſtification.

La Danseuse *ſe jette ſur lui.*

Ah! Monſieur, rendez-moi ma Letttre, je vous prie. *(Elle veut l'arracher; le Marquis ſe défend de bout. Elle lui ſaute au bras que le Mar-qui tient en l'air: ils ſe débattent fortement...)*

SCENE IX.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA DANSEUSE, M. VAN MER.

M. VAN MER.

Eh bien, Mademoiselle, est cela le leçon de danse? C'est un pas de nouvelle Allemande, apparemment; la figure en est drôle, mais drôle fort.

LE CHEVALIER *à part.*

Ma foi, les Puissances vont disputer leurs intérêts : ceci n'est plus de mon district. Laissons-les se débattre à leur aise, & faisons une honnête retraite.

(Il sort.)

SCENE X.

ET DERNIERE.

M. VAN MER, LA DANSEUSE, LE MARQUIS.

LA DANSEUSE *à M. Van Mer, d'un air embarrassé.*

Oh! Monsieur, c'est une petite explication au sujet d'une lettre d'une de mes amies, à qui

qui Monsieur donne aussi des leçons... Nous plaisantions: il ne veut pas me la rendre; voilà tout.

M. VAN MER.

Oh! nani, que nani, ce n'est pas tout. Je sais... je sais le tout. Mon Laquais il a bu avec le vôtre, M. le Marquis, & il m'a appris beaucoup plus que tout... Mademoiselle, je venois vous apporter votre quartier en avance, & encore de certaines choses autres; mais continuez le leçon avec M. le Marquis, je ne veux plus vous être à importunité. Que deviendroit-il un pauvre Hollandois auprès de vous, si vous avez un Maître à Danse de cette qualité! Je serois le moins qu'un Maître d'Hôtel... Ainsi, Mademoiselle, je vous laisse le bon jour: continuez le leçon tout à votre aise.

LE MARQUIS.

Non, Monsieur, je profite de celle que vous me donnez; & je renonce pour la vie à une pareille écoliere: vous & moi nous n'en ferions jamais rien de bon. Adieu, Mademoiselle, je vous laisse le bon jour.

(Ils sortent tous deux.)

LA DANSEUSE *seule.*

Quoi! l'un & l'autre dans le même moment...

Quel jeu du hasard!.. Je suis furieuse.... Aussi je le mérite bien: cela m'apprendra à vivre. Les vilains hommes! quelqu'un paiera pour eux qui ne s'y attend pas. Je vais faire un beau tapage chez cette petite coquine de Dorcevale: c'est elle qui me met ce qu'on appelle....

Fin de la sixieme Piéce.

LE CÉLIBATAIRE DÉTROMPÉ,

COMÉDIE EN TROIS ACTES

EN PROSE.

ACTEURS.

Monſieur DORIVAL, Célibataire, âgé de 50 ans.

Madame DE CLINVILLE, veuve, encore jeune.

Monſieur DE CLINVILLE, Fils de Madame Clinville.

LUCELLE, Niéce de M. Dorival.

Madame DUBOIS, Femme de confiance de M. Dorival pour la conduite de ſa maiſon.

Monſieur RENARDET, Homme d'affaires de M. Dorival.

Madame DES ARIETTES, fameuſe Muſicienne.

UN LAQUAIS de M. Dorival.

La Scène eſt à Paris dans une Maiſon commune à M. Dorival & à Madame de Clinville; l'action commence à quatre heures après midi.

LE CÉLIBATAIRE DÉTROMPÉ,

COMÉDIE EN TROIS ACTES

EN PROSE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME DU BOIS, M. RENARDET.

MONSIEUR RENARDET.

EH! qu'y a-t-il donc, Madame du Bois, vous me paroiſſez bien agitée?

MADAME DU BOIS.

Ce n'eſt pas, ſans raiſon, M. Renardet: il

faut que je quitte M. Dorival, & la conduite de sa maison, que je mene depuis quinze ans, si cela continue.

M. RENARDET.

Bon, voilà qui est singulier ; & moi, moi qui suis son homme d'affaires depuis dix ans vienne la S. Martin, je lui remets ma place dès aujourd'hui, que cela continue ou non.

MADAME DU BOIS.

Comment? vous ne m'en avez rien dit encore ; & quel est votre motif pour prendre votre parti si vite? Je vous dirai le mien. Allons, parlez-moi sincérement : vous savez que jusqu'ici nous avons eu une certaine confiance l'un pour l'autre qui ne nous a pas nui.

M. RENARDET.

Parlons bas. . . Ecoutez. . . Il n'y a qu'un mot : il est ruiné.

MADAME DU BOIS.

Comment, ruiné?

M. RENARDET.

Le mot est, peut-être, un peu commun ; mais je sais à livres, sols & deniers, que de trente mille livres de rente qu'il avoit, quand j'ai pris l'administration de son bien, il en a au plus deux mille écus de reste : rapportez-vous-en à moi.

MADAME DU BOIS.

Deux mille écus de reste! Le sait-il, s'en doute-t-il?

M. RENARDET.

Non; mais ses Créanciers lui apprendront, quand je n'y serai plus pour parer leurs persécutions & recevoir leurs visites.

MADAME DU BOIS.

Ne craignez-vous pas qu'il ne s'en prenne à vous... Vous passez pour être fort à votre aise, Monsieur Renardet.

M. RENARDET.

Pas tant que vous, Madame du Bois; mais cinq ans de service de plus.... & puis... vous avez été jolie, vous l'êtes encore; & près d'un garçon, cela n'a jamais été un obstacle à la petite fortune qu'on y peut faire.

MADAME DU BOIS.

Point de méchanceté, je vous prie: si j'ai amassé quelque bien, c'est le fruit de mon affection & de mon travail.

M. RENARDET.

Sans doute, sans doute: je ne prétends pas dire autre chose.

MADAME DU BOIS.

Soit; vous, n'avez-vous rien à vous reprocher?

M. RENARDET.

Non. Oh! rien. Eſt-ce qu'un Intendant peut empêcher ſon Maître de ſe ruiner quand il le veut? Et quand il eſt ruiné une bonne fois, il ne peut pas dire, comme vous, qu'il le quittera ſi cela continue: auſſi je prends mon parti.

MADAME DU BOIS.

Oh! bien, je ſuis plus humaine; & s'il veut me faire raiſon du ton que ſa jeune Niéce prend ici depuis qu'elle a atteint cet âge qu'on dit raiſonnable, qu'elle veut ſe mêler de tout, je reſterai avec M. Dorival, malgré ſon infortune, juſqu'à ſa mort.

M. RENARDET.

Vous êtes tenace, Madame du Bois; mais, moi j'ai de fortes raiſons de diſpoſer ma retraite. Le jeune Clinville, que M. Dorival a élevé à apprendre les affaires chez les Procureurs & chez les Notaires, revient de la tournée qu'il l'a envoyé faire dans ſes terres, comme vous ſavez.

MADAME DU BOIS.

J'entends, il aura trouvé tout en ſi mauvais ordre, qu'il eſt prudent à vous de vous faire juſtice vous-même; mais, moi, plus affectionnée, j'ai un moyen de faire déguerpir la Niéce de la volonté même de ſon Oncle: mon petit

Cousin, qui a tout l'esprit du monde, m'en a fourni l'idée.

M. RENARDET.

Madame du Bois, restez ici tant qu'il vous plaira, vous en avez plus d'une raison; mais je n'ai que ma probité qui parle pour moi, & je ne m'y fie pas. On peut, comme vous dites fort bien, m'attribuer les causes du désordre, quand je n'ai fait qu'obéir. Ma foi, je vais... Voici M. Dorival, il faut rompre la glace.

MADAME DU BOIS.

Et moi, battre le fer pendant qu'il est chaud.

SCENE II.

M. DORIVAL, MADAME DU BOIS, M. RENARDET.

MONSIEUR DORIVAL.

EH bien! mes enfans, qu'est-ce que c'est? Je suis bien aise de vous trouver tous les deux. Avez vous projetté de me chagriner, en voulant me quitter l'un & l'autre? M. Renardet, mes affaires sont un peu derangées. Je le sais: c'est ma faute. J'ai été trop grand train jusqu'à présent; mais il y a du remede, & avec quelques années d'économie.... Je suis garçon, &

l'âge des passions est un peu passé, me laisserez-vous dans un embarras, dont vous seul pouvez me tirer?

M. RENARDET.

(*A part.*) Il ne sait pas tout son mal. (*Haut.*) Monsieur, je ne vous suis plus nécessaire, &...

M. DORIVAL.

Allons, vous n'y pensez pas; & vous, Madame du Bois, pour qui, sans reproche, j'ai eu assez d'égards pour en espérer quelque reconnoissance, avez-vous aussi perdu pour moi toute affection?

MADAME DU BOIS.

Non, Monsieur: je suis toujours la même; mais votre jeune Niéce, qui prend soin de votre maison maintenant, se croit déja assez habile pour la mener toute seule. Je ne serois plus que son humble servante; & après les bontés que vous avez eues pour moi, je ne vous réponds pas de pouvoir me faire à cela.

M. DORIVAL.

Allons: ma Niece est une bonne enfant, qui n'a point envie de vous faire de peine; d'ailleurs, songez qu'elle est ma Niéce...

MADAME DU BOIS.

Oui, Monsieur, & je lui rends justice. Elle est jolie: elle est jeune; & l'affection que vous

avez pour elle, mérite bien du retour. Une Niéce, comme elle, auprès d'un garçon qui a l'ame aussi bonne que vous l'avez, inspire aisément les sentimens qu'on a pour un enfant, la confiance d'une femme, & l'intérêt d'une bonne amie. Oh! vous ne pouviez pas mieux faire que de la prendre auprès de vous. Oui, Monsieur, vous ne pouviez pas mieux faire.

M. RENARDET.

Pour le jeune Clinville, que vous avez élévé dès l'enfance, il n'est point étonnant que vous vous en rapportiez à lui sur l'état de vos affaires. Vous connoissez sa Mere depuis si longtems: elle demeure dans votre maison. Toute mon affection peut-elle avoir assez de force pour contrebalancer des liens si doux? Non, Monsieur, je me rends justice, & vous deviens inutile.

M. DORIVAL.

Fort bien: je vous entends tous deux, c'est-à-dire, que vous ne voulez me quitter que par une certaine jalousie que vous avez, l'un contre le jeune Clinville, & l'autre contre Lucelle. Comme je n'attribue qu'à votre attachement poussé trop loin, la malignité de vos expressions, je veux bien vous les pardonner. N'allez point troubler par des tracasseries de ménage, la vie

agréable que je mene depuis si long-tems. Monsieur Renardet, je parlerai à Clinville.

M. RENARDET.

Inutilement, Monsieur : je suis sûr qu'à son retour, il vous dira de moi tout le mal possible.

M. DORIVAL.

Eh bien ! je n'en croirai rien : je vous le promets. Madame du Bois, je ferai une si bonne leçon à ma Niéce, qu'elle ne vous humiliera en rien, soyez-en certaine.

MADAME DU BOIS.

Non, Monsieur : jamais elle ne pourra me souffrir. Je le sens, & vous le verrez.

M. DORIVAL.

Oh ! la paix, la paix, & de la joie, vous savez que c'est ma vie. M. Renardet, tout ce qu'il faut pour notre Musique & notre Bal sera-t-il prêt ce soir ?

M. RENARDET.

Oui, Monsieur : il n'y a que l'argent qui manque.

M. DORIVAL.

Que l'argent ! quelle misere ! Eh bien ! tenez, en voilà. J'ai gagné deux cents louis hier : en voilà cinquante ; faites les choses honnêtement... Mais ne vous habituez pas à me faire fournir de l'argent comme cela, quand vous en manquez :

on diroit que c'est moi qui suis votre homme d'affaires... Allez, mes enfans, & soyons toujours bons amis.

MADAME DU BOIS.

(*A part.*) Soit ; mais il faudra dès aujourd'hui que la petite Niéce prenne son parti ou moi.

(*Elle sort.*)

M. RENARDET.

(*A part.*) Je vais toujours me préparer à faire une honnête retraite.

(*Il sort.*)

SCENE III

MONSIEUR DORIVAL *seul.*

COMME les hommes sont injustes & malins ; l'un soupçonne que Clinville, parceque je l'ai élevé ici dès l'enfance.... & que sa Mere.... enfin je ne sais pas jusqu'où vont ses idées : & l'autre s'imagine que j'ai de certaines vues sur ma Niéce. Voila le monde, voilà les nuages qu'il se plaît à répandre sur la vie d'un garçon dont il jalouse le bonheur. Oui, le bonheur ; car, est-il un état plus agréable ? Desiré par-tout, libre dans toutes ses volontés : elles seules lui font la loi ; tous les plaisirs volent au-devant

de lui ; & la ſphere de ſes chagrins n'étant bornée qu'à lui ſeul, eſt ſi étroite, qu'à peine a-t-il le tems de les ſentir. Oui, quoi qu'on en diſe, c'eſt, pour l'homme, l'état le plus heureux... Une femme... des enfans... Oh! grace au Ciel, j'ai tenu bon ; & je ſuis encore à l'abri de tous les déſagrémens & de tous les embarras preſqu'inſéparables du lien conjugal.

SCENE IV.

M. DORIVAL, MADAME DE CLINVILLE *qui a entendu les derniers mots.*

MADAME DE CLINVILLE.

Allons, Monſieur, courage : on prendroit mal ſon tems ſi l'on venoit vous parler mariage, à ce qu'il me paroît.

M. DORIVAL.

Ah! Madame, vous me trouvez dans un moment où je faiſois, comme on dit, contre fortune bon cœur : je ne ſuis jamais ſi gai, que quand j'ai quelque chagrin.

MADAME DE CLINVILLE.

J'entends, vous vous égayez vous-même, pour vous en tirer plus vite.

M. DORIVAL.

Voilà le fait.

MADAME DE CLINVILLE.

A vos paroles, je vois que votre état de garçon vous console aisément de tout.

M. DORIVAL.

Oui, Madame: j'en fais autant de cas, que vous de votre état de veuve; &, en vérité, tout bien examiné, je crois que notre sort n'est pas si malheureux, que bien des gens pourroient se le figurer.

MADAME DE CLINVILLE.

Hélas! je suis devenue veuve si jeune, comme vous savez, qu'à peine ai-je pu m'appercevoir de la perte de ma liberté. Je n'en sens pas moins pourtant le plaisir d'en jouir, surtout depuis que la fortune est venue embellir cette jouissance.

M. DORIVAL.

Vous êtes donc contente de la succession?

MADAME DE CLINVILLE.

Elle me satisferoit au-delà de mes desirs, s'il n'avoit pas fallu qu'il m'en coûtât un oncle que j'aimois: c'est une perte que je sentirai toujours.

M. DORIVAL.

Je reconnois bien-là l'honnêteté de votre ame; mais laissons ce propos, votre deuil est fini, &

le tems eſt un grand maître. Dites-moi, cette Madame des Ariettes, que vous m'avez promiſe pour notre concert de ce ſoir, l'aurons-nous?

MADAME DE CLINVILLE.

Sûrement; & elle vous fera plaiſir: elle ſait les plus jolis airs.... &, pour ſe perfectionner dans l'art de chanter, votre Niéce ne peut pas être en meilleure main.

M. DORIVAL.

Je connois ſes talents. Je l'ai ſouvent entendue en fort bonne & nombreuſe compagnie: elle a fait une fortune ſinguliere... Que je ſerois fâché, Madame, ſi mon cher Clinville, votre Fils, n'arrivoit pas aſſez à tems pour être à mon bal....

MADAME DE CLINVILLE.

Vous ſavez, tout jeune qu'il eſt, combien il eſt exact. Il nous a écrit qu'il arrivera ici ſur les ſix heures: il n'en eſt que cinq; ainſi je ſuis ſûre qu'il n'eſt pas loin.

M. DORIVAL.

Oui, oui, il eſt exact, cela me raſſure. Quel heureux ſujet vous avez-là, Madame! Sentez-vous le bonheur d'avoir un tel Fils, ſur-tout dans un tems où les jeunes gens ſont ſi jeunes?

MADAME DE CLINVILLE.

S'il a quelques bonnes qualités, c'eſt à vous

à

à qui il les doit. Les soins que vous avez pris de son éducation depuis sa plus tendre enfance jusqu'à présent, ont eu toute la vivacité de l'amour paternel.

M. DORIVAL.

L'heureux naturel de votre Fils m'a fait goûter tous les plaisirs de ce sentiment, à m'y méprendre. Aussi croiriez-vous que certaines gens de ma maison soupçonnent que j'ai des raisons d'avoir pour lui plus que de l'amitié; le monde est si disposé à prendre les choses du mauvais côté.

MADAME DE CLINVILLE.

Ces gens-là ne savent pas que je ne vous ai connu que trois ans après sa naissance; & qu'alors j'étois confinée dans une triste Province.

M. DORIVAL.

Ils oublient ce qu'ils veulent; mais cela me fait penser que je pourrois avoir un Fils bien plus âgé que le vôtre.

MADAME DE CLINVILLE.

Bon. Quelle idée! Les années sont elles quelque chose de plus ou de moins auprès de l'aversion que vous avez toujours eue pour le mariage? Il est vrai que vous avez prouvé, par votre tendresse pour mon Fils, combien vous étiez fait pour être bon pere, & sans doute bon mari.

Avouez que c'eſt bien dommage qu'un cœur comme le vôtre, ouvert à tous les ſentimens de l'humanité, ſe ſoit fait un plaiſir d'en étouffer les plus vifs & les plus reſpectables, dans le néant d'un triſte célibat.

M. Dorival.

Cela peut-être ; mais j'ai ſuivi mon penchant. Une paſſion déterminée pour ma liberté, un goût décidé pour les Belles-Lettres, un amour aſſez vif pour le monde, tout cela m'a ſubjugué & me poſſéde encore, malgré les belles qualités que vous me trouvez.

Madame de Clinville.

Vous méritez cette juſtice... Clinville, mon Fils, vous doit plus que la vie ; & moi, peut-être, plus que l'amitié : vous nous avez rendu tant de ſervices dans le cruel état où mon mari, votre ami intime, a laiſſé la fortune du Fils & celle de la Mere ; & quand je penſe que le moment approche où il faut que nous vous quitions...

M. Dorival.

N'en parlons pas, je vous prie : je ne ſaurois y penſer ſans une peine...

SCENE V.

M. DORIVAL, MADAME DE CLINVILLE, UN LAQUAIS.

M. DORIVAL *au Laquais.*

QU'EST-CE que c'est?

LE LAQUAIS.

Une Lettre, Monsieur, de la poste de Paris.

M. DORIVAL *prend la Lettre.*

C'est bon.

(Le Laquais sort.

SCENE VI.

M. DORIVAL, MADAME DE CLINVILLE.

M. DORIVAL *lit le-dessus de la Lettre.*

A *Monsieur, Monsieur Dorival;* elle est bien pour moi: *il veut la mettre dans sa poche.*

MADAME DE CLINVILLE.

Je vous en prie, voyez ce que c'est.

M. DORIVAL.

Vous le voulez.... *(Il décachete la Lettre.)* Ah! ah! il n'y a point de signature, ni de mot

d'avis : c'eſt de la Muſique. Ma foi, quoiqu'amateur, je n'en ſais pas une note : c'eſt peut-être quelqu'un qui m'envoie un morceau pour être exécuté à mon concert.

MADAME DE CLINVILLE.

Je ne ſuis pas plus habile que vous. Ah! Madame des Ariettes, ſi nous vous avions ici ? Mais nous aurons au moins le plaiſir d'en lire les paroles.

(Elle prend le papier.)

M. DORIVAL.

Eh bien! voyons.

MADAME DE CLINVILLE.

Ce ſont des couplets. *(Elle lit.)*

Au feu des yeux de Lycoris
Anacréon ranimoit ſon génie ;
A ſes voluptueux écrits
Cette Beauté donnoit la vie ;
D'une plume arrachée à l'aîle de l'Amour
Il peignoit les plaiſirs de l'âme ;
Ainſi Lucelle qui t'enflame
Te rend l'Anacréon du jour.

Il me paroît que ceci veut être méchant. Voulez-vous que je continue ?

M. DORIVAL.

Aſſurément, j'en ſuis même très curieux.

Madame de Clinville *lit.*

Sans lien, sans rivalité,
Tu vas jouir du printems de ta belle;
De ton Célibat la gaieté
N'aura rien à craindre avec elle.
Cette rose enlevée au Jardin de l'Amour,
Fera les plaisirs de ton ame;
Et ta Lucelle qui t'enflâme,
Te rend l'Anacréon du jour.

M. Dorival.

Quelle malice! Si j'étois moins connu de vous, Madame, quelle idée auriez-vous de moi?

Madame de Clinville.

Est-ce qu'une méchanceté anonyme peut jamais porter coup?... Ce sont les traits d'une ame basse, puisqu'elle se cache... Laissons cela; ces couplets vous affectent, je le vois...

M. Dorival.

Oh! voyons, voyons jusqu'à la fin... je vous en prie.

Madame de Clinville.

Soit. *(Elle lit.)*

Si de vos nœuds bien assortis
Lucine dérangeoit la fête,
En bon ami, je t'avertis
D'avoir une dot toute prête.
Plutus sait réparer les erreurs de l'Amour,
Ne crains ni critique ni blâme;
Et pour la Beauté qui t'enflâme,
Deviens l'Anacréon du jour.

M. DORIVAL.

Pauvre Lucelle... est-il possible que les hommes soient si méchants...., Vous le savez, Madame, cette enfant est orpheline, sans fortune: je la fais venir ici pour achever son éducation, & voilà ce que le monde en pense...

MADAME DE CLINVILLE.

Il ne faut pas prendre pour le monde un esprit malin qui a voulu vous inquiéter, & vous auriez tort de porter cela au sérieux.

M. DORIVAL.

Non, Madame, je n'aurois point tort. S'il n'étoit question que de moi, je me mettrois au-dessus de cette horreur... Mais ma Niéce, ma pauvre Niéce, n'a qua sa vertu pour tout bien; & je regarde cette méchanceté comme un avis salutaire; d'autres, sans doute, en penseroient autant sans le dire... Dès demain, dès ce soir, ma Niéce retournera au Couvent; d'ailleurs, vous lui serviez de mere ici.... Vous nous quittez; ainsi, je me tiens pour bien averti.... Tout est dit sur cela...

MADAME DE CLINVILLE.

Voulez-vous, Monsieur, que je vous parle vrai? Voilà ce que vous attire cet état que vous chérissez tant. Il vous a mis hors des mœurs de la nature: il vous a fait affranchir les liens les

plus respectables de la société; dès-lors, votre conduite devient suspecte à cette même société; ses soupçons s'étendent sur tout ce qui vous entoure. Voilà les fruits ordinaires du Célibat: ils doivent être bien amers pour une ame comme la vôtre.

M. DORIVAL.

Vous m'accablez, Madame, dans le moment où j'ai le plus besoin de consolation.

SCENE VII.

M. DORIVAL, MADAME DE CLINVILLE, LUCELLE.

LUCELLE.

AH! mon cher Oncle. Madame, que je vous apprenne une bonne nouvelle... Je suis rentrée en grace dans l'esprit de Madame du Bois...

M. DORIVAL.

Comment?

LUCELLE.

Vous savez, mon Oncle, que vous m'avez ordonné d'avoir certaine inspection sur l'intérieur de votre maison...

M. DORIVAL.

Oui. Eh bien!

LUCELLE.

J'ai trouvé tout dans un certain désordre, qui lui a donné, comme vous savez, beaucoup d'humeur contre moi...

M. DORIVAL.

Je sais cela. Après...

LUCELLE.

Nous sommes à présent les meilleures amis du monde: elle ne sait quelle caresse me faire; & vous aurez la paix que vous aimez tant. Mon Oncle, c'est la meilleure personne...

M. DORIVAL.

Tant mieux, ma chere enfant; mais, pour la bonne nouvelle que tu m'apportes-là, je vais t'en annoncer une qui te chagrinera; j'en suis fâché...

LUCELLE.

Quoi donc? mon cher Oncle.

M. DORIVAL.

C'est qu'il faut retourner au Couvent dès ce soir.

LUCELLE.

Au Couvent, dès ce soir... Quoi! vous m'avez tant promis... moi qui vous aime tant... Ah! mon Oncle, mon cher petit Oncle... ne m'aimez-vous donc plus?.. Votre chere Lucelle

a-t-elle eu, ſans le vouloir, le malheur de vous déplaire ?

M. Dorival *attendri.*

Non, ma Niéce : je t'aime toujours, & c'eſt par la plus tendre amitié pour toi, que je te fais prendre ce parti. Le monde, que tu ne connois pas encore, nous juge ſi mal, qu'il nous fait un crime d'être enſemble ; ce qui eſt bon naturel, tendreſſe reſpectueuſe, vertu enfin, tout cela paſſeroit... Je ne ſaurois parler.

Lucelle.

Ah! mon cher Oncle, eſt-il poſſible ? Ah ! Madame, parlez pour moi.

M. Dorival.

Compte que je ſens pour toi dans mon cœur tout ce que Madame pourroit me dire ; mais pour ton propre bien, il faut, mon enfant, que j'exige de toi ce ſacrifice, & que je me l'ordonne à moi-même. Prends fermement ta réſolution, car la mienne eſt priſe. Je te laiſſe y penſer ; & j'eſpere, attendu tous mes embarras, que Madame voudra bien te conduire...

(Il ſort.)

SCENE VIII.

MADAME DE CLINVILLE, LUCELLE.

MADAME DE CLINVILLE.

NE vous chagrinez point, ma chere amie : je ſais d'où vient l'orage ; mais j'eſpere trouver les moyens de le diſſiper, & je vais ne rien épargner pour cela. Venez dans un moment me rejoindre dans mon appartement.

LUCELLE.

Ah ! Madame, vos bontés, vos ſoins ſeront inutiles ; mon Oncle vient de parler ſi poſitivement...

MADAME DE CLINVILLE.

Un peu de patience, vous dis-je, & laiſſez-moi faire...

(Elle ſort.)

SCENE IX.

LUCELLE *ſeule.*

RETOURNER au Couvent dès ce ſoir..... Oh ! mon cher Clinville, quand tu apprendras, à ton retour, que nous ſommes ſéparés, peut-être, pour jamais... Non, tes traits, ton image me ſuivront par tout... & mon cœur...

SCENE X.

LUCELLE, M. DE CLINVILLE *en bottes molles & en habit de voyage.*

M. de Clinville.

Ah! Lucelle, quel bonheur! La premiere personne que je vois à mon retour: c'est vous, c'est ma chere Lucelle.

Lucelle.

Hélas! Clinville, c'est de vous aussi dont s'entretenoit ma pensée: j'y joignois mon chagrin qui, sans doute, va devenir le vôtre...

M. de Clinville.

Vous m'effrayez! Que vous est-il donc arrivé?

Lucelle.

On me fait rentrer au Couvent dès ce soir. Mon Oncle vient de me l'annoncer: Madame votre Mere espere le faire revenir de cette idée; mais je ne m'en flatte pas.

M. de Clinville.

On vous remet au Couvent? Ma chere Lucelle, si vous m'aimez encore, de grace ne vous en affligez pas; & si c'est-là tout votre chagrin, pardonnez, mais mon amour m'en fait le plus grand plaisir.

LUCELLE.

Comment! on nous ſépare: vous m'aimez, vous ne me verrez plus, & vous pouvez... Ah! pauvre Lucelle, eſt-ce ainſi que tu aimes!....

M. DE CLINVILLE.

Ne me condamnez pas ſans m'entendre. Ma Mere m'a écrit qu'auſſi-tôt mon retour ici, il faut que j'aille en Province occuper quelque tems une Charge conſidérable, qui ſe trouve dans la ſucceſſion de mon Oncle.

LUCELLE.

Eh bien?

M. DE CLINVILLE.

Eh bien! Lucelle, je ſerai éloigné de vous. Vous êtes belle: vous charmez tous les yeux. Pendant mon abſence, on cherchera à vous plaire, à m'enlever votre cœur; votre Oncle, peut-être, voudra diſpoſer de votre main en faveur d'un rival, avec d'autant plus de raiſon, qu'il ignore notre amour. Ma Mere, qui n'en eſt point prévenue, ne pourra parler pour moi. Toutes ces inquiétudes ceſſent, ſi l'on vous fait prendre le parti du Couvent. Pardonnez ſi je ſacrifie quelque tems votre liberté à mes craintes: ce ſentiment n'eſt pas délicat. Je l'avoue; mais je ne vois, je ne ſens que mon amour.

LUCELLE.

Je vous le pardonne, en faveur de ce même ſentiment qui m'eſt auſſi cher qu'à vous... Mais moi? n'aurai-je pas tout à craindre; & tous les dangers de l'abſence qui me menacent...

M. DE CLINVILLE.

L'abſence eſt un malheur ſans doute; mais pour deux cœurs auſſi ſinceres, auſſi fortement épris que les nôtres, elle peut avoir ſes charmes; elle eſt l'épreuve de la tendreſſe; c'eſt un nuage que l'amour ſait déployer quelquefois pour en former un plus beau jour. Deux vrais Amans que l'on ſépare, n'ont-ils pas la reſſource de penſer l'un à l'autre? Oui, la penſée répare leurs maux, ou du moins les ſoulage: toutes les fois que l'un des deux eſt ſeul, ils ſont toujours enſemble.

LUCELLE.

Je n'aurois pas cru que vous euſſiez pu me perſuader que le Couvent fût agréable. Oui, Clinville, ce triſte azile ſera pour moi celui du bonheur, dès que je ſerai ſûre d'y conſerver des ſentimens qui me ſeront toujours chers.

M. DE CLINVILLE.

Pour moi, ma chere Lucelle, le monde où je reſte ſéparé de vous, ne ſera qu'un deſert, juſqu'à ce que nous puiſſions l'habiter enſemble.

Allons trouver ma Mere : je vais rendre compte à votre Oncle de toutes les affaires qu'il a bien voulu me confier ; j'ai de triſtes nouvelles à lui apprendre.

LUCELLE.

Comment ?

M. DE CLINVILLE.

Ne forcez pas ma diſcrétion ſur cela ; mais point d'inquiétude tout pourra ſe réparer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MADAME DU BOIS *seule.*

VOILA ici de furieuses révolutions en peu de tems. Un Maître dont la fortune est en désordre, un homme d'affaires renvoyé, une Niéce mise au Couvent, Madame de Clinville & son Fils, qui partent demain pour la Province. Fort bien.... me voilà enfin restée seule auprès de M. Dorival: tant mieux. Il va être obligé de réformer son train & sa dépense: j'en aurai moins d'embarras, & j'en tirerai encore parti. Je savois bien que mes couplets anonymes me débarrasseroient de la petite Niéce. Le bon Oncle est bien loin de m'en soupçonner, car j'ai été jusqu'à lui demander grâce pour elle. Ma foi, à présent, me voilà maîtresse ici autant que je puis l'être.

SCENE II.

MADAME DU BOIS, M. DE CLINVILLE.

M. DE CLINVILLE.

CETTE femme-ci, mériteroit bien le sort qu'on vient de faire à M. Renardet. (*Haut*) Eh bien! Madame du Bois, voilà du changement ici.

MADAME DU BOIS.

Oui, Monsieur; & c'est à quoi je réfléchissois.

M. DE CLINVILLE.

Ah! vous y réfléchissiez. Et.... à quoi tendoient vos réflexions? Peut-on vous le demander, sans être indiscret? J'ai bien peur que non

MADAME DU BOIS.

Pourquoi? Je suis franche, vous le savez; & l'affection que j'ai toujours eue pour Monsieur Dorival....

M. DE CLINVILLE.

Fait que vous l'avez déterminé à renvoyer sa Niéce au Couvent.

MADAME DU BOIS.

Quelle injustice de penser que j'en sois la cause! Demandez-lui plutôt si je n'ai pas employé tout le crédit que quinze ans de service m'ont

pu

pu donner sur son esprit pour l'en empêcher; mais il le veut: il est le maître.

M. DE CLINVILLE.

S'il ne l'est pas, il devroit l'être; & s'il en croyoit d'honnêtes gens qui l'aiment... Madame du Bois.... vous êtes bien adroite; mais on pourra vous démasquer, aussi-bien que son Monsieur Renardet vient de l'être... Vous êtes franche, dites-vous; ainsi vous méritez qu'on le soit avec vous, & je veux l'être. Lucelle vous offusquoit ici, éclairoit trop votre conduite; &, sourdement, vous avez manœuvré contre elle. Vous n'avez point craint de chagriner le plus honnête homme du monde, pour conserver l'empire que vous avez sur lui; mais on développera cette manœuvre, &....

MADAME DU BOIS.

Monsieur, ces menaces ne me vont point du tout. Je ne crains rien; & ma conduite est à l'abri de tous reproches comme de tous soupçons.

M. DE CLINVILLE.

Madame du Bois: vous avez fait mettre Lucelle au Couvent, j'en suis sûr sans savoir les moyens que vous avez employez... Vous êtes bien heureuse que je parte, sans cela...

MADAME DU BOIS.

Sans cela, sans cela.... on feroit, peut-être, bien de vous remettre au College, vous; car tous vos propos annoncent que vous êtes encore bien jeune. Mais pour ne les pas essuyer plus long-tems, je vous laisse la place; & suis, votre très humble servante.

(*Elle sort.*)

SCENE III

M. DE CLINVILLE *seul.*

PAUVRE Dorival, es-tu assez trompé, assez subjugué!

SCENE IV.

M. DE CLINVILLE, MADAME DE CLINVILLE.

MADAME DE CLINVILLE.

EH bien! mon Fils, à quoi en avez-vous laissé Dorival?

M. DE CLINVILLE.

A former un nouveau plan de conduite. Après lui avoir rendu compte du désordre où j'ai trou-

vé ses terres, des emprunts dont elles sont chargées, & des mauvaises monœuvres de son homme d'affaires, qu'il vient de renvoyer, il s'est disposé à réduire toute sa dépense; & cela avec une gaieté qui m'a surpris: il dit, qu'à quelque chose, le malheur est bon; qu'il va vivre plus tranquillement. Quand on n'a ni femme ni enfant, ajoute-t-il, peut-on s'inquiéter jamais? Enfin, son état de garçon le console de tout.

MADAME DE CLINVILLE.

Je suis fort aise qu'il prenne ainsi son parti: je souhaite que cela dure.

M. DE CLINVILLE.

Mais, ma Mere, avec l'opulence dont vous jouissez maintenant... vous savez toutes les obligations que nous lui avons.... Est-ce que dans sa situation nous ne devrions pas?...

MADAME DE CLINVILLE.

Je sais, mon Fils, ce que j'ai à faire, & j'espere que vous m'estimerez... Au reste, je suis charmée que ce sentiment de reconnoissance parle à votre cœur. Tout étoit commandé, demain, pour notre départ. Je le differe de quelques jours pour voir ce que ceci deviendra; mais je veux que Dorival ne le sache que demain: j'ai mes raisons.

M. DE CLINVILLE *soupire.*

Et Lucelle, vous venez donc de la conduire au Couvent ?

MADAME DE CLINVILLE.

Son Oncle le croit, comme il m'en a priée ; mais je ne me suis point pressée, & je la cache dans mon appartement, jusqu'à nouvel ordre : j'ai encore des raisons pour cela.

M. DE CLINVILLE *vivement.*

Ah ! ma Mere, je le vois, vous vous intéressez à Lucelle : vous l'aimez ; j'en suis enchanté.

MADAME DE CLINVILLE.

Elle le mérite ; mais vous me dites cela bien vivement ?

M. DE CLINVILLE.

Hélas ! pas encore comme je le sens... Si vous saviez... je n'ai pas jusqu'ici osé vous le dire... Ah ! ma Mere... *Il lui baise la main.*

MADAME DE CLINVILLE.

Eh bien ! mon Fils : parlez-moi.... je suis votre amie...

M. DE CLINVILLE.

Oui, vous l'êtes : je le sais, & je me reproche de vous avoir jusqu'ici fait un secret de l'état de mon cœur... Oui, j'adore Lucelle : j'ai lieu de croire qu'elle est sensible à mon amour ;

daignez voir notre attachement réciproque d'un œil maternel. Vous la connoissez : c'est le modele de la vertu, & le chef-d'œuvre de la beauté : elle est charmante ; mais le malheur qui la poursuit... sans fortune... sans espérance.... Ah ! ma Mere... le malheur l'embellit encore.

MADAME DE CLINVILLE.

Je suis fort aise que vous ne m'ayez pas gardé votre secret plus long-tems : j'avois peut d'être obligée de le deviner. Que ce secret en soit encore un pour son Oncle, jusqu'à ce que j'aie refléchi sur le parti que j'ai à prendre. Laissez agir ma tendresse ; & que votre cœur se fie entierement à elle. Allez donner les contre-ordres dont je vous ai parlé, mais sans que Dorival le sache, allez, mon Fils.

M. DE CLINVILLE.

Ah ! que je suis content... Je respire maintenant.

(*Il sort.*)

SCENE V.

MADAME DE CLINVILLE *seule.*

Et moi aussi. Son amour pour Lucelle est ce que je desirois. En faisant le bonheur de mon Fils, j'aurai la douce satisfaction de servir ma reconnoissance. Hélas! je dois trop à Dorival pour jamais pouvoir m'acquitter: aussi ce n'est point comme une dette, que je ressens tous ses bienfaits.

SCENE VI.

MADAME DE CLINVILLE, M. DORIVAL.

MADAME DE CLINVILLE.

Eh bien! Monsieur, Madame du Bois triomphe: je viens de remettre votre Niéce au Couvent.

M. DORIVAL.

Vous êtes prévenue contre cette Femme; mais si vous saviez, Madame, toutes les instances qu'elle m'a faites pour que ma Niéce restât ici... Vous lui rendriez plus de justice.

MADAME DE CLINVILLE.

Tout comme il vous plaira ; mais vous ne m'ôterez point de l'esprit, que votre Madame du Bois ne soit une femme adroite, qui vous trompe d'autant plus, que vous vous en méfiez moins.

M. DORIVAL.

Il y a si long-tems que cette Femme m'est affectionnée...

MADAME DE CLINVILLE.

Eh bien! Monsieur, il y a long-tems qu'elle abuse, je crois, de votre confiance.

M. DORIVAL.

Pardonnez... si je n'en ai pas la même idée... Au surplus, je suis un garçon qui s'expédie ; Madame, je viens de contre-mander mon Concert, & par une Lettre circulaire, annoncer à tous les Musiciens que je n'ai plus besoin d'eux. Voilà déja une dépense de moins : je vais savoir si l'on peut vivre sans avoir un Concert chez soi.

MADAME DE CLINVILLE.

Je le crois.

M. DORIVAL.

Je voudrois bien en pouvoir faire autant du Bal ; mais il est trop tard : il faut en passer par-là.

MADAME DE CLINVILLE.

Oh! pour le Bal, je vous demande grace. Vous savez que je m'y amuse ; & d'ailleurs, à

celui-ci, je veux vous faire connoître une certaine Femme de mes amies, qui, plus d'une fois, & encore hier, m'a parlé beaucoup de vous, en termes très intéressans. Je lui ai envoyé un de vos billets, & je lui ai promis de lui ménager avec vous les momens d'une conversation qu'elle desire depuis long-tems.

M. DORIVAL.

Une conversation avec moi? A quel propos?

MADAME DE CLINVILLE.

Je n'en sais rien; mais je m'en doute: c'est une veuve riche, qui, selon ce que j'ai pu entrevoir dans son ame, a des vues sur vous, Monsieur; & si vous n'étiez pas si possédé du démon du Célibat, cette affaire pourroit s'arranger.

M. DORIVAL.

Des vues sur moi? Elle prend bien son tems, quand je n'ai qu'une fortune embarrassée à présenter, & que mes beaux jours sont passés ou à-peu-près. Convenez-en, ce ne peut-être qu'une de ces beautés surannées, dont le cœur ne sait plus de quel bois faire fleche. Madame, je vous l'avoue tout naturellement, j'aime encore mieux rester garçon.

MADAME DE CLINVILLE.

Voilà ce que j'ai craint pour vous & pour elle.

M. DORIVAL.

Pourquoi? Cela n'est à craindre, ni pour l'un ni pour l'autre. Vous dites qu'elle est riche: elle trouvera dix maris pour un. Quant à moi..... mes revenus sont diminués, eh bien! je tirerai profit de cette disgrace, moins de biens, moins de soins. Je ne suis pas de ces gens qui pensent lâchement qu'on peut se débarrasser de la vie quand on n'a plus de fortune. Ne reste-t-il pas les moyens du travail, le premier & le plus solide de tous les biens? D'ailleurs, il faut si peu pour faire vivre un homme ferme, quand il possede une ame honnête: c'est dans l'infortune, que notre vertu brille de tout son éclat, le vice seul fait les désespérés. Je vais avoir le plaisir de me connoître à fond. Oui, je saurai une fois, en ma vie, ce que je vaux.

MADAME DE CLINVILLE.

Vous saurez... vous saurez... tout ce que vous saurez malgré votre très bonne morale, c'est qu'à un certain âge, avec toute la philosophie du monde, c'est une triste vie que celle d'un garçon; tant que les graces de la jeunesse & la vivacité des passions servent d'aliment à cet amour de liberté, trop souvent frere du libertinage, tout plaît, tout enchante; mais ces momens agréables passent, & ne font pas toute la vie de

l'homme. Un âge arrive où l'on s'apperçoit qu'on n'a fait que frauder la nature; & au lieu d'elle, on trouve que c'est soi-même qu'on a trompé.... Quelqu'un vient..... Ah! c'est Madame des Ariettes. Qu'en ferons-nous? votre Niéce n'est plus ici, votre concert est dérangé....

SCENE VII.

MADAME DE CLINVILLE, M. DORIVAL, MADAME DES ARIETTES.

M. DORIVAL.

MADAME, j'ai, comme vous voyez, des sujets de chagrins. Vous dites qu'elle a la voix agréable: faisons-lui chanter quelques morceaux; par-dessus vos avis qui ont leur mérite, cela ne fera pas de mal. Qu'en pensez-vous?

MADAME DE CLINVILLE.

Vous êtes unique.... Allons, Madame des Ariettes, ayez la bonté de vous asseoir. (*Ils s'asseient.*) On vous a promis une écoliere, mais elle vient de rentrer au Couvent: on vous avertira quand vous pourrez aller lui donner leçon.

MADAME DES ARIETTES.

Oui, Madame, j'ai, entr'autres, un mor-

ceau que j'ai mis en musique il y a deux jours, qui vous donnera quelqu'idée de mes talents. Je fais bien des envieux, Madame; j'essuie bien des critiques, mais je vais mon train.

M. DORIVAL.

Vous avez raison. Le public vous aime, prenez seulement garde d'en abuser. Madame, allons, écoutons, cela nous dédommagera du concert.

MADAME DES AAIEMES *chante.*

La Muse de qui j'ai fait choix,
S'empresse à seconder ma voix;
Et par le feu qu'elle m'inspire,
J'accorde les sons de la lyre
Avec la flute & le haut-bois.

Souvent sur la verte fougere,
A l'abri d'un ombrage frais,
Je trace d'une voix legere,
Les sentimens & les attraits
D'une jeune & tendre Bergere.

Je fais rafraîchir, par mes sons,
Zéphirs sous un épais feuillage;
La plaine, les prés, les gazons,
Tout s'embellit par mon langage;
Et les échos du voisinage,
S'entretiennent de mes chansons.

Sous un lyrique verbiage,
Quelquefois pour me varier,
Je peins les tracas du village;
Et mon talent fait allier
Le Bucheron, le Savetier,
Aux Héros du plus haut étage.

MADAME DE CLINVILLE.

Votre Musique est charmante.

M. DORIVAL.

Et vos paroles détaillent vos talents, on ne peut pas mieux...

MADAME DES ARIETTES.

Je suis flattée que vous soyez contents.... Si je ne craignois d'abuser de votre complaisance, je vous chanterois certains couplets qui pourroient vous amuser: on est venu hier me prier de les mettre en musique.

M. DORIVAL.

Nous les entendrons volontiers.

MADAME DES ARIETTES.

On y plaisante un Célibataire qui a auprès de lui une jeune & jolie parente. Oh! les paroles sont charmantes.

M. DORIVAL *à Madame de Clinville.*

Des couplets... une jeune parente.... Madame, seroit-ce....

MADAME DE CLINVILLE *à M. Dorival.*

Nous allons voir. Allons, chantez-nous ces jolis couplets, Madame des Ariettes.

MADAME DES ARIETTES.

Volontiers; mais comme ils sont un peu méchants, & que la personne qui me les a fait mettre en musique veut garder l'anonyme, si par hasard... de grace, ne dites pas que j'y ai travaillé. Au reste, je ne crois pas que ce vieux garçon se vante à personne de les avoir reçus.

M. DORIVAL, *avec impatience.*

Voyons, voyons.

MADAME DES ARIETTES *chante.*

Au feu des yeux de Lycoris,

M. DORIVAL *à Madame Clinville.*

Nous y voilà.

MADAME DES ARIETTES *continue de chanter.*

Anacréon ranimoit son génie;
A ses voluptueux écrits
Cette Beauté donnoit la vie.
D'une plume arrachée à l'aîle de l'amour,
Il peignoit les plaisirs de l'âme;
Ainsi Lucelle qui t'enflâme,
Te rend l'Anacréon du jour.

M. DORIVAL.

Fort bien.

MADAME DE CLINVILLE à Madame des Ariettes.

Dispensez-vous de nous chanter les autres couplets : je connois la personne sur qui ils ont été faits. Nous les avons lus : elle ne les mérite pas ; mais elle voudroit savoir, pour tout au monde, d'où ils viennent.

MADAME DES ARIETTES.

Oh ! c'est ce que je ne vous dirai pas...... à moins que vous ne me promettiez...

MADAME DE CLINVILLE.

Je vous promets tout ce que vous voudrez ; d'ailleurs, ce n'est qu'une plaisanterie qui ne sauroit jamais vous compromettre.

MADAME DES ARIETTES.

Je le pense comme vous ; mais, pour plus de sûreté, promettez-moi le secret...

MADAME DE CLINVILLE.

Soyez certaine...

MADAME DES ARIETTES.

C'est la femme qui conduit sa maison qui a fait faire ces couplets. Vous savez que chez un garçon, ces sortes de femmes veulent être les maîtresses ; un peu de jalousie contre la petite parente... elle a voulu s'en débarrasser. Ne trouvez-vous pas cette ruse bien imaginée ? Je voudrois savoir si elle a réussi.

M. DORIVAL.

Oui, la ruse a réussi; mais elle en sera punie, comme elle le mérite. La voici fort à propos pour cela.

SCENE VIII.

MADAME DE CLINVILLE, M. DORIVAL, MADAME DES ARIETTES, MADAME DU BOIS.

MADAME DU BOIS, *à part en fixant Madame des Ariettes.*

C'EST elle-même: si elle a babillé, je suis perdue.

MADAME DES ARIETTES, *à part en fixant Madame du Bois.*

Je ne me trompe pas: voilà la femme qui est venue.... J'ai fait une imprudence.

M. DORIVAL.

Approchez, approchez, Madame du Bois; nous avons ici une petite affaire à démêler. Connoissez-vous cette Dame là? *Il lui montre Madame des Ariettes.*

MADAME DU BOIS, *après quelques signes à Madame des Ariettes.*

(A part.) Ne nous déconcertons point. *(Haut.)*

Non, Monsieur, je ne la connois point; & si elle vous a dit quelque chose sur mon compte... elle vous en impose.

MADAME DES ARIETTES.

Comment, j'en impose? Oh bien, puisque vous le prenez sur ce ton-là, Madame: moi, je n'aime point les méchancetés; & je vous prouverai, à vous-même, que c'est vous qui êtes venue hier me prier de mettre ces couplets en musique.

MADAME DU BOIS.

Quoi! vous osez soutenir...

M. DORIVAL.

Voilà donc le fruit de toutes les bontés que j'ai eues pour vous...

MADAME DU BOIS.

Monsieur, pouvez-vous croire...

M. DORIVAL.

Allez, monstre: sortez de ma présence; & que dans vingt-quatre heures il ne soit plus ici question de vous.

MADAME DU BOIS, *à part dans un coin du Théâtre.*

Quel coup du hasard, & pouvois-je m'attendre à une pareille rencontre!

(Elle s'arrête près des coulisses.)

M. DORIVAL *à Madame des Ariettes.*

Et vous, Madame, passez dans la salle du

bal,

bel, si cela peut vous amuser : il y a, peut-être, déjà du monde.

MADAME DES ARIETTES.

Volontiers.

(Elle sort en faisant une révérence.)

SCENE IX.

M. DORIVAL, MADAME DE CLINVILLE, MADAME DU BOIS.

M. DORIVAL *à Madame du Bois.*

EH bien! Madame, vous voilà encore? Est-ce que vous ne m'avez pas entendu?

MADAME DU BOIS.

Si, Monsieur ; & je vais vous obéir. Je mérite toute votre colere, je l'avoue ; mais je sais d'où part le coup qui me frappe : c'est M. de Clinville qui a sans doute développé toute cette histoire pour me perdre dans votre esprit. Eh bien, en vous quittant je veux encore vous rendre un service. Gardez-vous de rappeller votre Niéce du Couvent tant qu'il sera ici, si vous ne voulez pas contribuer à entretenir une liaison établie entr'elle & lui, qui feroit peu d'honneur à tous trois, je vous laisse y penser.

(Elle sort.)

SCENE X.

MADAME DE CLINVILLE, M. DORIVAL.

M. DORIVAL.

UNE liaison entre votre Fils & ma Niéce, Madame, que veut-elle dire? Vous êtes vous apperçue...

MADAME DE CLINVILLE.

Ne voyez-vous pas que cette Femme odieuse cherche sur qui faire tomber sa vengeance; c'est un monstre qui, en s'échappant, a voulu distiller son dernier poison. Je réponds de mon Fils comme de moi-même, je le connois jusqu'au fond de son cœur: il est incapable d'avoir pour votre Niéce un sentiment indigne d'elle & de lui.

M. DORIVAL.

Je le pense comme vous... mais enfin....

MADAME DE CLINVILLE.

Mais enfin, que tout ceci serve à vous apprendre que ma prévention contre la Dame du Bois n'étoit pas mal fondée. Son but étoit d'écarter tout ce qui pouvoit faire obstacle à l'envie qu'elle avoit de vous dominer elle seule; & je vous le répete, voilà à quoi votre état de gar-

son expose à l'âge où vous êtes parvenu. Mais quoi! cet événement ébranle votre fermeté? Vous ne dites mot.

M. DORIVAL *sortant de sa rêverie.*

La méchante Femme! & c'est à cette odieuse créature que j'ai sacrifié ma pauvre Lucelle. Ah! Madame, c'en est trop... Je suis trompé par tout le monde: je suis au désespoir.... & vous partez toujours demain?

MADAME DE CLINVILLE.

Vous savez que ce voyage est pressé & indispensable; en sortant du bal, mon Fils & moi, nous montons dans ma chaise de poste.

M. DORIVAL.

Tous les événemens semblent être combinés aujourd'hui, pour m'accabler. J'apprends qu'un coquin d'homme d'affaires, que je croyois le plus honnête homme, m'a ruiné; une malheureuse femme qui avoit ma confiance depuis quinze ans, est un monstre; je me sépare de ma Niéce qui pouvoit faire ma consolation; vous partez, Madame; votre Fils me quitte; tout m'abandonne à mon juste chagrin: maintenant, je sens toute l'horreur d'une situation....

SCENE XI.

MADAME DE CLINVILLE, M. DORIVAL, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, voilà déja beaucoup de Dames arrivées pour votre bal, qui sont étonnées de ne vous point voir, & qui vous demandent.

M. DORIVAL.

Faites-leur mes excuses; dites que je vais les joindre dans le moment.

(Le Laquais sort.)

SCENE XII.

M. DORIVAL, MADAME DE CLINVILLE.

M. DORIVAL.

JE voudrois que le maudit bal fût à cent lieues d'ici.

MADAME DE CLINVILLE.

Allons, rappellez votre fermeté: il faut bien vous en tirer, je vais passer mon domino, & vous y retrouver dans le moment.

M. DORIVAL.

Où est votre Fils ?

MADAME DE CLINVILLE.

Oh ! n'en soyez pas inquiet : je vous réponds qu'il ira à votre bal.

M. DORIVAL.

Ah ! Madame, j'ai beau faire, je vous l'avoue, la patience m'échappe : je ne me reconnois plus moi-même. Mon malheur n'est pas naturel ; & pour y mettre le comble, il faut que j'aille faire les honneurs d'un bal : quelle situation !

MADAME DE CLINVILLE.

Vous savez ce que je vous y ai annoncé : voyons dans ce bal à quoi le sort vous destine.

M. DORIVAL.

Ah ! je le sens, j'en suis bien sûr ; vous n'y verrez que mon chagrin.

(Il sort par le fond du théâtre qui paroît illuminé, & Madame de Clinville sort par un côté des coulisses.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MADAME DE CLINVILLE, M. DE CLINVILLE, LUCELLE, *tous trois en domino.*

MADAME DE CLINVILLE *à Lucelle.*

NON, ma chere amie, ne craignez rien, à la faveur de ce déguisement & sous le masque, je suis bien aise que vous jouissiez du plaisir d'être au bal de votre Oncle: mon Fils vous y accompagnera.

LUCELLE.

Ma bonne amie, que je vous ai d'obligation; sans vous, je serois au Couvent; & cela est bien différent.

M. DE CLINVILLE.

Ah! ma mere, c'est à moi à vous remercier de tout.

MADAME DE CLINVILLE.

Il n'est pas encore tems, mon Fils; mais j'espere que tout ira bien, si vous suivez tous deux ce que je vais vous dire.

M. DE CLINVILLE.

Parlez, nous ne manquerons à rien.

LUCELLE.

Non, sûrement.

MADAME DE CLINVILLE *les examine.*

Vous voilà fort bien l'un & l'autre. Ecoutez-moi. Avez-vous chacun votre masque tout prêt à attacher, si vous voyez venir ici quelqu'un, *(A Lucelle.)* & sur-tout votre Oncle?

LUCELLE.

Oh! ils seront mis sur-le champ. Tenez, *(Elle se masque.*

M. DE CLINVILLE *se masque aussi.*

Voyez.

MADAME DE CLINVILLE.

Bon. Dans le bal ne vous démasquez ni l'un ni l'autre.

LUCELLE.

Oh! vous nous l'avez déja recommandé: nous ne l'oublierons pas. *(Ils veulent sortir.)*

MADAME DE CLINVILLE.

Eh bien! où allez-vous donc?

LUCELLE.

Dans le bal.

M. DE CLINVILLE.

Oui, dans le bal: il y a déja un monde.

MADAME DE CLINVILLE.

Un moment. Je ne vous ai encore rien dit de tout ce que je veux que vous y fassiez. Otez vos masques, & écoutez-moi: votre bonheur en dépend.

M. DE CLINVILLE.

Oui, ma Mere, j'écoute.

LUCELLE.

Oui, ma bonne amie, *(Elle lui baise la main)* nous écoutons.

MADAME DE CLINVILLE.

Vous voyez bien le domino que j'ai.

LUCELLE.

Oui, ma bonne amie: il est bleu.

MADAME DE CLINVILLE *à Lucelle.*

Ne vous en inquiétez point ni l'un ni l'autre, quand je me promenerai dans le bal, avec votre Oncle, qui n'est point masqué.

LUCELLE.

Non, ma bonne amie.

MADAME DE CLINVILLE.

Mais... écoutez bien, Clinville. Quand vous verrez M. Dorival se promener dans le bal, avec une Dame masquée, qui aura un domino blanc, garni de roses...

LUCELLE.

Un domino blanc, garni du roses...

MADAME DE CLINVILLE.

Oui. Sans affectation, ne les perdez pas de vue; suivez-les par tout.

M. DE CLINVILLE.

Oui, ma Mere.

MADAME DE CLINVILLE.

Ils viendroit ici, peut-être, pour causer plus à leur aise. Sans les troubler, observez-les toujours de loin, en passant & repassant dans cette salle: vous ne serez pas les seuls qui se promeneront ainsi.

M. DE CLINVILLE.

J'entends.

LUCELLE.

Oui, nous nous promenerons, comme les autres, sans affectation.

MADAME DE CLINVILLE.

Et (prenez bien garde à ceci), & à la fin de la conversation de M. Dorival & de ce masque en domino blanc garni de roses, si la Dame se démasque & se fait connoître, sur le champ vous approcherez tous deux.

LUCELLE.

Nous approcherons.... vous entendez bien, M. de Clinville: nous approcherons tous deux, si la Dame se démasque.

M. DE CLINVILLE.

Nous approcherons d'eux ; & qu'est-ce que nous leur dirons ?

MADAME DE CLINVILLE.

Vous leur direz... Oh ! vous le saurez alors, ne m'en demandez pas davantage.

LUCELLE.

Oui, nous saurons quelle est cette Dame, si elle se démasque, mais si elle ne se démasque pas ?

MADAME DE CLINVILLE.

Si elle ne se démasque pas, vous les laisserez rentrer dans le bal : vous y rentrerez, & vous viendrez m'y joindre. J'y serai démasquée, & sous ce même domino bleu.

LUCELLE.

Fort bien.

MADAME DE CLINVILLE.

Voilà votre leçon bien faite. Allons, masquez-vous maintenant : allez-vous en dans le bal ; & ne pensez qu'à observer le domino blanc garni de roses : il y sera sûrement. Allez, mes enfans.

LUCELLE.

Oh ! nous ne manquerons à rien, ma bonne amie : vous le verrez.

(Elle se masque, & Clinville aussi : ils sortent par le fond.)

SCENE II.

MADAME DE CLINVILLE *seule.*

VOICI un moment bien important pour ce pauvre Dorival; & ne l'est-il pas autant pour moi?.. pour ces deux enfans, dont je veux faire le bonheur.... Ah! Dorival.... mais le voici... mettons mon masque, & voyons, sans paroître ce qui l'amene ici.

(Elle se masque, se promene dans les coulisses, & revient écouter ce que dit Dorival dans la Scène suivante.)

SCENE III.

M. DORIVAL, MADAME DE CLINVILLE *masquée.*

M. DORIVAL, *sans voir Madame de Clinville, se précipite dans un fauteuil.*

HA! je n'y puis plus tenir: je n'ai jamais vu tant de monde, & n'ai jamais tant desiré d'en être bien loin. Tout m'importune, tout m'excede. Je ne sais ce qu'est devenu Madame de Clinville: je ne vois point son Fils. Je les ai

cherchés inutilement: ils me manquent dans le moment où j'ai le plus besoin d'eux. Demain matin, qu'ils partent, ils vont me manquer bien autrement; plus ce moment approche, & plus il m'affecte. Je vais donc être livré seul à tout mon chagrin. Que de tristes réflexions viennent m'accabler! Qu'est devenue cette sécurité, que je croyois à l'abri de tout événement? Oui, je le sens trop tard; en vain, je veux me le cacher... Ce célibat, qui jusqu'ici m'a paru l'état le plus heureux, ne m'a montré que l'ombre du bonheur, qu'une fausse volupté; l'homme seul, à la fin, s'y voit tristement isolé dans le tems où le tourbillon du monde cesse de lui plaire: il s'y trouve anéanti avant que de cesser d'être. On croit s'épargner des soins, en se privant de ceux d'époux & de pere. Quelle erreur! Ce sont eux dont la Nature nous a fait les plus grands besoins pour nous attacher à la vie, & nous donner le courage d'en parcourir tout l'espace.

MADAME DE CLINVILLE *approche démasquée.*

Fort bien, Monsieur: vous voilà enfin dans les heureuses dispositions où je vous desirois; & après ces sentimens, que la vérité vient d'arracher à votre ame, j'espere beaucoup de vous.

M. DORIVAL.

Ah! Madame, je tâchois de charmer mes chagrins en m'en entretenant; mais, où étiez-vous donc? Je vous ai cherchée par tout.

MADAME DE CLINVILLE.

Je me suis amusée à causer chez moi avec la Dame dont je vous ai parlé: elle est venue me voir avant que d'entrer dans votre bal; & je lui ai promis de vous engager à avoir un entretien avec elle.

M. DORIVAL.

Quoi! vous voulez dans l'état où je suis.... une femme que je ne connois pas... en vérité, elle sera très mécontente de moi.... Ne vous exposez point l'un & l'autre à une conversation que je n'aurai pas la force de soutenir.

MADAME DE CLINVILLE.

Oh! j'ai promis; & vous aurez cette complaisance-là pour moi: c'est une amie, au moins, que je veux vous laisser pendant mon absence, si elle ne peut vous être attachée par des liens plus forts. Je connois son domino... Allons la chercher dans le bal... Eh bien! allons donc.

M. DORIVAL.

Il faut vouloir ce que vous voulez, Madame; mais assurément...

MADAME DE CLINVILLE.

Assurément, vous faites trop le cruel. Venez... comme la démarche qu'elle fait est un peu délicate pour une femme honnête, je vous avertis qu'elle ne se démasquera point ; mais pour vous rassurer sur cet article, je puis vous dire, sans trop la flatter, qu'elle est encore assez bien.

M. DORIVAL.

Elle sera tout ce qu'elle voudra, Madame ; mais c'est pour vous obéir que je fais cette démarche.

MADAME DE CLINVILLE.

Soit ; peut-être que vous m'en remercirez. Ah ! J'oubliois de vous dire qu'elle a deux enfans ; mais elle est assez riche pour les établir sans gêner sa fortune. Vous voilà, je crois, assez instruit pour vous en tirer honnêtement.

(Ils sortent, & les deux jeunes masques les observent en entrant.)

SCENE IV.

M. DE CLINVILLE, LUCELLE, *masqués.*

M. DE CLINVILLE.

VOILA ma Mere, & votre Oncle qui entrent dans le bal; ma Mere nous a dit de n'y pas prendre garde. Ah! ma chere Lucelle, respirons ici un moment. Vous étouffez sous votre masque: de grace, ôtez-le quelques instans; que je revoie ces traits si enchanteurs que ce masque fatiguant me cache.

(Il veut lui ôter son masque.)

LUCELLE.

Non, M. de Clinville: votre desir me flatte; mais quand je pense que nous sommes seuls ici, & que d'un moment à l'autre, si je me démasquois... on peut nous y surprendre, me reconnoître... mon Oncle qui me croit au Couvent... Enfin, rentrons dans le bal, j'y suis plus tranquille.

M. DE CLINVILLE.

Rentrons-y, puisque vous le voulez; mais, ma chere Lucelle, que je vous voie un instant, un seul instant...

(Il veut, avec plus d'empressement, la démasquer.)

LUCELLE.

Quoi! vous insistez encore? Iriez-vous jusqu'à me contraindre? Clinville, arrêtez. Eh bien! encore, ne craignez-vous plus de me déplaire?..

M. DE CLINVILLE.

Dans le moment que je le hasarde.... Ah! Lucelle, je le crains plus que jamais: c'est une grace que je vous demande; & j'y renonce, si cela peut vous faire la moindre peine.

LUCELLE.

Eh bien! par exemple, cette soumission me plaît; & cette grace, que vous me demandez... voilà le seul moyen de l'obtenir.

M. DE CLINVILLE.

Que je l'obtienne donc.

(*Il fait un dernier effort pour la démasquer.*)

LUCELLE.

Que vous êtes pressant.... en vérité, Clinville. (*Elle le repousse*) Non, je veux que vous m'en ayez l'obligation toute entiere.... Tenez... voyez-moi donc; mais dépêchez-vous. O Ciel! voilà mon Oncle. (*Elle se remasque*)

SCE.

SCENE V.

LUCELLE, M. DE CLINVILLE, M. DORIVAL, *qui avance doucement sans les voir, s'assied & rêve.*

M. de Clinville *aussi masqué.*

(A Lucelle.)

Evitons-le par ce côté-ci.

Lucelle *masquée, à M. de Clinville.*

Oh! non, il ne nous a pas vus; & sous le masque, Je suis plus rassurée.... Jamais il ne peut me soupçonner d'être ici. Il a l'air chagrin... En déguisant notre voix, nous pouvons profiter du plaisir de le voir & de lui parler.

M. de Clinville.

C'est fort bien penser. Il vient, peut-être, attendre ici ce masque en domino blanc garni de roses, que ma Mere nous a dit d'observer... Je suis bien curieux de savoir....

Lucelle.

Attendons, sans affectation.

(Ils se promenent.)

M. Dorival, *après avoir cherché dans les coulisses.*

J'ai perdu Madame de Clinville dans le bal.

Si cela pouvoit me sauver la conversation qu'elle veut que j'aie avec sa Dame, j'en serois moins fâché. Mais voilà deux masques qui m'observent bien.

(Il approche de Clinville & de Lucelle.)

Je suis, peut-être, ici de trop, & je me retire.

LUCELLE.

Non, Monsieur, vous ne pouvez être de trop nulle part : vous êtes le maître de cette maison, & nous savons tout ce que nous vous devons. Vous procurez des plaisirs aux autres, dont vous n'avez pas beaucoup l'air de prendre votre part.

M. DORIVAL.

Cela arrive quelquefois... mais, vous-mêmes, beaux masques, en vous trouvant ici, j'augure que le plaisir d'être ensemble, vous flatte plus que le bal.

M. DE CLINVILLE.

Il est vrai, quoique votre assemblée soit charmante, nous sommes ici beaucoup plus contens.

M. DORIVAL.

Vous êtes jeunes, autant que je peux le deviner.... Et êtes-vous destinés à être souvent ensemble ?

M. DE CLINVILLE.

On nous le fait espérer.

M. DORIVAL.

C'est-à-dire, qu'un heureux mariage doit apparemment couronner vos espérances.

M. DE CLINVILLE.

C'est ce que nous attendons; &, de ma part, avec toute l'impatience...

M. DORIVAL.

Ah! mes enfans, je vous en félicite. Oui, de bonne heure, unissez-vous par ce lien respectable. Que n'ai-je pensé comme vous quand je n'avois que votre âge! Je n'aurois point les regrets qui me suivent par-tout.

LUCELLE.

Quoi! vous auriez des regrets? Apparemment d'être resté garçon toute votre vie; car nous savons que vous n'êtes pas marié.

M. DE CLINVILLE.

Et moyennant cela que vous n'avez point d'enfants.

M. DORIVAL.

Voilà mon sort, que depuis quelque-tems je trouve le plus triste du monde.

LUCELLE.

Mais, à leur défaut, n'avez-vous pas quelque parente, quelque cousin, quelque Niéce qui pourroient vous en tenir lieu?

M. DORIVAL.

Oui, vous me rappellez une pauvre petite Niéce charmante, que je voudrois avoir ici, au lieu de la laisser s'ennuyer dans un Couvent...

LUCELLE.

Ah! si vous l'aimez, céla n'est pas bien...

M. DORIVAL.

Aussi, vous voyez que je me le reproche.

LUCELLE.

Mais vous êtes bon, vous ne l'y laisserez pas long-tems. Ah! promettez-le moi.

M. DORIVAL.

Avec un jeune homme, que j'aime comme mon Fils, elle pourroit avoir les mêmes espérances que vous. J'avois le dessein de les unir emsemble; mais la fortune en dispose autrement.

M. DE CLINVILLE.

Ah! Monsieur, vous ne nous connoissez pas; mais en dépit de la fortune, de grace, en notre faveur, conservez toujours pour ce jeune homme & pour votre Niéce, les heureuses dispositions où vous êtes, nous jugeons de leur cœur par le nôtre.

M. DORIVAL.

Je vous remercie pour eux de l'intérêt que vous y prenez.

LUCELLE.

Si vous nous connoissiez, vous verriez que jamais sentiment ne peut-être ni plus naturel ni plus sincere.

M DE CLINVILLE *tire Lucelle par la manche.*

Voilà le Domino blanc qui approche... Retirons-nous bien vîte...

LUCELLE.

Adieu, Monsieur, nous allons rentrer dans le bal... Mais avant de vous quitter, je vous recommande cette pauvre petite Niéce que vous avez mise au Couvent.

M. DE CLINVILLE.

Et moi, le jeune homme avec qui vous vouliez l'unir.

M. DORIVAL.

Et moi, je vous souhaite, à tous deux, tout le bonheur que vous paroissez mériter.

(Lucelle & Clinville sortent.)

SCENE VI.

M. DORIVAL, UNE DAME *masquée en domino blanc garni de roses, qui se promene.*

M. DORIVAL *sans voir la Dame.*

Je ne sais pourquoi, mais la conversation que je viens d'avoir avec ces deux petits masques m'a fait plaisir... Ils ont tiré mon ame de la tristesse où elle étoit enveloppée.

(Il apperçoit la Dame masquée.)

Mais voilà un autre masque femelle qui me tourne furieusement... J'ai bien peur que ce ne soit la Dame en question... Elle approche... Ah! c'est elle assurément! me voilà pris; tâchons de nous en tirer le plus honnêtement que nous pourrons...

Nota. *Pendant le Dialogue suivant, Lucelle & Clinville toujours masquées, entrent & sortent pour les observer; & d'autres Masques passent sur le théâtre.*

LA DAME MASQUÉE *après des révérences réciproques.*

La démarche que je fais ici, Monsieur, ne seroit point excusable, si le motif qui m'y en-

gage n'étoit d'une nature à mériter votre estime plus que votre mépris. Madame de Clinville, qui est fort mon amie, doit vous en avoir dit assez pour vous donner une idée de toute la considération que j'ai pour vous.

M. DORIVAL.

Oui, Madame; mais je me suis toujours méfié de mon amour propre. Je ne suis plus d'ailleurs dans l'âge d'en avoir; sans cela, il seroit flatté de ce moment de conversation que vous avez bien voulu desirer.

(*Il s'asseient.*)

LA DAME MASQUÉE.

Il y a long-tems, Monsieur, que je le desire; & quand une femme prend sur elle de vous faire cet aveu, que son motif est légitime, elle doit s'expliquer clairement, & profiter, avec sincérité, d'un moment si attendu: c'est ce que je vais faire. Je suis riche, veuve depuis assez long-tems; j'ai deux enfans, dont l'établissement qui est tout prêt, ne m'embarrassera point; & comme en les mariant nous avons le malheur de voir que nos enfans nous quittent, pour l'adoucir j'ai résolu de me remarier moi-même. J'ai jetté les yeux sur vous, Monsieur, comme sur le plus honnête homme que je puisse connoître: je sais le dérangement de vos affaires,

& ce qui auroit pu détacher une autre femme du sentiment que vous m'avez inspiré, est précisément ce qui a déterminé mon choix. Voilà comme je pense, Monsieur, & comme je pense sur votre compte. Aurai-je à rougir de vous en avoir fait l'aveu? Voilà ce que je crains.

M. DORIVAL.

Non, Madame, votre générosité, la délicatesse de votre ame, la sensibilité de la mienne, tout vous répond de mon estime & de ma reconnoissance; mais vous méritez un sentiment plus vif, & sans lui je ne serois pas digne du vôtre... Je le cherche en moi; je devrois, je voudrois même l'y trouver; mais, malgré moi, mon ame ne s'y sent point disposée, & j'ai le malheur d'être indigne de vos bontés... Pardonnez si j'ose vous l'avouer; ce seroit mal payer votre sincérité, que de ne vous pas répondre avec toute la mienne.

MADAME DE CLINVILLE.

En ce cas, j'espere au moins que vous m'éclaircirez sur les obstacles qui s'opposent à mes desseins.

M. DORIVAL.

Volentiers, Madame. J'ai toujours pensé qu'en mariage, l'égalité de fortune est aussi nécessaire que celle de l'esprit & du caractere. On

ne peut acheter un cœur, ou l'on risque toujours de faire une mauvaise acquisition ; & c'est trop d'ouvrage pour le cœur qui se vend, de trouver dans sa réconnoissance tous les sentimens que le mariage exige. Voilà, Madame, dans ma situation actuelle un obstacle insurmontable, que je suis forcé d'opposer à la bonté, à la générosité de vos offres.

LA DAME MASQUÉE.

Vous me faites entendre par-là, Monsieur, que si jamais vous pensiez au mariage, vous ne chercheriez qu'une personne qui ne fût pas plus riche que vous.

M. DORIVAL.

Oui, Madame, je le crois ; mais une autre réflexion viendroit à mon secours, pour m'empêcher, dans le dérangement de ma fortune, de tomber dans un autre inconvénient.

LA DAME MASQUÉE.

Et quelle est cette réflexion ?

M. DORIVAL.

Autrefois on pouvoit risquer de se marier sans beaucoup de bien. La simplicité des mœurs laissoit quelques ressources honnêtes dans ce lien, aux gens qui n'étoient pas riches ; mais, maintenant que le luxe appauvrit tout le monde, je serois qu'il est plus sage de rester seul, que d'ex-

poser à l'infortune une femme & des enfans. Ce principe n'est pas favorable à la population, j'en suis vraiment fâché pour elle : voilà pourtant ce qui rend le Célibat si fort à la mode, même chez des gens qui se piquent d'être raisonnables.

LA DAME MASQUÉE.

Votre réflexion me paroît juste, & je n'ai rien à y répondre ; mais je soupçonne que dans le refus que vous me faites essayer le plus poliment qu'il vous est possible, un autre sentiment vous détermine.

M. DORIVAL.

Et, de grace, que soupçonnez-vous ?

LA DAME MASQUÉE.

Que vous avez quelqu'affection dans l'ame, qui donne à vos raisonnemens toute la force que vous y faites paroître. Vous m'avez promis d'être vrai : j'ai droit de l'exiger.

M. DORIVAL.

Vous mettez ma franchise à une forte épreuve ; mais, oui, Madame, je vous ai promis de la sincérité, & je veux vous tenir parole. Oui, je vous l'avouerai ; il est une personne dans le monde qui m'auroit rendu trop heureux, si le sort avoit voulu m'unir à elle ; elle seule trouveroit des droits sur mon cœur. Dans un tems

plus favorable, si j'avois eu plus de raison, j'aurois dû tenter cette alliance; mais, maintenant, s'il en étoit question, je lui opposerois le même obstacle qu'à vous... Aussi je me défends bien d'y penser.

LA DAME MASQUÉE.

Je n'ai plus à me plaindre, puisque vous ne la traiteriez pas mieux que moi. Vous m'en dites assez pour jetter mes soupçons sur la personne qui vous intéresse; mais êtes-vous-sûr qu'elle ne pense pas à vous?...

M. DORIVAL.

Elle a quelqu'amitié pour moi; mais je suis certain qu'elle est bien loin d'imaginer tout ce qu'elle m'a toujours inspiré d'attachement & de tendresse; & c'est un aveu que je me garderois bien de lui faire actuellement plus que jamais.

LA DAME MASQUÉE.

Peut-être votre délicatesse est-elle poussée trop loin, ou plutôt vous ne vous êtes jamais bien fait entendre. Au reste, je devine quelle est cette personne; mais je voudrois le savoir de vous-même, sans avoir envie de vous compromettre; j'ose vous assurer que votre sincérité, avec moi peut aller jusqu'à me la nommer.

M. DORIVAL.

Je le veux bien, Madame; mais à condition,

je vous prie, que ce sera un secret entre vous & moi pour la vie.

LA DAME MASQUÉE.

Je vous en donne ma parole. Eh bien! c'est...

M. DORIVAL.

Votre amie.... Madame de Clinville, elle-même...

LA DAME MASQUÉE.

(*A part.*) Ah! je respire. (*Haut.*) C'est Madame de Clinville?

M. DORIVAL.

Oui, Madame; mais sur-tout.... vous me l'avez promis... qu'elle n'en sache rien...

MADAME DE CLINVILLE *se démasque.*

Ah! Dorival, comment voulez-vous qu'elle l'ignore.

SCENE VII.

ET DERNIÈRE.

M. DORIVAL, MADAME DE CLINVILLE, LUCELLE, M. DE CLINVILLE, *démasqués.*

M. DORIVAL.

QUOI! Madame, c'est vous?

MADAME DE CLINVILLE.

Oui, Monsieur, c'est moi que votre aveu rend la femme la plus contente. Ah! maintenant, vous aurez beau dire, il n'y a pas moyen de reculer. Il s'agit de votre bonheur, du mien, & de celui de ces deux enfans que je vous ai annoncés. (*Ici Clinville & Lucelle démasqués s'approchent*) & que nous unissons en même tems.

M. DORIVAL.

Que vois-je? Ma Niéce! Ah! Madame, vous me surprenez... Ces événemens inattendus... Je suis.... mon ame suffit à peine pour sentir tant de plaisirs à la fois.

LUCELLE.

Mon Oncle, vous ne pouvez nous opposer à notre union; car vous nous avez déja donné votre consentement.

M. DORIVAL.

Comment ?

M.^e DE CLINVILLE.

Oui, vraiment, nous sommes ces deux petits masques qui vous ont tant recommandé votre Niéce & ce jeune homme... Nous avions nos bonnes raisons, comme vous voyez.

M. DORIVAL.

Ah! mes enfans.... Madame, c'est maintenant qu'il me sieroit mal de refuser des offres aussi généreusement présentés. Je passe, en un moment, de l'état le plus affreux au comble du bonheur. Puisse tout Célibataire, revenu de sa prévention, convenir que le repos de la vie dépend d'une union aussi heureuse que légitime; & qu'enfin, le proverbe a raison de dire que...

Fin de la huitieme & derniere Piéce.

TABLE

DES MOTS DES PROVERBES.

VII. La Danseuse, ou les Diamans.

Entre deux selles le cul à terre.

VIII. Le Célibataire détrompé.

Il vaut mieux tard que jamais.

Fin de la Table des Mots des Proverbes.

